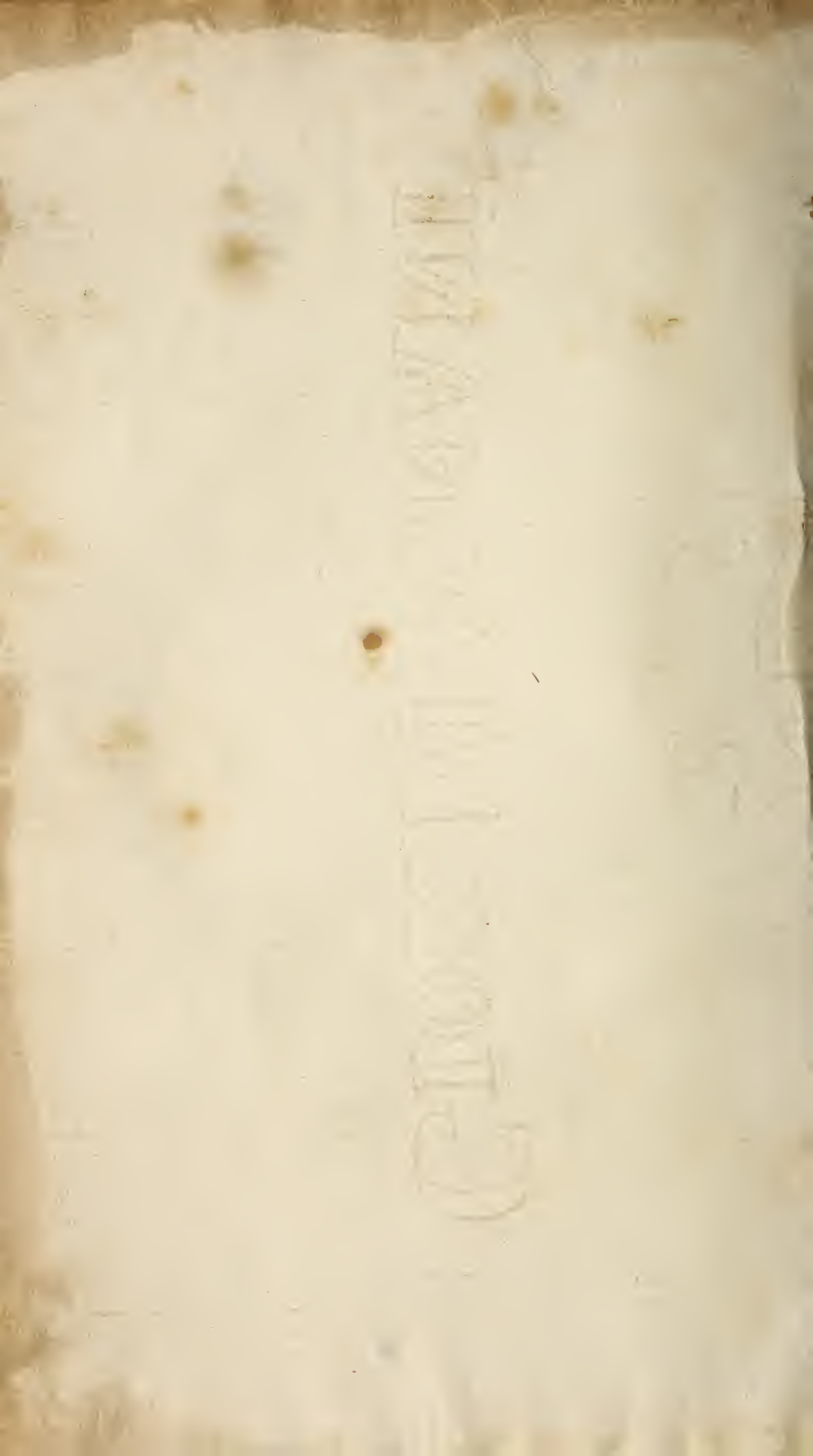
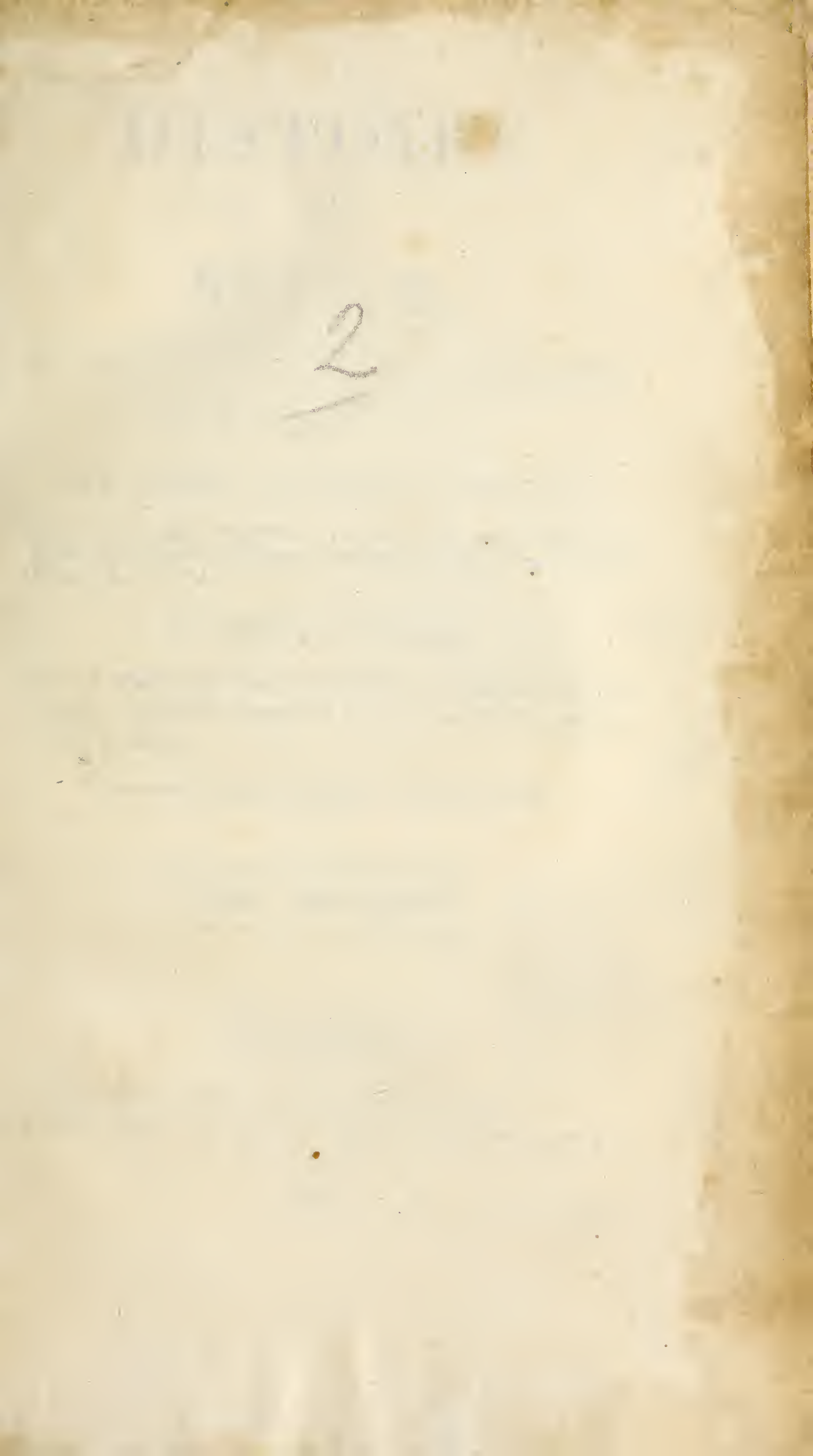



UNIVERSITY OF N.C. AT CHAPEL HILL
00016555372






2

HISTOIRE

DE

RUSSIE,

ET DES PRINCIPALES NATIONS

DE L'EMPIRE RUSSE;

PAR PIERRE-CHARLES LEVESQUE,

Membre de la Légion d'Honneur, Chevalier de l'Empire, Membre de l'Institut, Professeur d'Histoire au Collège impérial de France et de l'Université impériale.

QUATRIÈME ÉDITION,

Revue et augmentée d'une Vie inédite de Catherine II, par l'Auteur, continuée jusqu'à la mort de Paul Ier, et publiée avec des Notes,

PAR MM. MALTE-BRUN ET DEPPING.

TOME DEUXIEME.

PARIS,

FOURNIER, LIBRAIRE, RUE POUPÉE, N° 7;
FERRA, LIBRAIRE, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 11.

1812.

HISTOIRE

DE

RUSSIE.

MIKHAÏL Ier, GEORGIÉVITCH. 1175.

Les habitans apprirent avec joie que la victoire leur rendait un prince qu'ils aimaient. Le clergé, accompagné d'une foule de peuple, sortit au-devant de lui. C'étaient des enfans qui venaient se jeter entre les bras d'un père dont ils avaient pleuré l'absence. Les habitans de Souzdal furent obligés de feindre les mêmes sentimens. Privés de leur prince qui fuyait loin d'eux, ils craignaient la vengeance de Mikhaïl, et n'avaient d'autre moyen de la détourner que de l'inviter à les recevoir sous sa domination. Ils cherchèrent des excuses de leur conduite passée, rejetèrent leur faute sur les boïards, et comme le prince avait intérêt de ne leur point laisser des défiances qui les eussent excités à de nouveaux soulèvemens, il parut croire tout ce qu'ils cherchaient à lui persuader. Montrer qu'on n'ignore pas le crime des factieux désarmés, c'est les engager à reprendre

Cont. de Nest. Nicon.

1175. les armes. Mikhaïl n'eut pas lieu de se repentir de sa politique, puisque les Souzdaliens se comportèrent avec lui comme s'ils l'avaient toujours aimé. Son règne fut court : il ne jouit guère qu'un an de la souveraineté, et
1177. laissa en mourant un fils nommé *Gleb*, qui, suivant l'usage, ne fut pas son successeur.

VSÉVOLOD III, GEORGIÉVITCH.

Cont. de Nest. Nicon. Kn. Stcherb.

Il ne restait aucun prince descendant d'Ioury, plus âgé que Vsévolod, le dernier de ses fils. A ce titre il devait obtenir la première principauté de la Russie ; mais il en avait encore acquis un plus puissant, l'amour des citoyens, qui l'élurent d'un accord unanime. Il était alors à Péreslavle, que son frère lui avait donné pour apanage.

Mikhaïl avait commencé à faire des recherches contre les assassins de son frère André : plusieurs avaient été punis de différens genres de mort; mais un grand nombre avait échappé à la peine qu'ils méritaient, entre autres les fils de Koutchko, qui, plus coupables que leurs complices, mais aussi plus puissans, avaient sans doute imposé trop de crainte pour être traités en criminels. Moins timide,

ou peut-être mieux secondé, Vsévolod ne crai- 1177.
gnit point le crédit de ces criminels audacieux, qui n'étaient apparemment redoutables que parce qu'ils affectaient de l'être, et qui perdirent toute leur force dès qu'on cessa de les craindre. Ils furent arrêtés, et leur crime était si notoire qu'il n'y avait plus qu'à prononcer leur arrêt. Ils furent noyés dans de grandes corbeilles d'osier, et, suivant une chronique Chron. citée par Stcherb.
qui n'est pas l'ouvrage d'un auteur contemporain, la veuve même d'André ne put se soustraire à la vengeance de son beau-frère; elle fut suspendue à une porte et tuée à coups de flèches. S'il faut la croire coupable, il est consolant de la voir punie; mais il est plus doux encore de ne croire ni son crime ni son supplice. N'a-t-on pas déjà trop de crimes certains à transmettre à la postérité! Et qu'y a-t-il à gagner pour l'humanité d'exagérer le nombre des criminels!

Mais n'hésitons point à traiter en coupables et à vouer à la haine des lecteurs les princes ambitieux qui se plaisent à troubler les empires. Tel était ce Mstislaf que nous Nicon.
avons vu vaincu et chassé par son oncle Mikhaïl. Occupé, dans sa retraite de Novgorod, à tramer des intrigues, il était parvenu, du vivant même de ce prince, à se faire appeler

1177. par les habitans de Rostof : il y arrive lorsque Mikhaïl avait à peine fermé les yeux. Les habitans, qui l'avaient appelé pour régner sur eux, ne lui permettent pas de régner tranquillement. Toujours envenimés contre ceux de Volodimer, toujours obstinés à vouloir les tenir sous le joug, ils forcent leur prince à marcher contre cette ville, et ne lui laissent le temps ni de prendre quelque repos, ni d'attendre du renfort. Il semble qu'ils ne l'ont mis à leur tête que pour le soumettre à leurs caprices, et lui-même n'ose faire valoir cette puissance souveraine, qu'il ne doit qu'à l'infidélité, et qu'une autre infidélité peut lui ravir.

Vsévolod apprend en même temps que Rostof vient de lui être enlevée, et que l'usurpateur s'avance contre lui; il s'arme et envoie faire des propositions de paix. Il offre de lui laisser la possession de ce qu'il avait usurpé; mais ceux de Rostof, qui voulaient absolument que Volodimer leur fût soumise, détournèrent leur prince de se prêter à un accommodement qu'il trouvait préférable au hasard d'un combat; il poursuivit par la faiblesse une entreprise dont il sentait le danger. Ses sujets, dont l'opiniâtreté l'avait contraint à faire la guerre, se montrèrent lâches quand il fallut la soutenir. A peine opposèrent-ils quelque

résistance aux premières attaques des enne- 1177.
mis, et bientôt, cédant à la terreur, ils entraînèrent le prince dans leur fuite précipitée. Le commencement du règne de Vsévolod fut signalé par cette victoire, qu'il remporta huit jours après la mort de son frère. Ceux qui avaient contribué le plus par leurs importunités et par leurs conseils à précipiter dans cette guerre le fils de Rostislaf, ou périrent dans le combat, ou tombèrent en captivité, et le vainqueur abandonna leurs biens au pillage.

Le prince vaincu ne fut pas poursuivi ; mais, troublé par la crainte, il ne tenta pas même de conserver la souveraineté de Rostof, et alla se présenter aux portes de Novgorod, où régnait son fils. Les citoyens, voyant paraître Mstislaf dans l'humiliation, le trouvèrent trop digne de pitié pour respecter son infortune : ils lui fermèrent leurs portes, chassèrent son fils, qui depuis la défaite de son père ne méritait plus de les gouverner, et choisirent pour souverain Iaroslaf, fils du prince victorieux.

Privé de cet asile, Mstislaf se réfugie à Rezan, auprès de Gleb, l'époux de sa sœur. Celui-ci veut d'abord interposer sa médiation entre son beau-frère et le grand-prince de Volodimer, et les réconcilier; mais bientôt,

1177. atteint lui-même de la fureur contagieuse de Mstislaf, il embrasse avec chaleur une cause injuste, prend les armes et tombe sur Moskou, qui, ne s'attendant point à cette attaque si brusque, fut prise et brûlée.

Le prince de Rezan, devenu le jouet des passions de Mstislaf, avait aussi peu consulté la prudence que l'équité. Il pouvait bien avoir d'abord quelques succès dus à la surprise; mais c'étaient des fleurs qui couvraient le piège vers lequel il s'avançait. Le grand-prince, qui avait sous les armes des troupes prêtes à marcher au premier ordre, n'eut pas plutôt appris l'outrage qu'on venait de lui faire qu'il courut à la vengeance; déjà il avait passé la ville de Péreslavle, lorsque les citoyens de Novgorod le firent supplier de ne rien entreprendre qu'ils n'eussent joint leurs forces aux siennes. Mais, pendant que les Novgorodiens rassemblaient et lui amenaient leurs troupes, Gleb, qui comme les autres princes sacrifiait la patrie à ses passions, mendiait et recevait les secours des Polovtsis.

Enfin l'on se met en marche de part et d'autre, et Vsévolod était près d'entrer sur les terres de son ennemi lorsqu'il apprend que Gleb, ayant pris un autre chemin avec les Polovtsis, est entré dans Volodimer, et s'y com-

porte en brigand; il retourne sur ses pas, il 1177.
arrive sur les bords de la Kalakcha : quoiqu'on fût au fort de l'hiver, le temps était si doux que les glaces ne permettaient pas de hasarder le passage. Les deux armées ennemies occupaient les deux rives, sans pouvoir rien entreprendre. Le souverain de Volodimer, qui n'en venait pas volontiers à tenter le sort des armes sans avoir essayé les voies de la négociation, employa ce temps de repos à chercher les moyens de ramener la paix; mais les féroces alliés de Gleb n'auraient pas vu d'un œil tranquille un accommodement qui les eût privés des fruits de leur brigandage. Une forte gelée permit enfin aux troupes de traverser la rivière. Le prince de Rezan passe et attaque le premier : Vsévolod le reçoit avec fermeté, et, par une manœuvre adroite, il ordonne à son neveu de tourner l'armée ennemie, et d'attaquer le bagage. Gleb voit qu'il va être enveloppé, connaît le danger dont il est menacé, se l'exagère peut-être, et ne sait plus ni commander ni combattre. Ses troupes partagent son effroi, cessent d'attaquer, ne se défendent plus qu'en tremblant, cèdent, se débandent et fuient. Vsévolod les poursuit, et tue un grand nombre des sujets et des alliés de Gleb. Ce prince lui-même est fait prisonnier, avec

1177. Roman, son fils, et avec Mstislaf, la cause de tous ces troubles.

Le grand-prince emmène avec lui à Volodimer ces illustres captifs. S'il eût exercé sur eux les plus affreuses barbaries, s'il leur eût fait souffrir dans de cruels tourmens une mort ignominieuse, il n'aurait contrarié ni le droit de la guerre reçu dans ces temps déplorables, ni les usages de ces siècles, où l'on était assez éloigné de la nature pour être féroce, sans être assez éclairé pour être humain. Mais supérieur à son siècle et à son pays, et ne voyant dans ses captifs que des princes et des parens infortunés, il les traita comme s'il n'en avait jamais reçu d'offense, et ne voulut pas même les tenir en prison. Cette conduite, désagréable au peuple, ne déplut pas moins aux grands, qui ne différaient du peuple que par les honneurs et la fortune. On s'assemble en tumulte; partout retentissent les cris de la fureur, on fait au prince un crime de sa clémence : la populace croit avoir acquis au prix de son sang le droit d'ordonner la peine des prisonniers; elle veut qu'ils aient les yeux crevés, ou qu'ils soient au moins jetés dans des cachots. Vsévolod ne trouve d'autre moyen d'apaiser ce trouble et de sauver la vie des princes que de les mettre en prison.

Iaropolk, frère de Mstislaf, était libre encore et pouvait susciter de nouveaux désordres. 1177. Il se trouvait dans la principauté de Rezan; Vsévolod ordonne aux habitans de l'arrêter. Ils ne pouvaient résister au vainqueur, et d'ailleurs ils haïssaient dans les fils de Rostislaf les auteurs d'une guerre funeste : ainsi le malheureux Iaropolk, qui errait sans trouver d'asile, fut arrêté et renfermé dans la même prison que les autres princes.

C'était une nouvelle victime offerte à la rage du peuple : il se soulève de nouveau. Vsévolod fait en vain tous ses efforts pour l'apaiser; en vain il emploie ce que l'autorité a de plus imposant, et ce qu'ont de plus touchant les exhortations et les prières dans la bouche d'un prince : rien n'est écouté. Une troupe de furieux court à la prison, en brise les portes. Les principaux boïards avaient pris part à ce soulèvement, et, sans doute, quelques-uns d'entre eux, plus humains que les autres, feignirent de les surpasser tous en fureur, se précipitèrent les premiers dans la prison, se jetèrent sur les deux fils de Rostislaf, leur ensanglantèrent les paupières, et les remirent en cet état au peuple, qui, se croyant assez vengé, les conduisit hors de la ville. On répandit ensuite le bruit que ces deux princes, se trouvant peu

1177. de temps après à Smolensk, dans l'église de St.-Boris et de St.-Gleb, y avaient recouvré miraculeusement la vue.

Gleb, qui était resté en prison, y mourut, et l'on renvoya ensuite à Rezan Roman, son fils, se contentant de lui faire prêter un serment, qui ne le retint pas mieux que le triste exemple de son père.

L'abattement des ennemis de Vsévolod lui promettait une solide paix; mais sa gloire offensée le forcera bientôt à une nouvelle guerre, dont les premières étincelles s'allumèrent hors

Stcherbatof. de sa domination. Les peuples de la Tchoude [1], quelquefois humiliés, resserrés, mais non pas abattus, réparaient leurs pertes en silence, et cherchaient à se venger dès qu'ils se croyaient redoutables. Ils s'étaient emparés d'Iourief et

1178. de Medvejia-Golova [2], deux villes élevées pour les contenir. Ils vinrent porter le ravage dans le territoire de Pleskof : c'était une dépendance

[1] Aujourd'hui la Livonie et l'Esthonie. L'ancienne Tchoude était une contrée septentrionale de l'Asie d'où paraissent être sortis les Permiens, les Tchérémisses, les Finnois et les Lapons, qui tous parlent différens dialectes d'une même langue.

[2] Jourief, aujourd'hui Derpt ou Derpat, dans la Livonie : Medvejia-Golova, aujourd'hui Odempé ; ce n'est plus qu'un méchant village.

de Novgorod, qui envoya une armée pour les 1178.
repousser. Elle fut victorieuse; mais elle acheta chèrement la victoire. Plus sensibles à leurs pertes qu'aux avantages qui en avaient été le prix, les citoyens attribuèrent leurs malheurs à leur prince, fils de Vsévolod; ils le chassèrent, et appelèrent ce même Mstislaf qui na- Nicon.
guère avait été l'objet de leur mépris. Soigneux de s'attacher toute la famille de ce prince, ils donnent Torjok en apanage à son frère Iaropolk, et Volok-Lamskoi à Iaroslaf son fils.

Vsévolod, doublement offensé de l'injure faite à son fils et des honneurs rendus à ses ennemis, ne respire que la vengeance : Volok-Lamskoi est réduite en cendres, son prince est prisonnier du vainqueur.

Mstislaf ne pouvait en ce moment secourir la république. Il la vengeait de l'incursion des Tchoudes, portait la guerre dans leur pays, les battait, les repoussait jusqu'aux rivages de la mer.

Ses premiers succès donnaient à la républi- 1179.
que les espérances les plus flatteuses; il meurt. Les citoyens, conservant leur inclination pour les ennemis de Vsévolod, et se plaisant à braver sa haine, élisent Iaropolk, frère de leur dernier prince. Vsévolod ne garde plus de mesures; il fait arrêter tous les marchands de

1179. Novgorod qui se trouvent dans ses états, il confisque leurs marchandises. La république, qui florissait par le commerce, est plus sensible à cette perte qu'au ravage des terres de sa dépendance. Iaropolk est chassé; car les princes étaient toujours coupables dès que la république éprouvait quelques revers. Les dissensions intestines se joignent aux maux du dehors. Les mutations de princes dans ces temps de trouble deviennent trop fréquentes pour arrêter notre attention.

Cependant il semblait ne s'élever des ennemis contre le prince de Volodimer que pour lui procurer de nouveaux succès. Il serait fatigant d'indiquer ici toutes les guerres qu'il eut à soutenir; on se mettait en campagne, on pillait, on brûlait, on dévastait : quelquefois une bataille mettait fin à la guerre, et quelquefois aussi la guerre se terminait sans combat, sans même que les ennemis se fussent rencontrés; mais si les querelles semblaient souvent faciles à calmer, souvent elles se ranimaient plus facilement encore.

Le bonheur constant de Vsévolod, la perte de Torjok qui venait de se rendre à ce prince, forcé par la famine, et surtout la ruine de leur commerce, abattirent le courage des Novgorodiens, domptèrent leur obstination

et les remplirent de terreur. Le temps était 1181.
passé où ils provoquaient à plaisir la haine du grand-prince : ils recherchèrent humblement son amitié et ne craignirent pas, pour lui plaire, d'offenser le souverain de Kief, dont ils chassèrent le fils qui les gouvernait; ils ne voulaient qu'un prince agréable à Vsévolod, et reçurent de sa main un Iaroslaf, son allié.

On vit alors ce qui était bien rare, ce qui n'était jamais durable; toutes les dominations de la Russie liées par une paix mutuelle. Elle
fut troublée par des ennemis du dehors. Les 1184.
Bulgares vinrent porter le ravage dans la principauté de Volodimer et dans celle de Rezan. Ce ne fut point une guerre; car on fut si surpris de leur subite incursion, qu'on ne fit aucun mouvement pour leur résister, et sans doute on n'en eut pas le temps. Ils pillèrent sans opposition, et s'en retournèrent chargés de butin avec la même tranquillité que s'ils n'eussent fait qu'entreprendre un voyage chez un peuple ami. Le grand-prince, qui n'avait pu ni les combattre ni les poursuivre, voulut au moins se venger et les punir. Plusieurs princes partagèrent son dessein : les apprêts étaient formidables, et l'on se flattait de prendre et de détruire la capitale des Bulgares. Les Russes conçurent encore de nouvelles espé-

1184. rances quand ils rencontrèrent en chemin une armée de Polovtsis qui se joignit à eux contre l'ennemi commun. Déjà l'on était sous les murs de la ville : déjà l'on venait d'emporter les fortifications dont les Bulgares avaient couvert les anciens murs : déjà l'on poursuivait les ennemis jusqu'aux portes, qui peut-être allaient recevoir à-la-fois les vaincus et les vainqueurs; mais le neveu de Vsévolod, le jeune Isiaslaf, qui commandait cette attaque et qui avait fait des prodiges de valeur, reçoit une blessure mortelle; il tombe : les Russes le voient, et leur impétuosité fait place à l'immobilité d'une douleur stupide. A ce premier saisissement eût peut-être succédé la fureur; mais l'occasion est perdue, les Bulgares ont eu le temps de rentrer dans leurs murailles, et les Russes peuvent à peine reporter au camp le prince respirant encore.

On n'a perdu qu'un héros, et tous les courages sont abattus; son oncle le pleure, quand il devrait le venger. Enfin, soit que la douleur ne laissât plus à Vsévolod assez de liberté d'esprit pour rien entreprendre, soit qu'il désespérât de se rendre maître de la ville, il convint de quelques articles préliminaires qui devaient conduire à la paix, et se retira. Les Russes emportèrent pour tout avantage la

gloire d'avoir défait un parti de Bulgares qui 1184.
étaient venus attaquer les vaisseaux.

Il semble qu'alors une juste indignation animait le courage des principaux souverains de la Russie contre les barbares qui leur avaient causé tant de maux ; mais presque toutes ces entreprises, conçues pour venger la patrie, ne firent que la plonger dans de nouveaux malheurs et l'affaiblir davantage. Vsévolod était à peine revenu de sa campagne contre les Bulgares, que Sviatoslaf, autrefois prince de
Tchernigof et devenu souverain de Kief, ré- 1185.
solut de porter ses armes chez les Polovtsis, et de leur rendre en partie les maux qu'ils avaient faits. Ce glorieux dessein méritait d'être secondé ; il le fut. Un grand nombre de princes amènent eux-mêmes leurs armées; on part. L'un deux, se croyant fort éloigné de l'ennemi, ou peut-être emporté d'une ardeur téméraire, avait devancé les autres avec un corps de troupes peu considérable : il n'avait que deux mille hommes, tant Bérendiens que sujets de la principauté de Péreslavle. Il rencontre l'armée des Polovtsis, nombreuse, mais en désordre; et, compensant par une bonne ordonnance l'infériorité du nombre, il remporte une victoire complète, et ramène avec lui sept mille prisonniers, parmi lesquels on

1185. comptait sept princes. Il y en avait cent dix-sept dans l'armée ennemie.

Cette victoire, si facile à-la-fois et si brillante, inspire bientôt après au prince de Novgorod-Severski [1] l'espérance et le désir de s'illustrer contre le même peuple, et, méprisant d'avance ses ennemis, il se contente du secours de deux petits princes ses alliés. Son audace fut d'abord heureuse; il vainquit, il repoussa les barbares, ravagea leurs champs et détruisit leurs bourgades. Ces malheureux, au désespoir, retombent sur les Russes, veulent défendre leurs biens ou périr; ils sont encore repoussés. Le vainqueur continue tranquillement le ravage, et avide de nouveaux succès, incapable de prévoir aucun revers, il pénètre plus avant dans le pays, ne sait point s'arrêter, et s'enfonce dans des stepes arides, où il éprouve une chaleur brûlante et le tourment de la soif.

[1] Il se nommait *Igor Svetoslavitch*. Le comte Moussin Pouchkin a publié à Moskou, en 1800, un ancien Chant héroïque sur l'expédition d'Igor, accompagné de notes historiques. Ce petit poëme, où il y a beaucoup d'imagination et une foule d'allusions obscures, serait cependant important pour l'histoire, si l'on était assuré qu'il est aussi ancien que le style l'indique; ce qui est fort douteux. *D.*

Près de succomber à ce supplice, qu'ils augmentent encore en cherchant vainement quelques sources, les Russes voient arriver une armée de Polovtsis, que les fuyards avaient avertis de leur défaite. Trop habiles pour engager une action avec des ennemis qui vont se détruire d'eux-mêmes, les Polovtsis se contentent de harceler les Russes, de les fatiguer par de fausses attaques fréquemment renouvelées, de leur tirer de tous côtés des flèches. Les chevaux, affaiblis par la soif et la lassitude, expirent ou restent étendus sur la terre, et le courage seul donne encore quelque force aux soldats. Ainsi, tourmentés par les ennemis et par la nature, les Russes parviennent au bord d'une rivière [1] dans le même instant où de nouveaux renforts arrivaient aux Polovtsis; les eaux si désirées, qui devaient leur rendre la vie, ne sont plus pour eux qu'une barrière funeste qui les empêche de fuir la mort. Enveloppés à l'instant, ils tombent sous les coups des ennemis ou dans la captivité; il ne resta pas un soldat pour porter en Russie la nouvelle de ce désastre. On n'en fut informé que par des marchands qui l'avaient appris des vainqueurs [2]. 1185.

[1] C'était celle de Sougli. *D.*

[2] Sviatoslaf, grand-kniaz de Kief, dit l'auteur du

1185. Le prince de Kief voulut venger la Russie, et ne fit qu'une campagne fatigante et inutile. Les ennemis s'étaient portés au-delà du Don : il fallait pour les joindre traverser des déserts. Quand ils eurent appris que les Russes s'étaient retirés, ils les suivirent de près, portèrent au loin le ravage, pénétrèrent jusqu'à Péreiaslavle, se gorgèrent de butin, firent beaucoup de prisonniers, et entrèrent dans les villes qui n'étaient pas fortifiées. On voulut leur résister, on leur livra plusieurs batailles, et ces tentatives ne firent qu'aggraver les maux de l'état : les barbares furent toujours vainqueurs [1].

Le prince de Volodimer augmentait chaque jour en puissance, et prenait un plus fort ascendant sur les autres souverains de la Russie. Kief continuait en même temps à s'affaiblir;

poëme d'Igor, se plaignait de ce que son âge l'empêchait d'aller délivrer ses neveux Igor et Vsévolod. Il demanda des secours à tous les kniaz. Les femmes russes pleuraient leurs maris morts ou captifs, et Jaroslavna, femme d'Igor, adressait ses plaintes tantôt aux vents, tantôt au soleil et tantôt aux ondes du Dniéper. Igor, ennuyé de sa captivité, traversa le Don à la nage, malgré la vigilance des Polovtsis, se sauva à travers les stepes et revint à Kief. *D.*

[1] 1186. Le premier mai, éclipse de soleil. On vit les étoiles comme pendant la nuit.

son prince Sviatoslaf mourut, et Vsévolod, au 1195.
mépris des droits de divers concurrens, eut assez de crédit pour lui donner un successeur à son choix : il plaça sur le trône Rourik Rostislavitch son beau-frère, malgré les efforts et la jalousie des prétendans.

Mais cette créature de Vsévolod paraissait ne régner que pour distribuer des portions de sa souveraineté à ceux qui voudraient en exiger : il ne put surtout résister à son protecteur qui lui demanda divers apanages dépendans de la principauté de Kief. Vsévolod donnait pour prétexte que, étant l'aîné des descendans de Vladimir Monomaque, il avait plus de droit sur des apanages détachés de cette domination que plusieurs princes à qui Rourik en avait déjà donné; mais le véritable motif de sa demande était que Rourik, trop faible pour résister à ses ennemis, avait besoin de la protection de Vsévolod, qui était assez peu généreux pour la lui vendre. Ainsi, faisant acheter à son protégé des forces précaires et momentanées, il le rendait plus faible encore.

Cependant Rourik ne pouvait, sans se perdre, désobliger Vsévolod, et en même temps il n'était plus maître des villes que ce prince lui demandait. Déjà il en avait disposé en fa-

1195. veur de son gendre Roman [1], prince de Volodimer en Volhinie, et lui en avait assuré la possession par un serment solennel de ne lui jamais retirer ces apanages, sous quelque prétexte que ce fût. D'un autre côté, Vsévolod, obstiné à obtenir précisément ce qu'il demandait, ne voulait se contenter d'aucun équivalent, et rejetait toutes les offres qu'on pouvait lui faire.

Rourik, désespérant de vaincre l'opiniâtreté de son protecteur, se flatta de trouver plus de facilité dans son gendre; mais celui-ci, non moins inébranlable, ne voulut entendre parler d'aucun échange, et rappelait à son beau-père ses sermens. Le malheureux prince de Kief craignait en même temps et les forces de Vsévolod et le parjure qu'il fallait commettre pour le satisfaire. Le métropolite vint à son secours, le délia du serment et lui conseilla de se soumettre à la nécessité. Ainsi les villes urent remises au grand-prince, qui aussitôt en donna une à son gendre Rostislaf, fils de ce même Rourik qui venait de les lui céder. Il mit des gouverneurs dans les autres.

Ce présent fait au fils de Rourik fit croire à Roman qu'il y avait de la collusion entre le

[1] Il était arrière-petit-fils de Mstislaf, fils de Vladimir Monomaque.

prince de Kief et celui de Volodimer. On lui 1195.
offre des dédommagemens, mais il ne veut entrer dans aucune négociation : il cherche des ennemis à son beau-père, il se lie avec les princes de Tchernigof, de cette race d'Oleg, toujours ennemie des descendans du Monomaque. Lorsque des princes contractaient entre eux des alliances mutuelles, c'était alors l'usage de se jurer sur la croix une amitié inaltérable, et de se donner réciproquement des lettres qui confirmassent ce serment. Quand ensuite la discorde se mettait entre eux, celui qui se croyait offensé renvoyait les lettres à l'offenseur, et si ce dernier les déchirait, toute alliance était rompue, et la guerre déclarée. Cette formalité fut remplie entre le gendre et le beau-père. Vsévolod prit parti pour ce dernier, et la guerre paraissait inévitable; mais Roman, qui avait été imprudemment perdre une partie de ses troupes, et recevoir une blessure dangereuse en Pologne, ne trouva pas la conjoncture favorable pour faire la guerre en Russie; il demanda la paix, et se contenta de ce qu'on voulut bien lui donner.

Voici les raisons qui avaient attiré Roman dans la Pologne. Le jeune Lesko avait été élu pour succéder à son père Casimir II. Miécislaf, frère de Casimir, voulait renverser son

1195. neveu du trône, et s'y asseoir à sa place. Les régens, le palatin et l'évêque de Cracovie, qui se préparaient à lui faire la guerre, demandèrent le secours de Roman. Miécislaf fut battu, mais Roman, qui commandait l'aile gauche, fut blessé. Il n'avait secouru Lesko que pour en obtenir lui-même des secours, quand il l'aurait affermi sur le trône : ses espérances furent trompées : la Pologne n'était pas en état d'envoyer des troupes au dehors. Cependant Roman ne se repentit pas de l'avoir servie.

La principauté de Galitch avait déjà passé plusieurs fois sous la domination de la Pologne. Casimir II y avait rétabli un fils de sa sœur, qui en avait été chassé. Ce jeune prince fut empoisonné par ses sujets : il eut pour successeur le fils du roi de Hongrie, qui fut bientôt après détrôné par un prince russe, nommé *Vladimir*. Celui-ci mourut en 1198, et les Polonais aspiraient à recouvrer cette souveraineté. Déjà une armée était prête sous les ordres du palatin de Cracovie, et Lesko lui-même devait s'y trouver; mais de plus mûres réflexions détruisirent ce projet : il était à craindre que les Russes ne fissent une
1201. diversion dangereuse, en fortifiant le parti de Miécislaf, qui n'était pas entièrement abattu.

Il parut plus prudent de procurer ce bel apa- 1201.
nage à un prince russe, et l'on choisit Roman, à qui les liaisons précédentes devaient faire donner la préférence.

Rourik ne vit pas sans chagrin ce prince augmenter ainsi sa puissance. Il craignait d'autant plus son ambition, qu'il le voyait rechercher l'amitié de Vsévolod. Pour faire un contrepoids à cette ligue, il se lia lui-même contre son gendre avec les princes de Tchernigof, ses ennemis naturels. Le projet était d'attaquer le prince de Galitch dans ses états; mais ce complot ne put lui être caché, et, quoique ses forces ne parussent point égales à celles de ses ennemis, il ne craignit pas de les prévenir. Il entre en campagne. La gloire de son nom, la réputation qu'il s'est acquise par sa valeur, l'amour des peuples, leur inquiétude, l'espoir de gagner quelque chose à la pointe de l'épée, attiraient en foule sur sa route des hommes qui se joignaient à son armée. En passant devant les villes, elle était quelquefois augmentée de tout ce qui s'y trouvait d'habitans capables de porter les armes. Rourik et ses alliés étaient trop faibles pour oser tenir la campagne contre le prince de Galitch. Contraints de se borner à défendre Kief, ils furent trahis par le peuple qui ouvrit une porte à

1201. l'ennemi. Retirés dans la ville haute, ils y reçurent les conditions du vainqueur, qui renvoya Rourik dans son ancien apanage [1], et lui donna un successeur à son choix. Ainsi le prince de Kief, loin d'être comme autrefois désormais le premier souverain de la Russie, fut pour un temps vassal de celui de Galitch.

Roman craint que les Polovtsis ne viennent au secours de son ennemi, qui déjà avait traité avec eux; il se transporte dans leur pays, est plusieurs fois vainqueur, délivre des prison-
1202. niers chrétiens, et en fait sur les barbares. Dès-lors ceux-ci, que les sollicitations de Rourik et l'espoir du butin pouvaient armer contre l'usurpateur de Kief, sont encore animés par le désir de leur propre vengeance. Ils entrent dans la Russie, s'avancent droit à Kief : elle fut prise d'assaut. Le rang, l'âge, le sexe, rien ne fut respecté : ceux qui avaient la force de porter le poids de la servitude furent réduits en esclavage, et le reste massacré.

Rourik pouvait alors se flatter de rentrer en possession de cette ville malheureuse, qui venait d'être dévastée en son nom; mais il est surpris par son gendre, qui lui fait jurer de ne contracter jamais d'autre alliance qu'avec le

[1] Cet apanage était la ville de Vroutchef, qui n'existe plus. J'ignore quelle était sa situation.

grand-prince, et d'attendre, pour rentrer 1202.
dans Kief, que ce souverain lui en ait confirmé la possession. Le malheureux Rourik promit et fit tout ce qu'on voulut. Il était devenu sans doute assez faible pour qu'on aimât mieux le voir que tout autre dans la souveraineté qu'on lui rendait.

Allié de Vsévolod, il parvint à le réconcilier avec les descendans d'Oleg, et se joignit à l'entreprise qu'on fit contre les Polovtsis, dont il venait d'être l'allié. Le succès de cette campagne fut tel qu'on se l'était promis; mais, au retour, les princes alliés s'étant arrêtés à Trépole pour faire le partage du butin, Roman y chercha querelle à son beau-père, et le fit enlever et transporter à Kief, avec ordre de le forcer à prendre la tonsure monacale : on fit en même temps religieuse la femme de ce prince, et sa fille, l'épouse de ce même Roman. Quant à Rostislaf et Vladimir, fils de Rourik, il les emmena prisonniers à Galitch.

Tous les princes auraient dû se voir offensés dans l'outrage fait à l'un d'eux, et un tel acte de violence devait provoquer la vengeance commune. Le grand-prince surtout pouvait se trouver particulièrement insulté dans la personne de son gendre Rostislaf, qui venait de perdre la liberté, en pleine paix, au mé-

1202. pris de la foi jurée, et au milieu de princes qui tous étaient ses parens; mais le prince de Galitch avait acquis trop de puissance pour qu'on ne se relâchât pas avec lui des lois ordinaires de l'honneur. Vsévolod menaça faiblement, employa la négociation, et se contenta de la délivrance des deux fils de Rourik, que Roman consentit à relâcher pour le bien de la paix.

Les ménagemens qu'on venait d'avoir pour lui, inspirés sans doute par la crainte, font connaître assez qu'il balançait déjà la force des autres princes. S'il eût obtenu les deux palatinats de Sendomir et de Lublin, qu'il demandait à la Pologne pour prix des secours qu'il avait accordés à Lesko, il fût devenu peut-être
1205 le premier souverain de la Russie. Il ravagea la Pologne, il sembla prêt à s'en rendre maître; mais il se laissa amuser à des propositions de paix, offrit de se contenter du palatinat de Lublin, et se retira avant que la négociation fût terminée. Comme on ne pouvait alors tenir longtemps la campagne, il était difficile de faire de grandes choses. On n'avait paru vouloir entrer en accommodement avec lui que pour arrêter ses progrès; sa demande fut rejetée. Il
1206. rentre en Pologne, il assiège Lublin. Bientôt il apprend que le palatin de Mazovie s'avance

pour le combattre ; il lève le siège et marche à 1206.
sa rencontre. Les deux chefs montrent la même habileté, les deux armées la même valeur ; mais le désordre se met enfin dans les troupes de Roman ; elles sont entamées, ne peuvent se réunir et prennent la fuite. Entouré des plus vaillans des siens, il se défend encore et dispute la victoire ; mais, obligé de céder au nombre, il fuit lui-même, et passe la Vistule ; toujours poursuivi, il est tué sans être reconnu. Les vainqueurs s'emparent de son corps, ses sujets le rachètent, et mettent à sa place Danilo, son fils, qui jouit bien peu
de temps de cet héritage. Un grand nombre 1208.
de princes russes réunirent leurs forces, le renversèrent du trône, y placèrent un prince de leur choix, qui n'y monta que pour en être bientôt précipité lui-même.

Rourik n'eut pas plutôt appris la mort de son gendre et de son ennemi, qu'il dépouilla l'habit monastique que la violence seule lui avait fait revêtir, et reprit possession de la principauté de Kief ; mais les princes mêmes qui avaient été ses amis et ses alliés prétendaient qu'un moine ne pouvait plus exercer la puissance souveraine : ils soutinrent leur prétention par la force. Rourik chassé de Kief, dépossédé, rétabli plusieurs fois, mourut enfin

1208. en 1208. Il n'avait jamais pu déterminer la princesse son épouse à quitter le monastère où Roman l'avait fait enfermer.

Dans le temps dont nous parlons, Novgorod avait pour prince un fils de Vsévolod. La république paraissait être de bon accord avec le souverain de Volodimer, qui avait confirmé ses anciens privilèges. Tout enfin témoignait la meilleure intelligence, lorsqu'un prince nommé *Mstislaf* assiège et prend Torjok, vole, pille, met le magistrat dans les fers.
1210. On croit sans doute que les Novgorodiens vont prendre les armes contre un agresseur qui, sans aucun sujet de guerre, vient attaquer leur domaine; mais non : il leur fait dire que ce n'est point comme ennemi qu'il est entré sur leurs terres, mais comme leur protecteur, et qu'il n'a d'autre dessein que de rétablir et de défendre leurs droits trop peu respectés. Cette manière d'offrir ses services était singulière; mais ce qui est plus singulier encore, c'est qu'ils furent acceptés, et que les Novgorodiens, ayant fait arrêter leur prince et l'ayant mis sous une sûre garde, appelèrent ce Mstislaf, qui leur offrait son amitié en prenant leurs villes. Le prince de Volodimer, grièvement offensé, n'osa prendre les armes contre des sujets rebelles à son fils,

dans la crainte d'attirer de cruelles représailles 1210.
contre ce jeune prince, qui était encore entre leurs mains. Il se contenta d'arrêter les marchands de la république qui se trouvèrent dans sa domination, et de saisir leurs marchandises; mais Mstislaf, offensé même de cette faible vengeance, le menace de la guerre. Le temps n'était plus où Vsévolod se faisait craindre dans toute la Russie; il se hâte d'envoyer des ministres au prince qui ose le braver : la paix se conclud, il rend les marchands qu'il a fait arrêter, et reçoit son fils en échange.

Le grand-prince (car l'affaiblissement dans lequel il était tombé ne lui ôtait pas ce titre, qui sera porté par des souverains encore plus faibles que lui), le grand-prince, sentant la mort s'approcher, voulut faire à ses enfans le partage de ses états dont il aurait dû sentir lui-même la faiblesse, loin de penser à les diviser.
Il voulait donner la principauté de Volodimer 1212.
à Constantin, l'aîné de ses fils, et le fit appeler à Rostof où il était alors. Ce jeune prince sentit peut-être que, borné à la ville de Volodimer et à son territoire, il ne posséderait guère qu'un titre sans puissance, et refusa d'accepter l'offre de son père, si l'on n'y joignait encore la principauté de Rostof. Mandé trois fois par Vsévolod, il s'obstina à ne point sortir de son

1212. apanage, quoique la décence eût dû l'amener auprès d'un père qui touchait à sa fin. Irrité de ce procédé, Vsévolod, dans un conseil composé des boïards et des grands, donna la souveraineté de Volodimer à Georges, le second des fils qui lui restaient, et lui fit prêter serment par tout le peuple. Il mourut peu de jours après, âgé de soixante-trois ans, après en avoir régné trente-sept.

La Russie, morcelée par les divisions et les subdivisions des apanages, était encore affaiblie par la superstition qui engloutissait toutes les richesses. Le réglement ecclésiastique attribué à Vladimir le Grand, et dont on a vu la substance dans la vie de ce prince, ce réglement, qui donnait au clergé un pouvoir exorbitant, passait alors généralement pour authentique. Le prince André, en attribuant à la superbe église qu'il fonda et que sa richesse fit nommer *Comble-d'Or* des dîmes sur tous les objets, ne fit, suivant Nicon, que se conformer à la loi de Vladimir et à l'ancien monocanon des Grecs. Ce fut en conséquence des mêmes lois que Vsévolod, ayant fait bâtir une église en l'honneur du martyr Démétrius, la dota richement, et lui donna des villages, des forêts où l'on recueillait beaucoup de miel, des lacs et des rivières, sans compter des décimes géné-

rales et d'autres tributs. On ne peut savoir 1212.
quel goût régnait dans la structure de ces temples; mais il est certain que les Russes n'étaient pas entièrement dépourvus d'industrie. Le même Vsévolod fit construire à Souzdal une église toute couverte de plomb et très-ornée, à laquelle on n'employa que des ouvriers de la nation. Cette industrie, sans doute peu active et fort mal encouragée, était un reste de l'ancienne communication avec la Grèce, et ne prouvait point que l'état fût florissant. Ces artistes russes étaient si peu connus, si rarement occupés, qu'on regarda comme un prodige dû à la Vierge de les avoir trouvés, tandis qu'on cherchait des ouvriers étrangers. Les mœurs réunissaient alors la férocité des camps à la bigoterie des cloîtres. On vit, en 1198, le prince de Smolensk prendre l'habit religieux et recevoir la tonsure monacale au lit de la mort, et cet exemple sera bientôt suivi par tous les princes. L'épouse du souverain de Volodimer, après avoir traîné pendant plusieurs années une santé languissante, et sentant son mal empirer, se fit porter dans un monastère qu'elle avait fondé, et y vécut encore dix-huit jours dans l'habit de religion. Il n'était pas nécessaire d'être dans le veuvage pour consommer cet acte de superstition, qui

1212. cependant engageait pour toute la vie ceux qui recouvraient la santé.

On trouve un grand exemple de la puissance excessive du clergé dans les attentats
Nicon. d'un évêque de Rostof, nommé *Phédor*, et même encore dans sa punition. Cet évêque, si l'on doit lui donner ce titre, et s'il n'était pas plutôt un imposteur, se présenta en 1171 à Rostof, prétendant avoir été sacré, pour l'évêché de cette ville, par le patriarche de Constantinople; et, sans donner aucune preuve de son ordination qui paraît fort douteuse, il prit possession du siége épiscopal. André, qui régnait alors, et qui n'aurait pas dû souffrir que sans son consentement aucun homme exerçât quelque autorité dans ses états, se contenta de lui conseiller avec douceur de se présenter au métropolite de Kief et d'obtenir son agrément. Phédor rejeta cet avis avec hauteur, et répondit que, ayant été choisi et ordonné par le patriarche, il n'avait pas besoin du consentement du métropolite. Il joignait l'impiété à la scélératesse, et n'avait horreur d'aucune cruauté pour satisfaire son avarice insatiable. Il employait les plus affreux tourmens (qui croirait qu'un évêque eût alors ce pouvoir!) pour découvrir et envahir les trésors des riches, et l'on vit des princes et des

boïards devenir les victimes de sa cupidité. Aux 1212.
uns il brûlait la peau de la tête, aux autres les yeux; plusieurs eurent le nez, les lèvres et les oreilles coupés; d'autres les pieds et les mains; d'autres furent brisés entre des planches : des femmes même étaient appliquées, par ses ordres, à la torture. Ce barbare, qui était d'une force prodigieuse, après avoir porté les sentences, faisait souvent lui-même l'office de bourreau. Aux armes de la tyrannie il joignait celles de l'église, les interdits, les anathèmes. Le prince, après avoir trop long-temps souffert tant d'horreurs, eut enfin le courage de faire arrêter ce monstre; mais il n'osa le juger lui-même : il aurait craint d'usurper les droits de l'autel. Il l'envoya au métropolite de Kief. Questionné sur ses crimes, l'horrible Phédor ne répondit que par des blasphèmes. Le métropolite, s'appuyant sur les lois de Moïse contre les blasphémateurs, et plus encore sur les paroles de l'Evangile contre ceux qui causent du scandale, ordonne de lui attacher une pierre au cou et de le jeter dans le Dnèpre.

On voyait cependant les princes nommer souvent les évêques et les envoyer au métropolite qui confirmait l'élection et les consacrait; mais cette nomination n'était pas un droit du souverain; elle était seulement un

1212. témoignage de son crédit, que les circonstances faisaient varier. Le grand-prince de Volodimer prie le métropolite de Kief de lui accorder, pour évêque de Rostof, un igoumène ou abbé, nommé *Luc*. Le prélat lui envoie un autre abbé, nommé *Nicolas;* et ce ne fut qu'à force de sollicitations, et même en faisant agir le prince de Kief, qu'il put obtenir pour évêque celui qu'il demandait.

L'esprit républicain des habitans de Novgorod paraît jusque dans les affaires ecclésiastiques. Tandis que les princes semblaient regarder les volontés des prélats comme des décrets du ciel, on voit, en 1212, les citoyens irrités contre leur évêque, le renverser du trône épiscopal, le bannir, lui nommer un successeur qu'ils envoient sacrer à Kief. On ignore quel était le sujet de leurs plaintes contre l'évêque qu'ils avaient dépossédé; mais on lit qu'il avait été calomnié, et qu'on ne voulut pas même entendre sa justification.

Les chroniques nous ont transmis un usage qui peut nous paraître singulier, parce que tout ce qui nous est étranger nous étonne. On coupait les cheveux des princes dans leur seconde année, en présence d'un évêque, et l'on mettait ces jeunes enfans à cheval. Par cette dernière cérémonie on marquait qu'ils

étaient nés pour les combats; et celle de leur couper les cheveux était sans doute religieuse, puisqu'elle exigeait la présence d'un évêque. Le prince Stcherbatof conjecture, d'après les usages qui ne sont pas encore oubliés en Russie, que les cheveux du jeune prince étaient déposés sur le tombeau de quelque saint qu'on choisissait pour son protecteur. Les anciens Grecs déposaient aussi quelquefois de leurs cheveux sur des tombeaux, et c'était un hommage qu'ils rendaient au mort dont ils chérissaient la mémoire. 1212.

IOURY, ou GEORGES II, VSÉVOLODOVITCH.

A la mort de Vsévolod chacun de ses fils prit possession des apanages qu'il leur avait marqués; Constantin de Rostof, Vladimir de Moskou, Sviatoslaf d'Iourief, Ivan de Starodoub, et Georges de Volodimer; mais presque tous étaient mécontens de leur partage, et la guerre s'alluma bientôt entre eux. Sviatoslaf souffla le premier le feu de la discorde : il se rendit à Rostof auprès de Constantin, excita son ambition, le détourna de se contenter d'un apanage subalterne, tandis que le droit de sa naissance l'appelait au premier trône de Nicon. Stcherbatof.

1212. la Russie. Ces discours flattèrent les désirs de Constantin ; mais Ioury, que les Français appelleraient *Georges*, découvrit les projets de son frère, s'arma pour le prévenir, l'épouvanta, le contraignit à demander la paix et la lui accorda. Sviatoslaf, dont les conseils venaient d'être si funestes à son aîné, l'abandonna, se rendit auprès du prince de Volodimer, et par une autre sorte de perfidie lui découvrit les mesures que prenait Constantin pour recommencer la guerre. Une bataille peu meurtrière la termina ; mais la paix ne put rétablir une entière confiance entre des frères qui avaient appris mutuellement à se craindre. Cependant ils ne feront que s'observer, jusqu'à ce que des dissensions, qui paraîtront d'abord leur être étrangères, leur fassent prendre encore les armes les uns contre les autres. C'est dans la principauté de Galitch que s'allumera la première étincelle qui doit causer ce grand incendie.

L'épouse d'André, roi de Hongrie, sœur du roi de Pologne, avait apporté la principauté de Galitch en dot à son époux, c'est-à-dire qu'elle lui avait apporté des prétentions auxquelles la force pouvait seule donner quelque valeur. André désirait y établir son fils Koloman. Il craignait en même temps, s'il se ren-

dait maître de cette souveraineté, d'attirer 1212.
contre lui les forces de toute la Russie, et d'exciter l'envie et la haine de la Pologne. Il se contenta donc de nommer des princes russes à cette principauté et de tirer d'eux quelques tributs quand ils en prenaient possession. Ce profit qu'il tirait des mutations de souverains l'engageait à les rendre fréquentes, et un prince n'était pas plutôt établi dans cette domination qu'un autre venait le remplacer. Enfin le peuple, mécontent de trois frères qui régnaient ensemble, envoya demander contre eux du secours au roi, et lui offrit le trône pour son fils. C'était ce qu'André désirait : il fait partir aussitôt une armée qui, secondée par les habitans, n'a pas de peine à s'emparer de la ville. Les trois princes sont arrêtés, chargés d'outrages par la populace, traînés et fustigés par les rues, et pendus enfin avec leurs femmes et leurs enfans.

Maître de Galitch par la perfidie des habitans, Koloman ne rendit point heureux ses sujets. Ses soins ne tendaient qu'à faire triompher l'église romaine dans sa domination, et à proscrire le rit grec. Il chassa le clergé de ce rit, fit venir des ecclésiastiques latins et opprima ceux qui refusaient d'abandonner la croyance de leurs pères. Ses sujets, aussi malheureux

1212. qu'ils avaient été coupables, n'osaient implorer ni le secours des Russes, irrités de leur attentat, ni celui des Polonais, alliés d'André. Celui-ci, de son côté, avait une double inquiétude : il connaissait le mécontentement des sujets de son fils, et craignait une révolte de leur part; il craignait aussi que les Russes ne réunissent leurs efforts pour rentrer en possession d'une contrée qu'ils ne voyaient pas sans chagrin détachée de leur empire.

Cependant Mstislaf, que nous avons vu s'élever à la souveraineté de Novgorod, ce Mstislaf qui s'était rendu si redoutable au grand-prince de Volodimer, s'était depuis illustré par d'heureuses expéditions contre la Tchoude; il venait de chasser de Kief le prince de Tchernigof, Tchermnoi, qui s'y était maintenu depuis la mort de Rourik, et il crut pouvoir mettre à profit la perplexité du roi de Hongrie. Assez puissant pour arracher par la force quelques dépendances du domaine de Galitch, il se flatta d'obtenir, par la négociation, ce dont il n'acquerrait peut-être qu'une partie par le sort des
1214. armes. Il part pour la Hongrie : on ignore quel échange il put proposer au roi; mais on sait qu'il ne réussit pas. C'est à son courage qu'un jour il devra ce qu'il voulait obtenir par des moyens plus doux.

Sa valeur, sa fermeté, avaient heureusement 1214.
contenu les turbulens citoyens de Novgorod.
Cependant s'il avait quitté cette ville, s'il était
allé chercher une domination nouvelle, c'est
qu'il savait que les dispositions de ses sujets
lui étaient peu favorables. Ils appelèrent en 1215.
son absence Iaroslaf, l'un des frères du prince
de Volodimer. On vit en cette occasion un exemple des maux que causaient à Novgorod les fréquentes mutations de princes. A peine Iaroslaf est-il arrivé, que son premier soin est de perdre les partisans de son prédécesseur, qui était son beau-père. Des citoyens, considérables par leurs places et par leurs richesses, se voient accusés, et succombent sous la calomnie. Le peuple pille et livre aux flammes les maisons de ces infortunés; leurs femmes, leurs enfans sont arrêtés comme des criminels. Le trouble s'accroît; la ville est en proie au brigandage, aux massacres, et le prince, qui a eu le pouvoir de faire condamner des innocens, n'a pas celui de faire punir des coupables et de rétablir le bon ordre. Il risque de voir une insolente populace attenter à sa dignité; il craint même pour ses jours, et, n'osant plus rester dans une ville où règne le tumulte et les factions, il se retire à Torjok.

L'absence du prince augmente encore les

1215. dissensions; mais c'est le moindre des maux qui affligent Novgorod. De fortes gelées, au milieu de l'été, enlèvent l'espérance des moissons; tous les grains ont péri, et bientôt les malheureux habitans sont livrés aux horreurs de la famine. Les pères échangent leurs enfans contre quelque vile nourriture. L'affreuse disette amène avec elle les maladies épidémiques, et ceux qui échappent au supplice de la faim tombent victimes de la contagion. Les cadavres abandonnés couvrent les rues et les places, et les vivans, devenus insensibles à force de douleur, regardent avec une stupide indifférence tous ces morts qu'ils s'apprêtent à suivre.

Les cris des citoyens appellent leur prince, dont la présence devient chaque jour plus nécessaire, et qui se montre insensible à leur prière et à leurs besoins. Ils lui envoient plusieurs députés, parmi lesquels est le posadnik [1]. Iaroslaf les fait arrêter; sa femme était encore à Novgorod; il la redemande. Les habitans jugent qu'il est bien déterminé à ne plus revenir parmi eux : ils lui font annoncer que, s'il refuse d'habiter la capitale, ils seront forcés à ne le plus reconnaître. Le prince renonce aisément à les gouverner, et borne son ambition

[1] Le posadnik était le bourgmestre ou maire.

à conserver Torjok, tant le trône de Novgorod 1215.
lui paraissait alors environné de dangers. Mais il retient tous les députés qu'on lui avait envoyés, et tous les marchands dont il avait pu se rendre maître. Comme la ville de Torjok, qu'il voulait se réserver, était une dépendance de la république, qui pourrait tenter de l'en chasser, il est excusable d'avoir conservé des otages qui assuraient sa tranquillité; mais à la politique il joignit la barbarie; il les fit charger de chaînes pesantes et les dispersa dans différentes villes.

Cependant il restait à Novgorod un grand nombre de partisans de Mstislaf; ils l'informèrent de la conduite de son gendre et des mécontentemens du peuple. Ce peuple, qui l'avait dépossédé dans son absence, était réduit à le regretter, et se rappelait avec douleur tant de talens, de courage et de vertus, dont ils s'étaient privés eux-mêmes. Instruit des favorables dispositions des citoyens, Mstislaf paraît au milieu d'eux et jouit de l'allégresse qu'il inspire. Il jure de mourir ou de délivrer les infortunés qu'Iaroslaf retient dans les fers, et de faire rentrer dans le domaine de Novgorod ce que ce prince en avait usurpé. Il reçoit en même temps le serment de fidélité du peuple.

Dès qu'Iaroslaf eut appris que son beau

1215. père était à Novgorod, il fit embarrasser d'arbres coupés les chemins qui menaient de cette ville à Torjok, et chargea quelques émissaires dont il se croyait bien assuré d'engager leurs concitoyens à chasser Mstislaf; mais ces émissaires eux-mêmes, loin de s'acquitter de leur commission, embrassèrent plus vivement que personne le parti de ce prince.

Iaroslaf eut l'imprudence de se rendre encore plus odieux : il fit arrêter tous les sujets de la république qui se trouvaient dans les campagnes au-delà de Torjok, les fit disperser, charger de fers, et s'empara de leurs biens, dont il enrichit ses partisans. Quelques-uns de ces malheureux s'échappèrent; plusieurs périrent de faim sur le chemin de Novgorod, et ceux qui purent s'y rendre portèrent au comble la haine qu'on avait conçue pour le prince.

Alors la guerre fut résolue contre lui. Mstislaf partit de Novgorod, accompagné seulement de cinq cents hommes de guerre, mais fort de la confiance qu'il inspirait et de l'horreur qu'on avait pour son ennemi. Les troupes de différentes villes et plusieurs princes alliés se joignant à lui sur la route, il se vit bientôt à la tête de dix mille hommes. Il reprit quelques-unes des usurpations d'Iaroslaf; mais on ne

savait où trouver ce prince, et l'on tint conseil 1215.
de guerre pour décider où l'on irait le chercher. Ce conseil ne pouvait fixer l'incertitude des chefs, et l'on fut mieux servi par le hasard. Un corps de troupes de la république rencontra et défit un parti ennemi, et l'on apprit des prisonniers que le prince s'était retiré à Tver. A cette nouvelle on s'avança le long du Volga.

Mstislaf avait fait inviter Constantin à se joindre à lui. Ce prince, dont les vues ambitieuses se tournaient toujours vers la souveraineté de Volodimer, avait intérêt de se joindre aux ennemis de son frère Iaroslaf. Celui-ci étant l'allié fidèle de Georges, c'est ainsi que nous appellerons Ioury, la défaite de l'un entraînait l'affaiblissement de l'autre; et si Georges se joignait avec Iaroslaf, Constantin trouvait encore son avantage à les combattre avec le secours des princes de Novgorod, de Pleskof et de Smolensk. Il reçut donc avec joie la proposition de Mstislaf, lui conduisit un secours
de cinq cents hommes, et lui conseilla d'assiéger Péreslavle, ce qui fut aussitôt exécuté. 1217.

Georges, qui avait à cœur d'abattre, dans la personne de son frère aîné Constantin, un rival, un ennemi, dont il redoutait les prétentions et les droits, unit ses forces à celles

1217. de son jeune frère Iaroslaf. Il fit assembler à la hâte une armée considérable, composée de tous les peuples de sa domination, et dans plusieurs villes il ne resta pas un seul homme capable de porter les armes; mais cette armée, qui semblait formidable par le nombre, était composée de citadins, de paysans mal armés, mal vêtus, et dont la plupart n'avaient jamais vu la guerre. Georges cependant était fier de se voir à la tête de ce vain épouvantail, et les chefs, pleins d'une confiance orgueilleuse et stupide, passaient le temps dans les festins.

Ils trompaient ainsi par les plaisirs les fatigues de la marche, et doutaient si peu de la victoire, qu'ils osèrent se partager la Russie, comme s'ils en étaient déjà maîtres. Ce traité de partage fut scellé par le serment des princes alliés. Les soldats eurent ordre de ne faire aucun prisonnier et de n'épargner aucun ennemi, de quelque rang qu'il pût être. La peine de mort fut prononcée contre ceux qui contreviendraient à cet ordre barbare, par lequel Iaroslaf et Georges dévouaient à la mort leur frère Constantin.

Les deux armées étaient en présence depuis quelques jours, et Mstislaf, qui était plus modeste, parce qu'il avait plus de talens, avait fait des propositions de paix que Georges avait

reçues avec des railleries amères. Après une 1217.
journée qui se passa toute entière en escarmouches, Mstislaf rangea son armée en ordre de bataille, et lui fit traverser un marais fangeux qui la séparait de l'ennemi. Les Novgorodiens le franchirent les premiers, et n'eurent pas de peine à détruire à coups de hache les retranchemens que l'ennemi s'était faits avec des pieux entrelacés de branchages. Les princes combattirent comme les soldats : Mstislaf surtout parcourut trois fois, la hache à la main, toute la profondeur de l'armée ennemie, repoussant, abattant tout ce qui se trouvait sur son passage. Il y avait dans les troupes de Constantin un homme d'un courage éprouvé, nommé *Popovitch*. Il se jeta de même à travers l'armée de Georges, rencontra Mstislaf sans le reconnaître, et, le prenant pour un ennemi, il avait déjà l'épée levée sur la tête de ce prince, qui n'eut que le temps de se nommer pour éviter la mort. Cet exemple prouve combien les erreurs devaient être alors fréquentes et funestes dans les mêlées, combien il tombait de combattans frappés par des mains amies. La victoire se déclara pour Mstislaf; et ce qui prouve que l'armée opposée ne savait pas combattre et qu'elle était mal commandée, c'est qu'il ne perdit que cinq cent cinquante hom-

1217. mes, tandis que les ennemis en laissèrent sur la place plus de neuf mille, sans compter ceux qui se noyèrent en prenant la fuite, et ceux qui moururent de leurs blessures dans les forêts.

Georges, encore plus abattu qu'il n'avait été présomptueux, jette ses armes, change de cheval, fuit avec précipitation et arrive en chemise à Volodimer, sa capitale. Les habitans, pleins de confiance dans la supériorité du nombre, crurent de loin que c'était un courrier qui venait leur annoncer la victoire; rien ne put égaler leur consternation quand ils reconnurent leur souverain. Ils virent sur le soir arriver quelques-uns de leurs soldats, les uns blessés, la plupart nus, et tous désarmés.

Les princes vainqueurs ne se distinguèrent pas moins par leur modération que par leur courage. Au lieu de poursuivre avec acharnement les vaincus, ils s'avancèrent sans précipitation vers les murs de Volodimer, et, malgré les sollicitations des Novgorodiens qui voulaient profiter d'un incendie que la ville éprouva pendant la nuit, ils refusèrent de donner l'assaut, persuadés que Georges ne tarderait pas à se rendre. La nuit suivante il survint un autre incendie du côté de l'armée de Smolensk : elle n'était pas moins ardente à profiter

de cet évènement, que ne l'avait été la veille 1217.
celle de Novgorod; mais elle fut arrêtée par les chefs. On n'eut pas lieu de se repentir d'avoir épargné le sang. Georges se remit à la discrétion des princes alliés, ne demandant que la vie et la liberté; mais Constantin, trop généreux pour abuser du malheur de son frère, lui fit présent d'un apanage, où ce prince et sa famille trouvèrent une douce retraite.

CONSTANTIN VSÉVOLODOVITCH.

On ne pouvait regarder la guerre comme entièrement terminée, tant qu'Iaroslaf ne serait pas hors d'état de devenir redoutable.

Ce prince, après la défaite totale de son armée, se réfugia à Péreslavle, où il n'arriva qu'après avoir fait mourir de fatigue quatre chevaux. Aigri par le malheur, il développa son caractère porté naturellement à la cruauté. On a déjà vu qu'il s'était rendu maître d'un grand nombre de citoyens de Novgorod et d'habitans de Smolensk. Tous jetés dans des caves, y furent entassés tellement à l'étroit, que, malgré la diligence des princes alliés qui arrivèrent peu de jours après, cinquante Novgorodiens et quinze habitans de Smolensk y périrent étouffés.

1217. En effet, huit jours après la victoire, Constantin, ayant fait prêter le serment ordinaire aux habitans de Volodimer, s'avança vers Péreslavle, avec le souverain de Novgorod et ses autres alliés. Iaroslaf, qui s'était promis de résister et qui travaillait à se mettre en état de défense, surpris de la prompte arrivée des ennemis, n'eut d'autre parti à prendre que de demander la paix. Lui-même alla trouver les princes, conclut avec eux le traité et les conduisit à Péreslavle, où il leur fit de riches présens.

Quoique Constantin fût dans la fleur de l'âge, il était atteint d'une maladie qui lui faisait regarder sa fin comme prochaine. Craignant que sa mort ne précipitât la Russie dans de nouveaux troubles, et que ses enfans ne fussent privés d'apanages, il résolut de prévenir ces deux malheurs en gagnant l'amitié de Georges et en lui donnant lui-même ses états. Il le fit venir, lui prodigua les marques de la plus vive tendresse, et le nomma son successeur aux principautés de Volodimer et de Souzdal : sans doute il lui recommanda ses
1218. enfans, et lui indiqua les apanages qu'il désirait qui leur fussent accordés. Il mourut peu de temps après : son épouse, renonçant au monde, reçut l'habit de religion sur le tom-

beau de son époux. Heureux ce prince d'avoir fini ses jours dans le moment qui précéda la désolation de sa patrie, et de n'avoir pu la prévoir ! La Russie, couverte de sang, va recevoir des fers et ne connaît pas même encore le nom de l'ennemi qui va partir des extrémités de l'orient pour la réduire à l'esclavage. 1218.

IOURY ou GEORGES II, VSÉVOLODOVITCH, POUR LA SECONDE FOIS.

Invasion des Mongols.

Bientôt la Russie ne va plus offrir qu'une vaste scène d'horreurs. Attaquée par un ennemi que précédait la terreur de son nom, et que l'effroi qu'il excitait devait rendre invincible, elle ne lui opposera que les efforts désunis des différentes dominations qui la composent et qui l'affaiblissent. Assez forte peut-être pour ne pas craindre les attaques les plus redoutables, si elle pouvait y résister avec toute sa masse dirigée par un seul chef, mais réduite à n'y opposer à-la-fois que quelques-unes de ses parties, à peine retardera-t-elle de quelques instans sa ruine.

Depuis Vladimir le Grand elle s'était toujours affaiblie de plus en plus, parce qu'elle s'était toujours de plus en plus subdivisée.

1218. Sous le premier de ses princes chrétiens elle ne formait qu'une seule domination qui pouvait agir toute entière à la voix du souverain; mais sous ses successeurs, partagée en une foule de principautés rivales qui se ruinaient mutuellement par leurs désavantages et par leurs succès, il n'existait aucun pouvoir capable de réunir ses forces nombreuses mais dispersées.

Accoutumée depuis long-temps à n'avoir toujours que les mêmes ennemis, tantôt vaincue, tantôt victorieuse, et les combattant toujours avec égalité d'art, de discipline et d'armes, quelle sera sa faiblesse contre un peuple vainqueur de l'Asie presque entière, contre des guerriers impétueux dans l'attaque, légers dans la fuite, et qui ne fuient que pour vaincre, qu'on perd de vue en un instant, et qui dans l'instant même reviennent attaquer avec plus de fureur, que la cupidité peut appeler dans les contrées les plus riches, mais qui ne peuvent être arrêtés par les plus affreuses solitudes!

C'était encore pour la Russie un malheur de plus que la principale souveraineté fût devenue le partage d'un prince qui ne s'était fait connaître que par sa stupide et lâche présomption.

Constantin semblait digne de lutter contre 1218.
les obstacles, d'opposer à une force supérieure un courage capable au moins de l'arrêter quelque temps, et de ne pas succomber sans vengeance; mais Georges ne pouvait éprouver qu'une lâche crainte ou un courage insensé : également imbécille lorsqu'il méprisait un danger qu'il ne savait pas connaître, ou lorsqu'il tremblait d'un péril qu'il s'était exagéré. C'est un de ces souverains qu'on ne remarque que lorsqu'ils tombent du trône et qu'ils en teignent les degrés de leur sang : ils semblent n'avoir régné que pour revêtir de leur nom une époque funeste.

Pressés de porter notre attention sur l'un des plus grands évènemens de l'histoire de Russie, ne jetons qu'un coup d'œil rapide sur les faits qui ont précédé cette sanglante catastrophe, et qui lasseraient notre impatience si nous y voulions fixer long-temps nos regards. Arrêtons-les un instant sur Novgorod.

Mstislaf y jouissait du plus grand bien que Nicon.
doive souhaiter un prince, l'amour de ses 1219.
sujets ; mais trop peu sensible à cette félicité, 1220.
il n'avait pour objet de son ambition que cette principauté de Galitch que possédait alors Koloman. En vain les citoyens de Novgorod emploient pour le retenir les plus tendres

1220. efforts : sûr d'exercer ailleurs un pouvoir plus absolu, il se montre inflexible et abdique la dignité souveraine. Il quitte sans regret un peuple dont il est chéri, et qui le prie de le gouverner encore pour aller chercher, les armes à la main, de nouveaux sujets qu'il ne connaît pas et dont il est inconnu. Koloman sort à sa rencontre avec les troupes de Galitch, Bohémiens, Hongrois, Lithuaniens, Moraves. La bataille se donne sous les murs de la ville ; Koloman vaincu s'y renferme, mais il ne peut s'y défendre. Elle est prise d'assaut, lui-même tombe entre les mains du vainqueur qui lui accorde en même temps et la paix et la liberté. Mstislaf, qui se fait couronner solennellement de la même couronne d'or qu'avait portée le prince vaincu, est vraisemblablement le premier prince russe qui ait été décoré de cette marque extérieure de la puissance souveraine. Il rétablit le rit que le prince hongrois avait aboli, et chasse les ecclésiastiques du rit latin que celui-ci avait appelés.

La conscience des malheureux habitans de Galitch semblait être devenue le jouet du sort des armes. A peine réunis à l'église grecque par les ordres de Mstislaf, ils vont être contraints de l'abjurer par les ordres de Koloman. En vain celui-ci avait consacré sa dépo-

sition par un serment authentique; il se crut 1220.
libre d'une parole qu'il avait donnée dans la captivité, et ne fut pas plutôt près du roi son père qu'il employa tous les soins à rassembler une armée. Bientôt elle fut mise en campagne, et Mstislaf, surpris et dans l'impuissance de résister, se retira de Galitch sans attendre l'ennemi.

Mais Koloman ne conserva pas long-temps le trône qu'il venait de recouvrer. Il le perdit, parce qu'il manqua de cette modération, la première vertu du faible. N'osant combattre, il hasarda de cabaler, et engagea les Lithuaniens à tomber sur la principauté de Kief. Ils furent battus, et cette entreprise mal concertée ne fit de mal qu'à celui qui l'avait conseillée. Le prince de Kief ravagea toute la principauté de Galitch, dont le souverain resta constamment enfermé dans la ville. Les circonstances n'avaient jamais été plus favorables aux vues de Mstislaf, et il était trop actif pour n'en pas profiter. Le prince de Kief est à peine sorti des contrées dépendantes de Galitch qu'il y entre à son tour, dissipe une armée que Koloman ose enfin mettre en campagne, entre dans la ville avec les fuyards, fait le prince prisonnier, et prend une seconde fois et pour toujours possession de la souveraineté.

1220. Que se passait-il cependant à Novgorod que son prince avait abandonnée? Les citoyens, aussitôt après le départ de Mstislaf, avaient appelé Sviatoslaf, fils du prince de Kief, qui se rendit à leur invitation; mais à peine commençait-il à jouir de sa nouvelle souveraineté qu'il y vit régner le trouble et s'y trouva lui-même enveloppé. Un citoyen qui s'était rendu coupable de quelque violence avait été arrêté dans sa fuite et remis au prince. Le bruit courut qu'il lui avait été livré par le posadnik, nommé *Tverdislaf.* Si ce bruit était fondé, on avait attenté aux privilèges du peuple, qui seul avait le droit de juger les citoyens, et ce droit, qui limitait la puissance des princes, lui était trop cher pour le sacrifier. Il court aux églises, sonne les cloches et donne le signal d'une de ces assemblées qu'on nommait *vetches.* On y court tumultuairement, on s'échauffe, on s'aigrit, on prend les armes. La ville est divisée en trois partis; l'un tient pour le posadnik, l'autre lui est contraire, et le troisième reste en paix et garde la neutralité.

Au premier bruit de la sédition, le prince, instruit de ce qui la cause, renvoie au peuple le bourgeois qu'on avait arrêté, et fait assurer les citoyens qu'il ne prétend pas attenter à leurs droits; mais les cœurs ulcérés ne pou-

vaient s'apaiser aisément. On continue de s'armer, on combat pour et contre le posadnik. Des citoyens périssent sous le fer des citoyens, le pont est rompu, et plusieurs se noient en voulant passer le fleuve à la nage. On n'osait prévoir quelles seraient les suites de ce trouble; mais il s'apaise et l'on fait la paix, sans savoir comment on avait éprouvé tant de fureur et comment on était devenu si tranquille. Les plus ardens défenseurs de leurs droits s'assemblent pendant huit jours en forme de *vetche*, pour examiner la cause du posadnik. Il était difficile de prévoir s'il serait absous ou condamné, lorsque le prince, dans l'espérance de complaire aux citoyens, leur envoie dire qu'il le dépouille de cette dignité. C'était se porter pour juge de l'accusé, et cette démarche irrite le peuple. Il demande aux députés de Sviatoslaf quelle est la faute dont il accuse le posadnik. Embarrassés à cette question, ils hésitent et répondent en balbutiant que telle est la volonté du prince. Tverdislaf, qui sent combien les pensées du peuple lui sont tout-à-coup devenues favorables, élève la voix, et s'adressant avec confiance aux citoyens : « C'est à vous seuls, » s'écrie-t-il, à disposer et de la souveraineté » et de la place de posadnik ». Tous ceux qui 1220.

1220. auraient quelques instans plus tôt condamné Tverdislaf embrassent vivement sa défense; il n'a plus que des amis dans la multitude de ses juges; le prince, qui n'avait voulu le déposséder que pour plaire au peuple, abandonne facilement un dessein dont le succès devient si contraire à ses vues, et la tranquillité est généralement rétablie.

Pendant que ces évènemens se passaient à Nicou. Novgorod et dans la principauté de Galitch, le souverain de Volodimer, irrité de l'insulte des Bulgares qui s'étaient emparés par surprise d'Oustioug, ville de sa domination, voulut en tirer une vengeance éclatante. Une bataille gagnée par les Russes, une ville réduite en cendres, voilà tous les évènemens de cette guerre. Les Bulgares parvinrent, à force d'ambassades et de supplications, à désarmer le grand-prince. Qu'on ne s'étonne pas si ces malheureux employèrent les démarches les plus humiliantes pour obtenir la paix : ils avaient déjà dans leur voisinage les troupes de Abulgasi. Tchinguis-Khan, et l'invasion dont ils étaient menacés était le prélude des désastres qu'éprouvera bientôt la Russie.

Les historiens croient que jusqu'à cette époque les Tatars [1] lui avaient été absolument

[1] C'est ainsi qu'il faut écrire le nom de ce peuple;

inconnus. Ils se trompent. Dès long-temps il habitait près d'elle des nations de race tatare, mais connues sous d'autres noms. 1220.

Ce nom même de *Tatars*, que nous donnons à un peuple immense et à plusieurs peuples différens, n'appartenait réellement qu'à une nation qui, souvent vaincue par les Chinois, fut enfin entièrement subjuguée par les Mogouls, Mongols ou Moungals; mais les Chinois et toutes les nations occidentales situées en-deçà de la Perse ont donné le nom de *Tatars* à la grande famille des Turcs. Les Chinois, ainsi que les Européens, appellent même *Tata* les Mongols, qui ont cependant une langue bien différente de celle des Turcs ou Tatars, et qui diffèrent, par la conformation des traits, de tous les peuples du monde. C'est que les Mongols, quand ils subjuguèrent la Chine et qu'ils désolèrent l'Asie et une partie de l'Europe, avaient dans leurs armées de nombreuses hordes de Tatars.

Assurément les Russes n'avaient que trop connu de tous les temps des peuples sortis de ces immenses familles. Si les *Ougris*, qui avaient autrefois chassé les Slaves de leur ville de Sla-

c'est ainsi que l'écrit le prince tatar Abulgasi-Bayadour, et ses traducteurs ont respecté son orthographe. Les Européens écrivent *Tartares*.

1220. vensk, sur les bords du Volkhof, étaient, comme on peut le croire, un mélange de plusieurs peuples, leur horde était du moins en partie composée de Turcs et de Mongols : c'étaient aussi des Turcs ou des Mongols que ces ennemis redoutables de la Russie, connus sous le nom de *Polovtsis*, qu'elle leur avait donné; mais que les peuples de leur nation appelaient *Kiptchakis*. Ils ont donné leur nom au pays situé entre le Volga, l'Iaïk et le Don [1], pays que les Orientaux appellent le Kiptchak, et que nous connaissons mieux sous le nom de *Kaptchak*. Enfin une horde avait été longtemps connue sous le nom de *Torki*, au midi de la Russie, et il en est souvent parlé dans les Chroniques.

Tchinguis-Khan que nous appelons *Gengis-*
Abulgasi. *can*, était fils d'Issougi, khan de la horde des Mongols. Son père l'appela *Tamouzin* [2], et le

[1] Telles étaient souvent les bornes du Dachté Kaptchak, proprement dit; mais on lui a donné quelquefois plus d'étendue, surtout lorsqu'il devint la résidence d'une horde considérable. M. de Guignes a eu raison de dire, en parlant de ces temps, qu'il était situé au nord et au nord-est de la mer Caspienne, et qu'il s'étendait peut-être même jusqu'à l'ancien Iaxarte, que les Turcs et les Tatars appellent *Sir*, et les Arabes *Sihon*.

[2] Suivant les Chinois, Tchinguis se nommait *Témougen* dans sa jeunesse, et le nom de son père était *Lésoukai*.

nom de *Tchinguis* ne lui fut donné que lorsqu'il fut déclaré khan. Il signifie *Océan*, et lui fut attribué pour marquer sa grandeur. Il perdit son père à l'âge de treize ans, et se vit souverain de trente à quarante mille familles ou tribus. Plusieurs hordes voisines étaient ses tributaires. Elles crurent pouvoir profiter de la faiblesse d'un jeune prince, et leurs révoltes impuissantes et bientôt réprimées furent peut-être la cause de ses grandes entreprises et de toutes ses conquêtes. Comme ces fleuves qui acquièrent plus de force par les digues qu'on leur oppose, il renversa les premiers obstacles, s'élança dans sa course victorieuse, ne sut plus s'arrêter, et une grande partie de la terre fut livrée à la désolation, parce que quelques barbares inconnus avaient refusé leurs hommages à un autre barbare. Le khan mongol se rendit maître, soit par lui-même, soit par ses enfans et ses généraux, de tout ce que nous appelons à présent la *grande Tartarie*, d'une partie considérable de la Chine, de l'Indostan et de la Perse. Deux de ses capitaines, Tchena-Noïan et Soudai-Baiadour, contribuèrent beaucoup à lui soumettre ce dernier royaume ; quand ils eurent pris la ville de Chamakhie, sur les rives occidentales de la mer Caspienne, ils or-

1220.

1223. donnèrent à quelques-uns de leurs prisonniers de les conduire à Derbent.

Si ces généraux avaient réussi dans leur projet, la Russie eût peut-être été sauvée. Maîtres de Derbent qu'il leur importait d'acquérir, ils n'eussent pas songé peut-être à combattre les Russes, ou plutôt ils ne les auraient pas connus; mais, pour le malheur des contrées orientales et septentrionales de l'Europe, les Mongols prirent en vain la cruelle précaution d'égorger un de leurs guides, et de menacer les autres du même sort, s'ils osaient être infidèles. Ceux-ci, que ce traitement barbare excitait à la vengeance, eurent l'audace de les égarer du chemin de Derbent, et les menèrent vers une embuscade dressée par les Alains et les Kaptchaks, que nous continuerons d'appeler *Polovtsis*.

Les généraux mongols reconnurent le piège avec effroi, le nombre et la position des ennemis ne leur laissaient guère envisager, après tant de succès, qu'une honteuse défaite. Il ne restait plus qu'une seule ressource, c'était de diviser les deux nations qui se préparaient à leur livrer le combat. Ils crurent qu'il leur serait plus facile de tromper les Polovtsis, parce qu'ils avaient des moyens plus plausibles de

les séduire. Ils leur envoyèrent un officier chargé de riches présens. Ce député, déployant à leurs yeux ces témoignages de bienveillance, leur fit de tendres reproches de ce qu'ils joignaient leurs armes à celles des Alains, d'un peuple étranger contre un peuple ami, qui jamais ne leur avait donné aucun sujet de plainte, eux qui, de la même race que les Mongols, devaient les chérir comme des frères, et courir avec eux une même fortune, loin de penser à les attaquer. 1223.

Les Polovtsis n'avaient que deux partis à prendre, de rester unis aux Alains ou de se joindre aux Mongols; mais ils prirent un parti mitoyen, celui de la neutralité, et se perdirent.

Les Mongols, que nous appellerons *Tatars*, parce que c'est sous ce nom qu'on désigne toujours ces conquérans de la Russie, et parce que leur armée était surtout composée de Turcs ou Tatars; les Tatars, dis-je, délivrés de leurs craintes de la part des Polovtsis, tombèrent avec tant d'impétuosité sur les Alains, qu'ils les défirent sans résistance. La plus grande partie resta sur la place; le reste reçut des fers. Ainsi fut éteinte une nation célèbre parmi celles qui contribuèrent à la ruine de l'empire romain.

Tranquilles spectateurs de la défaite des

1223. Alains, les Polovtsis commencèrent à trembler quand ils eurent laissé détruire leurs alliés. Pleins d'une téméraire confiance au moment où la défiance eût pu les sauver, ils craignent enfin quand il n'est plus possible de fuir le péril. Privés d'un allié qu'ils ont trahi, près de succomber sous les armes d'un peuple qui n'en est pas moins leur ennemi pour avoir avec eux une même origine, repoussés jusqu'aux bords du Dnèpre, ils se jettent entre les bras d'une nation dont ils ont mille fois provoqué la haine, à laquelle ils ont causé et qui leur a fait éprouver tant de maux. Kotiak, le plus considérable de leurs princes, suivi d'un nombreux mais triste cortège, va trouver à Galitch l'époux d'une de ses filles, le brave et bouillant Mstislaf; il lui offre des présens conformes à la vie simple et pastorale de sa nation, des chevaux, des chameaux, des bêtes à cornes; il lui expose ses malheurs, et ne manque pas de lui faire sentir que les princes russes sont menacés des mêmes maux. Le souverain de Galitch comprit aisément tout ce que la Russie avait à craindre des Tatars : il aperçut que dans de semblables circonstances accorder des secours aux Polovtsi, c'était en effet recevoir les leurs, ou plutôt Mstislaf vit une route ouverte à son courage, et s'y

précipita par cette sorte d'instinct, cette chaleur du sang qui fait la valeur. 1223.

A son invitation un grand nombre de princes s'assemblèrent à Kief. Il fut arrêté dans ce conseil auguste qu'on donnerait aux Polovtsis de puissans secours, sans attendre, pour s'opposer aux progrès des Tatars, qu'ils eussent pénétré dans le pays. On envoya demander des secours au souverain de Volodimer contre les ennemis communs, et les chefs se séparèrent pour rassembler au plus tôt leurs forces. L'un des princes polovtsis qui étaient venus avec Kotiak implorer les secours des Russes, voulant peut-être s'unir à eux par des liens plus étroits que ceux d'une simple alliance politique, et croyant les intéresser plus vivement à son sort, demanda et reçut le baptême.

Déjà les princes russes avaient conduit des troupes nombreuses jusqu'à l'une des îles que forme le Boristhène, lorsqu'ils reçurent une ambassade de la part des Tatars. Les députés, sans doute peu sincères, feignirent d'apporter des paroles de paix. Ils protestèrent que leur nation n'avait jamais formé aucun dessein contre les Russes, et que leurs chefs voulaient seulement faire éprouver leur vengeance aux Polovtsis, leurs anciens esclaves, esclaves in-

1223. fidèles, voisins dangereux, dont la Russie n'avait que trop éprouvé le brigandage et la férocité. C'eût été une rare imprudence de la part des Russes de se fier à ces protestations, dont toute la conduite des Tatars prouvera la fausseté; mais ils eurent la barbarie de massacrer les ambassadeurs : politique toujours aussi dangereuse que criminelle. Pour irriter à ce point un ennemi, il faudrait être sûr de n'avoir jamais de représailles à craindre.

Les Tatars, instruits du sort de leurs députés, envoyèrent reprocher aux Russes le crime
Nicon. atroce dont ils s'étaient rendus coupables. « Vous avez soif de notre sang, dirent ces nou-» veaux envoyés ; vous avez assassiné nos am-» bassadeurs, vous qui ne nous connaissez pas, » vous à qui nous n'avons fait aucun mal; » mais Dieu sera juge entre nous ».

Le prince de Galitch, qui n'avait pas encore réuni toutes ses forces et qui n'était accompagné que d'un petit nombre de combattans, osa cependant le premier tenter le sort des armes. Ne prenant que mille hommes avec lui, il passe le Dnèpre, tombe sur un corps d'observation des Tatars, les bat, les met en fuite, et fait prisonnier leur commandant, à qui les Polovtsis firent subir la question avant de lui donner la mort.

Peu de temps après arrivèrent les troupes de Galitch. La manière dont elles firent la route est remarquable. Elles s'étaient embarquées, au nombre de vingt mille hommes, sur plus de deux mille barques, et, après avoir descendu le Dniestre jusqu'à son embouchure, elles étaient entrées dans la mer Noire, d'où elles avaient remonté le Boristhène; ensuite, tirant à force de bras leurs barques sur les écueils qui forment les cataractes et continuant à remonter le fleuve après les avoir franchies, elles s'étaient réunies à l'armée russe. Le commun péril engagea quelques petites nations à joindre leurs armes à celles de la Russie. 1223.

Toutes les forces étaient rassemblées, toutes avaient passé le Dnèpre lorsqu'on apprit qu'un corps de Tatars s'avançait pour observer les mouvemens de l'armée russe. Quelques jeunes princes, chargés par Mstislaf de les attaquer, tombèrent sur eux, les mirent en fuite, et tout le camp des Russes fut long-temps nourri des nombreux troupeaux que les vaincus avaient été contraints d'abandonner.

Après cette victoire les Russes continuèrent leur marche pendant huit ou dix jours sans rencontrer d'ennemis. Persuadés qu'ils avaient frappé les Tatars d'assez de terreur

1223. pour que ceux-ci n'osassent plus se présenter, ils ne soupçonnèrent pas même que cette retraite pût être un piège dangereux; mais en Abulgasi. effet l'ennemi ne paraissait les fuir que pour les attirer dans un lieu qu'il connaissait, où il serait maître de prendre tous les avantages du terrain, de les en priver et de leur ôter presque tous les moyens de vaincre.

Arrivés près des bords de la Kalka, rivière étroite, mais profonde, qui se jette dans le Pont-Euxin, non loin de l'embouchure du Tanaïs, ils aperçurent enfin un corps avancé de Tatars. Il fallut combattre; mais les Tatars se laissèrent aisément repousser, et les Russes ne trouvèrent aucun obstacle à traverser la Kalka.

Par un malheur trop ordinaire et même presque inévitable quand il se trouve plus d'un chef dans une armée, la discorde se mit entre le prince de Kief et le prince de Galitch. Celui-ci, qui était arrivé le premier, ne fit part à l'autre ni de la rencontre qu'il avait eue avec les ennemis, ni des mesures qu'il voulait prendre. Jaloux de réunir sur lui seul toute la gloire des succès, et craignant moins de braver les dangers que de partager l'honneur de la victoire, il fit ses dispositions avec les autres princes, et se présenta devant les ennemis sans que

le souverain de Kief fit aucun mouvement, ni 1223.
soupçonnât qu'il en dût faire.

Les Russes combattirent avec courage, et les princes qui les commandaient se ménagèrent encore moins que les simples soldats. La victoire ne paraissait encore pencher vers aucun parti lorsque les Polovtsis commencèrent à combattre; fiers de leur courage désordonné, ils s'avancèrent aux premiers rangs; mais bientôt, repoussés et précipités sur l'armée russe, ils la mirent en désordre. Les ennemis ne lui laissèrent pas le temps de se rétablir, et augmentèrent par une attaque impétueuse le trouble où elle venait d'être jetée : elle fuit. Le souverain de Galitch, le plus courageux des princes russes, oubliant alors sa valeur accoutumée, gagne le premier les bords de la rivière avec peu de soldats; il prend le nombre de barques qui lui est nécessaire, et fait mettre le feu au reste. Ceux qui prirent la fuite après lui purent à peine en sauver quelques-unes. Il dut son salut à cette précaution; mais il causa la perte d'un grand nombre de Russes, à qui lui-même coupa la retraite, et qui périrent sous le fer du vainqueur ou dans les eaux. Il ne se sauva que la dixième partie de l'armée, qu'on croit avoir été composée de plus de cent mille hommes, sans compter les Polovtsis. Peut-être

1223. le prince de Kief, qui pendant l'action était avec des troupes fraîches sur une montagne aux bords de la Kalka, aurait-il pu rétablir la bataille, s'il fût venu soutenir à propos les vaincus ; mais il ne pensa qu'à se fortifier par des retranchemens de fascines et de terre ; faible précaution lorsque la seule espérance d'éviter la mort était de la braver !

Les vainqueurs se divisèrent en deux corps d'armée ; l'un se mit à la poursuite des fuyards, et l'autre investit le prince de Kief dans ses retranchemens. Il se défendit longtemps avec un courage opiniâtre ; mais quand il vit les forces des Tatars augmentées de toutes les troupes qui avaient poursuivi les fuyards, et qui, plus animées par le sang ennemi dont elles étaient couvertes, brûlaient de s'y baigner encore, il sentit combien serait vaine une plus longue résistance; il offrit de se rendre, et le général tatar jura solennellement de laisser la vie à lui et à ses compagnons, et de leur vendre seulement la liberté au prix d'une rançon convenue. Sermens reçus avec trop de confiance ! A peine le prince de Kief s'est-il rendu avec son gendre et un autre prince, nommé *Doubrovski*, que les Mongols furieux massacrent les soldats, se jettent sur les princes, et, les couvrant de

planches sur lesquelles ils s'asseyent pour 1223.
célébrer le festin triomphal, étouffent ces malheureuses victimes qui se sont remises à leur foi.

Les Tatars après leur victoire entrèrent dans la Russie sans aucune résistance. Le peuple, accoutumé à sortir des villes au-devant de ses princes avec la croix et les images, a la simplicité de rendre les mêmes honneurs aux Tatars; mais ces marques naïves de soumission et de respect ne désarment point leur férocité; ils tombent sur cette multitude désarmée qui ne se défend que par des cris et des larmes. Tout le pays qu'ils traversent est ravagé, toutes les villes sont pillées, et l'on peut juger des pertes de la Russie par celles de la principauté de Kief, qui seule eut à regretter, dit-on, soixante mille de ses sujets. Les Tatars parvinrent jusqu'à Novgorod-Severski, dans la petite Russie, au nord-est de Tchernigof, et là, tournant vers le sud et las enfin de succès et de carnage, ils se rendirent auprès de Tchinguis-Khan qui était alors dans la Boukharie. Ce prince, étonné du nombre prodigieux de prisonniers que lui Abulgasi.
présentèrent ses généraux, leur prodigua publiquement les éloges les plus flatteurs et les combla d'honneurs et de bienfaits.

1223. Le prince de Volodimer, le premier souverain de la Russie, lui qui devait donner aux autres l'exemple de la défendre, n'avait pas même daigné se mettre à la tête des troupes qu'il avait promises, et, joignant la lenteur à cette lâche indifférence, il les avait fait partir trop tard : elles apprirent en chemin la victoire des ennemis, et revinrent sur leurs pas.

Quand les vainqueurs se furent retirés, les Russes ne s'occupèrent plus que de leurs propres dissensions; ils se livrèrent à des querelles que rendaient plus insensées les maux qu'ils
1228. venaient d'éprouver, et qui leur en promettaient de plus cuisans encore.

Mais dans la folie commune admirons un instant la sagesse des citoyens de Pleskof. Iaroslaf, prince de Novgorod, demandait leur secours contre la ville de Riga, nouvellement fondée, et qu'il voulait attaquer et détruire. Les habitans de Pleskof avaient quelque alliance avec le peuple qu'on menaçait; ils firent au prince cette réponse que le patriarche Nicon a conservée dans sa Chronique : « Tu » es prudent; tu sais que tous les hommes » sont frères; chrétiens et infidèles, nous ne » sommes tous qu'une même famille. Il ne » faut pas faire la guerre à ceux qui ne par-

» tagent pas notre croyance, ni prendre sur 1228.
» nous de punir leurs erreurs. Il est bien
» plus sage de vivre en paix avec eux : alors
» ils chériront notre douceur et nos vertus,
» ils en seront touchés, et de l'amitié qu'ils
» concevront pour nous ils passeront à l'a-
» mour de notre religion ». Nous pouvons être étonnés que des Russes du treizième siècle aient parlé avec tant de sagesse, que des moines du même siècle et du même pays aient conservé leur discours dans les Chroniques, et qu'un patriarche nous l'ait transmis [1]. Il fit impression sur les citoyens de Novgorod, qui refusèrent de se prêter aux vues ambitieuses de leur prince. Mais combien est faible la barrière qui sépare la sagesse de la folie ! Ces mêmes Novgorodiens, qui sentirent toute la justesse des conseils que leur firent donner les habitans de Pleskof, avaient fait brûler l'année précédente plusieurs malheureux qu'ils soupçonnaient de sortilège.

La nature peu de temps après rassembla 1230.
ses plus terribles fléaux sur cette malheureuse république. Des pluies hors de saison, des

[1] C'était le temps où l'on faisait en France une guerre atroce aux Albigeois, où les papes excitaient l'Europe à s'armer contre l'empereur Frédéric II, qu'ils accusaient d'hérésie, et qui probablement n'était pas hérétique.

1230. gelées rigoureuses détruisirent les productions de la terre. Les citoyens affamés, pères, mères, enfans, oubliant les affections les plus tendres, se disputaient dans leur sombre fureur les plus vils alimens, les plus dégoûtans reptiles. La mortalité suivit : les mourans et les morts étaient également négligés, et les malades entourés de cadavres pourissans. Cependant qui le croirait? la paix même ne régnait point sur ce vaste tombeau : une querelle de deux particuliers fit passer la rage dans tous les cœurs, et les citoyens, près de périr de leurs maux, se massacraient sur les hideuses victimes de la faim et de la contagion. Les lois étaient muettes, l'autorité inactive, les brigands, les incendiaires sûrs de l'impunité.

Les flammes allumées par des scélérats étaient à peine éteintes quand des édifices furent renversés par un tremblement de terre qui se fit sentir dans les principales villes de la Russie. En même temps plusieurs princes se disputaient le triste honneur de gouverner cette malheureuse république et se préparaient à prendre les armes les uns contre les
1232. autres. On parvint à suspendre quelque temps leur querelle, et Novgorod éprouva un fléau de moins. Si les autres principautés ne furent

pas exposées à tant de maux, elles ne goûtè- 1236.
rent pas cependant le calme de la paix : ainsi lorsqu'arriva pour la Russie le moment de la plus violente, de la plus redoutable des crises, elle languissait dans une faiblesse mortelle.

Nous avons vu les généraux de Tchinguis-Khan retourner auprès de leur maître avec leurs armées victorieuses des Russes. Cependant les Tâtars n'avaient point évacué le Kaptchak, que le khan donna peu après en apanage à Touchi, l'aîné de ses fils. Celui-ci n'en Abulgasi.
jouit pas long-temps et eut pour successeur son fils, que l'historien des Tatars nomme *Batou-Saghin*, et que nous connaissons mieux sous celui de *Bati*. Tchinguis, qui venait de détruire la puissance des rois du Tangout, termina sa sanglante carrière. Il avait désigné pour son successeur son fils Ougadai, que nous nommons *Oktai*, prince aussi valeureux que son père, mais plus humain, plus éclairé, plus vertueux. Il acheva la conquête de la Chine, et, traînant après lui les richesses de la Perse et du Katai, il retourna dans le pays de Karakoum. Il s'y fit, dit-on, bâtir un superbe palais, appela de la Chine des artistes capables d'en travailler les ornemens, et engagea les grands de sa cour à suivre son exemple.

Mais les missionnaires européens qui allè-

1236. rent peu de temps après à Karakoum rapportent qu'on n'y voyait que de méchantes cases de terre. Au lieu de goûter le repos dans la résidence qu'il venait de fonder, il courut à de nouveaux exploits, et envoya en même temps, sous la conduite de son fils, des forces considérables à Bati-Khan pour conquérir les pays des Bachkirs, des Bulgares, des Tcherkasses et des Russes. Bati donna aux compagnons des fatigues qu'il allait braver un superbe repas qui dura quarante jours, ordonna le départ et s'avança vers l'occident.

Rien n'arrêta leur marche ; déjà ils avaient traversé la Kama, déjà la capitale des Bulgares était en leur pouvoir, et tout le pays de ce peuple, autrefois redoutable, avait reconnu de nouveaux maîtres. Cependant les Russes n'ouvraient point encore les yeux sur un danger qui devenait inévitable, et le prince de Volodimer célébrait avec pompe, sur le bord du précipice, les noces de deux de ses fils.

Les Tatars s'avancent vers le Don au nombre de six cent mille hommes [1] ; ils montent sans résistance le long de ses rivages. Deux
1237. frères régnaient à Rézan ; ils leur envoient
Nicon. Lizlof. Stcherbatof. une femme, espèce de prêtresse, et deux dé-

[1] Les Russes n'ont pu compter leurs ennemis, et l'on peut croire que leur frayeur en exagéra le nombre.

putés, avec ordre de payer la dîme de tout ce 1237.
qu'ils possèdent. Des femmes sujettes à des convulsions sont volontiers revêtues du sacerdoce chez les peuples ignorans, parce qu'on y regarde les convulsions comme le signe extérieur de la vertu prophétique.

Les souverains de Rézan firent part aux princes leurs voisins de cette bizarre ambassade; tous répondirent avec indignation qu'ils se défendraient jusqu'au dernier soupir. Ils rassemblent à la hâte, ils réunissent leurs forces; ils s'avancent vers le Voroneje à la rencontre des ennemis, et envoient en même temps demander des secours au prince de Volodimer. Cet aveugle souverain les refuse; il ne s'aperçoit pas que c'est sa propre domination qu'on veut bien l'aider à défendre; il répond avec une vanité stupide qu'il saura bien, par ses propres forces, repousser les téméraires qui oseront l'attaquer. Les divers souverains de la Russie suivent ce funeste exemple, abandonnent aux barbares ceux d'entre eux qui sont attaqués les premiers, et laissent renverser successivement les appuis qu'ils devaient se ménager.

Les princes de Rézan, abandonnés des autres souverains, reconnaissent qu'ils ne peuvent se défendre en plaine contre leurs nom-

1237. breux ennemis; ils se séparent et se renferment dans différentes places. L'aîné entreprend de défendre Rézan : bientôt la ville est investie ; il soutient le siège pendant seize jours avec le courage du désespoir, et reçoit le coup mortel sur les remparts. Rézan est prise d'assaut. Furieux de la résistance qu'ils ont éprouvée, les Tatars ne se contentent pas de faire mourir la veuve du prince, les autres princesses et tous les habitans, ils étudient les moyens de rendre la mort plus douloureuse, et font une lente et curieuse recherche de tortures. Les femmes les plus distinguées par leur beauté sont violées avant de recevoir la mort, et quand les barbares ont satisfait leur fureur et toutes leurs passions ils brûlent la ville et vont chercher d'autres victimes.

Georges cependant avait compris enfin que la ruine des princes de Rézan le menaçait de la sienne. Il leur envoya une armée sous la conduite de son fils Vsévolod, et donna pour conseil à ce prince un voiévode nommé *Glébovitch.* Ils ne peuvent arriver qu'après la prise de Rézan, et vont se joindre à Roman, frère du prince qui était mort en défendant cette ville. Roman reçoit ce secours lorsqu'il se préparait à protéger Kolomna, ou plutôt à donner son sang en tribut à la patrie. Les Tatars se

présentent : les Russes tenteraient en vain de leur résister : ils cèdent, et, toujours poursuivis, ils se précipitent dans la ville. Roman et le voiévode Glébovitch sont tués dans cette fuite avec un grand nombre des leurs. Vsévolod et quelques compagnons de son désastre se sauvent à Volodimer, et les vainqueurs se trouvent maîtres de Kolomna. Ils continuent leur marche vers Moskou. Cette ville, déjà très-peuplée, mais abattue d'avance par la terreur, oppose à peine aux assiégeans quelque résistance; elle est prise, et les habitans sont ou massacrés ou chargés de fers. Le jeune Vladimir, fils de Georges, a le malheur de voir respecter ses jours, et d'être esclave du Tatar. 1237.

Son malheureux père apprend que Rézan, que Moskou se sont rendues aux vainqueurs. S'il ne pouvait se promettre de défendre contre eux la ville de Volodimer, il pouvait du moins y périr avec courage; mais, au lieu de partager les périls auxquels il laisse sa famille exposée, il remet ses deux fils Vsévolod et Mstislaf sous la conduite d'un voiévode, part et passe le Volga; il se joint à ses neveux, les fils de Constantin, et attend encore dans l'inaction les secours de ses frères.

Bati paraît sous les murs de la capitale abandonnée par son souverain. Arrivés près d'une

1237. des portes, les Tatars y conduisent Vladimir leur captif. L'extrême abattement qui paraissait sur son visage témoignait assez toute la rigueur de sa captivité. Ses frères, indignés, veulent aussitôt faire une sortie ; le voiévode les retient. La première fureur des jeunes princes eût peut-être été funeste aux ennemis victorieux.

Bati avait espéré sans doute que les habitans se rendraient à la vue de son illustre prisonnier : quand il les vit résolus à se défendre il fit ses dispositions pour le siège.

Georges ne se connaissait point en hommes : dépourvu de talent lui-même, il ne savait pas les discerner dans les autres, et son ame n'était sensible qu'aux vertus mesquines dont elle-même était capable. Le voiévode qu'il avait laissé près de ses fils, et de qui dépendait le salut de Volodimer, était un homme en qui la superstition avait étouffé le courage. C'était bien plus par lâcheté que par prudence qu'il avait retenu l'impétuosité des jeunes princes; il avait eu l'indiscrétion de dire tout haut que l'invasion des Tatars était une punition de Dieu, à laquelle on ne pouvait résister. Après ces paroles il ne restait plus qu'à tendre humblement la gorge au fer ennemi : aussi répandirent-elles une lâche

terreur parmi le peuple, et quand enfin ce chef imprudent conseilla de se défendre il ne fut plus écouté. Les Tatars préparaient tranquillement leurs machines et faisaient à loisir toutes leurs dispositions, tandis que les habitans, au lieu de les fatiguer par des sorties et de les incommoder du haut des murailles, passaient les jours et les nuits dans les églises, dont ils faisaient retentir les voûtes de cris impuissans. 1237.

Cependant Bati avait détaché de sa nombreuse armée un parti considérable pour aller prendre Souzdal, qui fut réduite en cendres. Au retour des vainqueurs de cette malheureuse ville, quand les habitans des Volodimer reconnurent le petit nombre de prisonniers dont l'ennemi fatigué de carnage avait épargné le sang, ils n'eurent plus qu'une seule pensée, celle de se préparer à la mort.

Les assiégeans ont fini leurs dispositions; ils ordonnent l'attaque. On en voit les apprêts du haut des murs, sans songer à la repousser. Les princes, les princesses, les hommes distingués par les emplois les plus éminens, certains que leur dernier instant approche, se retirent dans l'église et reçoivent des mains de l'archevêque la couronne monacale. La timidité des chefs augmente le découragement

1237. de la multitude. Enfin les Tatars donnent un assaut général, et entrent à-la-fois dans la nouvelle ville et par-dessus les murailles et par les portes qu'ils ont brisées. C'est alors qu'on tente de faire quelque résistance; elle était trop tardive, elle n'était pas animée par l'espérance, elle fut inutile. Les Tatars mirent tout à feu et à sang. Les habitans, échappés au fer, tombaient dans les flammes, et plusieurs, pour se délivrer des tourmens de la crainte, se précipitaient sur l'épée de l'ennemi. Une foule, conduite par les princes Vsévolod et Mstislaf, se réfugie dans la ville du milieu, mais en si grand désordre que les Tatars, confondus avec ces malheureux citoyens, entrent avec eux dans ce dernier asile, s'en rendent maîtres et massacrent les deux princes.

Le fer brise les portes de la cathédrale, où les princesses étaient renfermées avec l'archevêque et les grands. Les ennemis entrent dans l'église, n'aperçoivent pas leurs victimes, et apprennent que les princesses sont dans des appartemens particuliers; ils leur font dire de sortir hardiment, et protestent qu'elles n'essuieront aucun outrage; mais comme on ne se fiait point à leurs promesses, ils remplissent, ils entourent l'église de bois sec et

y mettent le feu. Ainsi périt ce que la capitale renfermait de plus illustre. 1237.

La ville, après le pillage et le massacre, fut livrée en proie aux flammes. Ainsi les Tatars, au lieu d'élever des monumens durables de leurs exploits, semblaient vouloir que l'affreuse solitude et le silence de la mort témoignassent leur passage. Ils abandonnèrent les cendres de Volodimer, et se partagèrent en plusieurs corps pour frapper à-la-fois des coups multipliés.

Georges, qui avec son frère Sviatoslaf s'occupait à faire des dispositions et ne savait pas même où était l'ennemi, apprend à-la-fois la ruine de sa capitale et la triste fin de son épouse et de ses fils. Le malheur semble élever enfin son débile courage : résolu de défendre sa patrie ou de périr en la vengeant, il fait passer dans le cœur des chefs les sentimens qui l'animent. Il espérait, mais en vain, recevoir les secours de son frère Iaroslaf, prince de Novgorod. Pendant qu'il les attend, les Tatars paraissent, la bataille est engagée. Les Russes, animés par l'exemple de leur prince, font balancer la victoire. Georges se précipite à travers les dangers ; ses soldats le suivent, et la vue de leur souverain semble les rendre invincibles ; mais il tombe sous les coups des enne-

1237. mis : dès-lors rien ne résiste aux vainqueurs. Les Russes ne pensent plus à défendre leur vie ; la plupart cherchent à la sauver par la fuite : ils ne la perdent pas moins, et la perdent sans honneur.

Les Tatars n'avaient sans doute aucun dessein de conserver le pays dont ils venaient de se rendre maîtres ; ils y portèrent partout le fer et le feu, et ne parurent songer qu'à le dévaster. Les peuples des différentes souverainetés de la Russie, sans liaison entre eux, n'étaient pas même capables de sentir combien un concert mutuel leur était nécessaire, et qu'il ne leur restait pas d'autre moyen de salut. Les uns fuyaient au loin ; les autres languissaient dans une stupide inaction ; le petit nombre voulait faire acheter leur sang au prix du sang des ennemis.

1238. Peut-être sans aucun dessein arrêté et suivant seulement un caprice sanguinaire, peut-être aussi dans la vue d'ôter aux vaincus leurs derniers asiles et de s'emparer ensuite de Novgorod, Bati tourna ses armes contre Torjok, ville dépendante de cette république. Malgré la terreur générale, les habitans se défendirent avec courage, soit qu'ils s'attendissent à des secours de Novgorod, soit qu'ils voulussent venger d'avance leur perte prochaine qu'ils

ne pouvaient s'empêcher de prévoir. Toutes 1238.
les forces de Bati réunies contre eux, leurs murailles battues par de nombreuses machines de guerre, d'autant plus terribles pour eux qu'elles leur étaient inconnues, rien ne put les obliger à se rendre. Enfin après quinze jours de siège les murs, croulés de tous côtés, laissèrent une libre entrée aux Tatars, et tous les habitans furent massacrés.

Les vainqueurs ne se laissaient pas plus désarmer par la soumission que par le courage. En continuant leur marche du côté de Novgorod ils égorgèrent tous les infortunés qui se trouvèrent sur leur passage ; innocentes victimes qui n'avaient ni les moyens ni l'intention de se défendre, et qui recevaient le coup mortel en tendant vers leurs assassins des mains suppliantes et désarmées.

Déjà les barbares n'étaient plus qu'à cent verstes (vingt lieues) de Novgorod lorsque tout-à-coup ils retournèrent sur leurs pas du côté de Rézan, sans qu'on sût ce qui pouvait les déterminer à ne pas pousser alors plus loin leurs conquêtes. Les auteurs des Chroniques russes, qui cherchent rarement les causes des évènemens, en veulent trouver une à celui-ci, et cette cause est un miracle.

La peine que les vainqueurs eurent à ré-

1238. duire une petite ville fait présumer que le salut de la Russie n'eût pas été désespéré, si dès le commencement on avait voulu se défendre, et si l'on avait résisté d'un commun accord. Cette ville se nommait *Kozelsk.* On ignore quelle était sa situation; on sait seulement qu'elle se trouvait sur le chemin que les Tatars prirent à leur retour. Elle était gouvernée par un jeune prince; mais tous ses sujets ne virent dans le péril dont ils étaient menacés que la nécessité de lui conserver son héritage ou de périr avec lui. Bati employa toutes ses forces, tout son art, toutes ses machines, et la ville résistait encore. Après sept semaines d'un siège poussé avec la plus grande vigueur les murs offraient de tous côtés une entrée libre aux Tatars. Alors animés par le seul désespoir, les assiégés jurent de faire pleurer leur mort aux ennemis, s'élancent hors de la ville, brisent la plupart des machines des assiégeans, se mêlent avec eux, s'enfoncent dans leurs rangs, et, couverts de leur propre sang et du sang ennemi, ils ne cessent de combattre qu'en cessant de vivre. Tous restent sur la place, tous expirent avec la joie de s'être vengés. Les Tatars ne se virent maîtres de Kozelsk qu'après avoir perdu quatre mille hommes et plusieurs de leurs princes;

ils massacrèrent les femmes, les enfans, les vieillards, que l'impuissance de porter les armes avait retenus dans les murs, et retournèrent ensuite sur les bords du Volga, dans le pays des anciens Bulgares, séjour qu'ils s'étaient choisi. 1238.

IAROSLAF II, VSÉVOLODOVITCH.

Les malheurs que venait d'éprouver la Russie ne semblèrent pas inspirer assez de crainte pour des malheurs à venir. A peine Iaroslaf, prince de Novgorod, est-il informé de la retraite des Tatars, que, impatient de succéder à son malheureux frère, il place sur le trône de Novgorod son fils Alexandre, qui bientôt deviendra célèbre, et court lui-même prendre possession des cendres et des décombres de Volodimer. Il nettoie la place où fut cette ville des cadavres dont elle est couverte, la relève, rappelle les habitans dispersés, et comme si l'état qu'il s'efforçait de rétablir eût eu déjà trop de force, il distribue des apanages à plusieurs princes de son sang. Plus imprudent encore, il se livre aux caprices de la haine; il prend les armes contre un prince qui lui a donné sans doute quelque sujet de plainte, le poursuit jusque Stcherbatof. 1239.

1239. dans la principauté de Galitch, asile de cet infortuné contre la férocité des Tatars, et le fait prisonnier, lui et son épouse.

Cependant les Tatars n'avaient pas abandonné la Russie sans retour. Bati envoie une armée au sud-est de cette malheureuse contrée. Péreslavle est prise sans effort. Tchernigof, emportée après une plus vigoureuse résistance, est livrée au fer et au feu. L'évêque de cette ville tombe entre les mains des ennemis; mais ces vainqueurs, ordinairement si féroces, traitent avec honneur ce prélat, et même avant de retourner dans leur pays ils lui rendent la liberté. On remarquera toujours chez les Tatars cette même attention à ménager le sacerdoce, soit qu'ils sentissent que par les prêtres ils tiendraient plus aisément le peuple dans la soumission, soit qu'adorateurs d'un seul Dieu ils révérassent partout, malgré les différences des dogmes, les ministres de la divinité.

1240. Peu après cette expédition Mangoukhan est envoyé par Bati pour faire une tentative contre Kief, où régnait alors Mikhail. Il n'avait pas assez de troupes pour forcer cette ville, et d'ailleurs voulant en rendre son maître possesseur et non la détruire, il fit inviter Mikhail à la soumission. Ce prince eût été lâche

si, sans se défendre, il eût cédé aux ordres 1240.
d'un ennemi; il se rendit coupable d'une lâcheté bien plus condamnable en faisant assassiner les députés de Mangou. Couvert de leur sang, il s'aperçoit de sa faiblesse, redoute la vengeance des Tatars dont il n'a pas craint d'allumer le courroux, abandonne sa ville qu'il eût mieux fait de quitter avant de s'être souillé d'un crime, et court chercher un asile en Hongrie. Sans doute si les Russes eurent à se plaindre de la férocité des Mongols, ils ne les engagèrent pas toujours à se comporter en vainqueurs généreux. Enfin les Tatars, n'ayant pu joindre Mikhail, se contentèrent de ravager les campagnes et de se charger d'un riche butin.

C'est un spectacle singulier de voir les princes russes, dès que leurs vainqueurs semblent s'éloigner, rendre un libre cours à leur ambition et à leur fureur de se nuire; semblables à des enfans qui mettent à profit, pour reprendre leurs vaines querelles, tous les instans où ils peuvent se soustraire à l'œil sévère qui leur en impose. A peine Mikhail a-t-il pris la fuite qu'un Rostislaf vient s'emparer du trône de Kief, comme s'il pouvait s'y asseoir tranquillement : il en est presque aussitôt renversé par un rival qui, plus sage, n'ose se reposer sur

1240. ce trône chancelant, sort de la ville, et en confie le gouvernement et la défense à un namestnik [1]. C'est ainsi qu'on nommait les lieutenans des souverains.

Dmitri, c'était le nom de ce namestnik, eut bientôt occasion d'exercer sa valeur et de se faire admirer même des ennemis, sans pouvoir sauver la malheureuse ville qui lui était confiée. Bati, enflammé par le récit de Mangou, vint lui-même faire le siège de Kief. Il conduisait une armée formidable et amenait avec lui ses plus habiles généraux. Il ne commença les opérations du siège qu'après avoir fait proposer aux habitans de se rendre à des conditions favorables. Sur leur refus il forma le blocus et fit battre les murailles de tous les côtés à-la-fois.

Les Tatars ont fait une brèche et montent impétueusement à l'assaut. Les assiégés se défendent sur la brèche pendant tout le jour, et profitent de la nuit pour construire une muraille autour de l'église de Sainte-Sophie. Une ville nouvelle est élevée dans la ville même. Encouragés par ce nouvel asile qu'ils se sont ménagé, ils recommencent avec plus de fureur le combat sur la brèche. Dmitri

[1] Ce mot est composé de la préposition *na*, qui signifie *sur*, *en*, et du nom substantif *mesto*, *lieu*.

soutient par ses talens et son courage la for- 1240.
tune expirante de son pays; il en impose aux Tatars étonnés de n'être pas encore vainqueurs. Les blessures enfin l'obligent à se retirer.

On vit alors ce que peut un seul homme, dont la grande ame semble se multiplier et suppléer aux ames faibles de la multitude. Les citoyens abandonnent la brèche et se réfugient dans le retranchement qu'ils viennent de construire. Dans le désordre où les plonge la frayeur ils se rendent en foule sur les voûtes de Sainte-Sophie; elles ne peuvent résister à ce poids énorme, s'écroulent, écrasent ceux qui en attendent leur salut, et entraînent dans leurs ruines une partie de la nouvelle muraille. Ainsi les Tatars se trouvèrent maîtres de toute la ville, et y exercèrent de grandes cruautés; mais du moins Bati permit aux habitans de rester dans les murs où ils avaient reçu la naissance, et il y laissa ses propres lieutenans. Après cette conquête il assiégea et prit différentes villes russes, telles que Galitch et Volodimer de Volynie, qui passèrent depuis sous la domination de la Pologne, et qui ont été comprises en 1773 dans le partage de la maison d'Autriche.

Il sut respecter le courage du généreux défenseur de Kief, et le traita moins comme

1240. un captif que comme son ami. C'est dit-on, par les conseils de ce vertueux citoyen, qui voulait éloigner de sa patrie les féroces Mongols, que Bati porta ses armes victorieuses dans la Hongrie et la Pologne. Ce récit paraîtrait copié de ce qu'Hérodote rapporte de Crésus, si l'on pouvait soupçonner les moines auteurs des Chroniques russes d'avoir connu le père de l'Histoire grecque.

Il en est des états comme des particuliers : tombés une fois dans le malheur, ils se voient environnés d'avides ennemis, ardens à partager leurs dépouilles. C'est ce qu'éprouva la Russie, affaiblie par les coups que lui avaient portés les Tatars. Tous ses voisins se hâtèrent de profiter de ses désastres. Les Lithuaniens
1239. tombèrent sur Smolensk; mais ils eurent l'imprudence de faire leur incursion dans un moment où les Tatars venaient de se retirer, et furent repoussés par Iaroslaf. Leur défaite n'empêcha pas d'autres nations également ambitieuses, mais plus redoutables, de suivre leur exemple : leur audace qui leur devint funeste ne servit qu'à couvrir de gloire Alexandre, prince de Novgorod et fils du souverain de Volodimer.

Nous avons eu souvent occasion de parler de la Tchoude, aujourd'hui la Livonie et l'Es-

thonie. Vers le milieu du douzième siècle 1239.
quelques marchands de Bremen y furent portés par la tempête, et vinrent échouer à l'embouchure de la Dvina. Reçus d'abord en ennemis, ils parvinrent à désarmer les habitans et commercèrent avec eux. Le profit qu'ils retirèrent de ce négoce attira d'autres marchands de la même nation, qui firent sur les bords de la Dvina quelques faibles établissemens : leur exemple fut suivi par un grand nombre de familles allemandes. Un moine de saint Augustin opéra quelques conversions et fonda une maison de son ordre. L'usage était alors d'étendre et d'affermir le christianisme par la force des armes. Une milice de chevaliers fut instituée pour la propagation de la foi dans ces provinces, et dans la suite réunie à l'ordre Teutonique. La croix et l'épée étaient le signe distinctif de cet ordre, et firent donner aux chevaliers le nom de *porte-glaives* [1]. Ces apôtres armés, dévots à-la-fois et sanguinaires, devinrent avec le temps les maîtres du pays, et les anciens habitans, rendus chrétiens, mais privés de leurs terres et chargés de chaînes, ne furent plus que les esclaves de ces tyrans croisés [2].

[1] *Ensiferi.*

[2] L'histoire de la Livonie exige quelques développemens. Les marchands de Brême qui parvinrent à l'em-

1239. Cette ambitieuse milice ne vit le triste état de la Russie que pour tâcher de fouiller dans ses plaies et d'arracher quelques membres de

bouchure de la Dvina, trouvèrent la côte de la Livonie si avantageuse pour le commerce qu'ils résolurent de s'y établir. Meinhard, le premier missionnaire qu'ils amenèrent, leur en fournit le moyen. Prêtre, soldat et législateur à-la-fois, ce moine prêcha l'Évangile aux Livoniens, battit les Lithuaniens qui vinrent le troubler dans son ministère, et engagea les indigènes à bâtir une forteresse de pierre, pour se mettre à l'abri des incursions des Lithuaniens. On trouva ce projet excellent : Meinhard se hâta de faire venir des maçons et d'autres ouvriers de la Gothie; car on ne savait pas bâtir en Livonie : il construisit à Uxkuel une forteresse dans laquelle il plaça des machines qui lançaient d'énormes pierres à cinq cents pas de distance. Il s'y établit avec ses Allemands, et depuis ce temps cette nation fut maîtresse du pays. Accoutumés à ne voir que des maisons de bois, les Lithuaniens, lorsqu'ils revinrent, voulurent renverser le nouveau fort à l'aide de câbles, et s'étonnèrent de rencontrer un édifice aussi solide. Les Allemands, toujours guidés par Meinhard, occupèrent le terrain qui entourait le fort, et cherchèrent à s'étendre de plus en plus : le missionnaire, tant en ayant soin des biens temporels, ne négligea point sa mission; il travailla avec zèle à la conversion des indigènes et en baptisa un grand nombre; mais il en coûta trop aux convertis d'abandonner leurs anciens usages : ils se plongèrent pour la plupart dans la Dvina *pour laver le baptême*, et se soulevèrent contre les Allemands. Meinhard, nommé évêque, mourut en 1196, laissant

ce corps qui semblait expirant. Elle demanda 1239.
du secours au roi de Danemarck, et les Russes
prétendent que le roi de Suède amena lui- 1240.

à ses compatriotes un état et une puissance qui promettaient de croître beaucoup. Un autre moine allemand lui succéda : les Livoniens se montrèrent d'abord ses amis, parce qu'il leur distribuait de petits présens ; mais quand, après avoir tout donné, il commença à prêcher, ils voulurent le chasser : le missionnaire appela les Allemands à son secours, et périt dans un combat. C'est alors qu'un chanoine de Brême, nommé *Albert*, vint surpasser de loin les projets qu'avait formés Meinhard. Il n'a peut-être manqué à cet homme extraordinaire qu'un plus grand théâtre pour figurer parmi les héros de l'histoire. Muni des pleins pouvoirs des négocians de Brême, nommé par le pape évêque de Livonie et chef d'une petite armée de croisés, et soutenu par le Danemarck et la Suède, Albert aborde en Livonie, occupe autant de pays qu'il en peut défendre, repasse la mer pour aller chercher de nouveaux croisés et de nouveaux colons, reparaît en Livonie, ouvre aux marchands de Brême des routes de commerce dans l'intérieur du pays, et, après avoir examiné toutes les localités, il choisit un emplacement pour une ville destinée à être sa résidence et l'entrepôt du commerce. C'est ainsi que fut fondée la ville de Riga l'an 1200. Uxkuel et deux autres forts en défendaient les abords : les bulles du pape lui envoyaient sans cesse des croisés ; tous les indigènes que ses prêtres convertissaient devenaient ses vassaux ; néanmoins il ne jugea pas encore sa puissance assez affermie ; les pirates esthoniens dominaient sur la mer, et les habitans de l'intérieur du pays étaient irrités

1240. même une armée considérable. Il est plus vraisemblable que cette armée fut conduite par Birger, beau-frère de ce monarque. Arrivé

contre des étrangers qui leur ravissaient leurs anciennes croyances et leur liberté. Albert sentit la nécessité d'une milice régulière capable de faire respecter son état naissant : une chevalerie religieuse, semblable à l'ordre des Templiers, lui paraissait l'institution la plus conforme à ses projets. Il fonda en conséquence l'ordre des *Porte-Glaives*, et pour écarter dès le commencement toute idée de troupes mercenaires, il déclara que son intention était que cet ordre soumît les païens de Livonie et s'appropriât tout le pays conquis par ses armes. Assez de braves s'empressèrent de faire partie de cette institution. Albert fit de nouveaux voyages pour accroître le nombre des colons et des missionnaires. L'ordre qu'il venait de fonder se signala pour la première fois contre un corps de Livoniens qui avait appelé à son secours Vladimir, grand-kniaz de Polosk; les chevaliers battirent les ennemis et gagnèrent de nouvelles terres. On fit des communes, nomma des juges, introduisit des monnaies étrangères pour remplacer les pelleteries qui jusqu'alors avaient servi de monnaie, baptisa le fer à la main, et diminua le nombre des ennemis en multipliant les conversions. De jeunes Livoniens furent envoyés en Allemagne pour y recevoir des lumières qu'ils pourraient communiquer ensuite à leurs compatriotes. Albert ne négligea aucun moyen pour amener les indigènes à la civilisation. Il fit représenter à Riga, sur un théâtre, des drames dont les sujets étaient tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament. La curiosité y attira une foule de payens. Une fois, voyant arriver sur le théâtre

sur les frontières, il envoya proposer au prince 1240.
et aux citoyens de Novgorod de se soumettre à sa domination.

des hommes armés, prêts à livrer bataille, ils se crurent trahis par les chrétiens, et s'enfuirent tous. On eut de la peine à leur persuader que ce n'était qu'un jeu. *(Arndt Chron. de Livonie)*. Au milieu de ses succès Albert se repentit d'avoir accordé trop de pouvoir à l'ordre des Porte-Glaives : pour réparer sa faute, il se hâta de soumettre la Livonie au roi des Romains, et de la recevoir de ce prince comme fief. Cette démarche souleva contre lui les chevaliers ; ils prétendirent posséder le pays qu'ils avaient conquis, sans reconnaître un suzerain : ils portèrent leurs plaintes devant le pape, et obtinrent une décision très-favorable qui les laissait maîtres du pays conquis, en les soumettant à l'évêque seulement dans les affaires spirituelles. Dès-lors la discorde régna en Livonie : l'évêque et l'ordre formaient deux puissances jalouses l'une de l'autre ; chacune tâchait de s'accroître aux dépens de sa rivale ; les conversions furent accompagnées de cruautés sans nombre : le grand-kniaz de Polosk, pour empêcher que les Allemands ne baptisassent les Livoniens, entra en campagne. Albert sut conjurer l'orage par des négociations habiles, et Vladimir, au lieu de se battre contre les Allemands, finit par devenir leur allié, et ouvrir ses états à leur commerce. C'était plus qu'Albert n'avait espéré : la colonie en tira les plus grands avantages. Riga était déjà une ville florissante ; en ouvrant tous les ports de la Livonie aux étrangers, en abolissant la coutume des peuples barbares de se partager les débris des vaisseaux naufragés ; en supprimant les duels judiciaires et les épreuves cruelles admises alors

1240. Alexandre n'apprit cette incursion que de la bouche même des envoyés suédois. Sa réponse fut digne de son courage, et, quoiqu'il

en justice, Albert annonça un esprit fort au-dessus de son siècle; mais l'ambition et l'avidité des porte-glaives entravèrent ses projets, et affaiblirent son autorité : il aurait eu besoin de leur secours pour tenir en repos les Esthoniens qui portaient quelquefois leurs ravages jusque sous les murs de Riga, et intéressaient les Russes dans leurs expéditions. Ne pouvant plus compter sur les chevaliers, l'infatigable Albert engagea le roi de Danemarck, Waldemar, à l'aider à soumettre la Livonie. Une flotte danoise de 1,500 voiles parut en 1219 sur la côte d'Esthonie, et débarqua un corps de troupes qui, soutenu par les Allemands, rasa la ville de Lindanisse, bâtit un fort à l'endroit où est maintenant Réval, et força les indigènes à se faire baptiser. Waldemar nomma un évêque d'Esthonie, et partagea les terres de cette province entre ses guerriers et l'ordre des Porte-Glaives qui l'avaient secondé dans cette expédition. Albert se vit frustré des fruits de sa politique; car le roi ne lui donna rien : indigné de voir les porte-glaives l'égaler presque en pouvoir, il se rendit promptement en Danemarck, et fit au roi hommage de la Livonie, afin d'en conserver au moins le fief; mais les bourgeois de Riga refusèrent de reconnaître le roi de Danemarck pour leur suzerain : les porte-glaives, qui depuis long-temps avaient transféré leur chapitre à Wenden, se déclarèrent les vassaux du Danemarck. Ce fut un nouveau sujet de division entre les Allemands; le parti d'Albert et celui de l'ordre se contrariaient mutuellement, l'un et l'autre voulant augmenter leur puissance. On pénétrait dans les villages des

ne pût opposer des forces égales à celles de 1240.
ses ennemis, il s'avança contre eux à la tête des seuls Novgorodiens.

Livoniens païens, et dès qu'on y plantait la croix ou qu'on y répandait de l'eau bénite, on traitait les habitans en serfs; on s'empêchait mutuellement de baptiser, parce que baptême et conquête passaient pour synonymes. Dans cette division funeste il se forma contre les Allemands une coalition entre les habitans de l'île d'Œsel, les Esthoniens, une partie des Livoniens et les Russes. Le parti de l'évêque refusa de se joindre aux porte-glaives pour la défense du pays, si on ne lui cédait le tiers des terres conquises en Esthonie. Moyennant cet arrangement les Allemands entrèrent tous en campagne et remportèrent une victoire complète qui entraîna la soumission des districts où le christianisme n'avait pas encore pénétré; il ne restait à prendre que la ville de Dorpat, défendue par un brave Russe, Viatcheslaf : l'armée allemande mit le siège devant cette place l'an 1228; elle construisit des tours, creusa des mines et lança sur la ville d'énormes pierres, du fer fondu et des pots remplis de feu; mais la vigilance des Russes déjoua toutes ces tentatives : elle livra alors un assaut et prit la place de vive force; le massacre de tous les habitans en fut la triste suite. L'année d'après les Russes cherchèrent à reprendre Dorpat; mais ils essuyèrent une nouvelle défaite. Albert eut assez de crédit pour faire nommer son frère Hermann évêque de Dorpat, et pour le faire élever avec lui au rang de princes de l'empire d'Allemagne. Pour briser le pouvoir des porte-glaives il sollicita aussi auprès du pape la dignité d'archevêque de Livonie, d'Esthonie et Samogitie; mais il ne réussit point dans cette démarche. Le Dane-

1240. Les deux armées se trouvèrent en présence sur la rive gauche de la Néva, près de l'endroit où elle verse ses eaux dans le golfe de Finlande. Alexandre commence l'attaque; il se précipite au milieu du danger, porte la terreur, le désordre et la mort dans les rangs ennemis,

marck éleva des prétentions sur l'Esthonie, et se montra disposé à les soutenir par les armes. Albert prévoyait de grands dangers pour l'état qu'il avait fondé. Une institution de chevalerie religieuse, l'ordre Teutonique, se distinguait alors par ses succès contre les Prussiens : c'était aussi un ennemi du Danemarck. Albert résolut d'unir ses porte-glaives avec l'ordre Teutonique, et d'attirer ainsi une milice vaillante dans ses états; mais il mourut en 1229, avant d'avoir pu travailler à l'exécution de son plan. Sous son successeur la réunion des deux ordres s'effectua par la médiation du pape; la Livonie devint une commanderie de l'ordre Teutonique; mais l'Esthonie fut cédée au roi de Danemarck. Des villes, des couvens, des églises, des châteaux s'élevaient à cette époque dans toute la Livonie; quatre évêchés avaient été institués, c'étaient ceux de Riga, Dorpat, Samogitie et Œsel; le commerce était fort actif dans la Baltique, et Riga entretenait des relations avec les villes de Smolensk, Polosk, Pleskof et Novgorod; les pelleteries, les poissons, le miel et la cire étaient probablement les principales marchandises que cette ville exportait; les grands privilèges dont elle jouissait rendaient la bourgeoisie heureuse; mais les paysans étaient accablés du poids des charges féodales. Nous verrons dans la suite combien leur sort était à plaindre. *D.*

rencontre le général dans la mêlée, le presse, 1240.
le blesse de sa main. Six des principaux guerriers de Novgorod, prompts à imiter la valeur du prince, la font passer dans le cœur des moindres soldats. L'un de ces fiers combattans pénètre jusqu'à la tente royale, l'abat, la déchire ; un autre, avec ses compagnons, brise trois vaisseaux ; un troisième, méprisant le nombre et le danger, repousse jusqu'à la flotte ceux qui se présentent devant lui, les poursuit encore à la nage, tue l'un des généraux ennemis, et trempe ses mains dans le sang d'un évêque livonien, qui n'aurait pas dû risquer dans les combats une vie consacrée à la paix et à la prière. La victoire d'Alexandre fut complète, et comme elle fut remportée sur les bords de la Néva, il en reçut le surnom de *Nevski* [1]. Ainsi les héros de

[1] Si Puffendorf, dans son Histoire de Suède, ne parle pas de la victoire d'Alexandre Nevski, il ne dissimule pas du moins la terreur que les Russes inspiraient aux Suédois, et nous apprend que Birger Jerl, beau-frère du roi, fit construire des forteresses en Finlande pour s'opposer à leurs incursions. Ce ne fut pas sans doute Erik-Lepse, alors roi de Suède, bègue et paralytique, qui commanda l'armée dont Alexandre fut victorieux ; mais ce même Birger qui à cette époque acheva de soumettre la Finlande. — Le récit de cette bataille, dont les Chroniques scandinaves font à peine mention, a dans les

1240. l'ancienne Rome prenaient le nom du théâtre de leur victoire, et l'on ne pouvait les nommer sans rappeler leurs exploits. Cet usage a été renouvelé en Russie dans ces derniers temps.

On croira peut-être qu'après un tel service Alexandre fut adoré dans Novgorod ; mais le souverain qui a défendu ses peuples n'a rien fait encore pour obtenir leur amour s'il ne fait pas leur bonheur. En repoussant l'ennemi de l'état il semble n'avoir travaillé que pour lui-même. Fier de sa victoire, Alexandre crut pouvoir abuser de la puissance, et ne pas respecter les privilèges que son père lui-même avait confirmés aux citoyens. Bientôt il vit la froideur et ensuite la haine succéder à cet amour dont il avait reçu des marques flatteuses après sa victoire. Le mécontentement du peuple se manifesta chaque jour davantage, et le prince eut à supporter tant de dégoûts qu'il se retira près de son père à Volodimer.

Sa retraite devint funeste à la république. Le petit-fils d'un Iaroslaf Vladimirovitch crut, parce que son aïeul y avait commandé quelque temps, que lui-même avait le droit d'y commander à son tour et de faire déchirer par les

Chroniques russes un air merveilleux qu'il faut attribuer peut-être à un conte ou un chant populaire que les historiens ont adopté. *D.*

Allemands le pays qu'il voulait gouverner. Il 1241.
les appelle, il porte avec eux la désolation dans le domaine de Novgorod, se rend maître de Pleskof [1] par la trahison d'un scélérat, et les Novgorodiens, humiliés par le danger, rappellent en supplians le vaillant Alexandre. Par ordre de son père, ce prince reparaît à Novgorod, et la fortune est changée. Il bat les Allemands, rase une ville qu'ils venaient de bâtir et d'où ils tenaient en bride la république, reprend Pleskof et la remet sous la puissance des Novgorodiens. Clément et généreux, peut-être par politique, il traite avec douceur les prisonniers allemands; mais il fait pendre tous les Tchoudes qui lui sont tombés entre les mains. Il est vrai que ces anciens habitans de la Livonie avaient fait de tout temps des courses fréquentes contre Novvorod, et n'avaient pu être réduits par les défaites, ni liés par les traités; mais la valeur inquiète et sauvage des vaincus n'excuse pas
la cruauté du vainqueur. De nouveaux efforts 1242.
de la part des chevaliers livoniens et la supériorité de leurs forces apparentes ne firent que rendre sa gloire plus éclatante, et lui procurer

[1] Ce fut Balke, premier commandeur de l'ordre Teutonique en Livonie, qui prit cette ville. Voyez l'*Histoire de l'ordre Teutonique*. *D.*

1242. de nouvelles victoires. Ils demandèrent la paix et restituèrent tout le pays dont ils s'étaient rendus maîtres. Les Lithuaniens, qui attaquèrent ensuite à plusieurs reprises la république, fournirent au prince des triomphes plus faciles ; mais on peut remarquer ici que Novgorod dut son salut à l'imprudence de ses ennemis occidentaux, qui l'attaquèrent toujours séparément. S'ils se fussent liés par une ligue constante, et que, sans se rebuter, ils eussent porté à-la-fois contre la république leurs communs efforts, elle n'aurait pu leur résister.

Pendant que les Allemands et les Lithuaniens faisaient de vaines entreprises contre Novgorod, et que Kief était entre les mains des lieutenans de Bati, la principauté de Volodimer jouissait de la paix et paraissait oublier ses malheurs. L'état se ressentait encore des profondes blessures qu'il avait reçues des Tatars; mais ces vainqueurs vagabonds, après l'avoir abattu, semblaient négliger de lui donner des fers, et la Russie déchirée, sanglante et respirant à peine, mais ne voyant plus la main qui l'avait frappée, se livrait dans sa douleur aux illusions de l'espérance. Elle la perdit bientôt : Bati, de retour dans le Kaptchak,
1243. après trois ans de courses dans la Hongrie et dans la Pologne, voulut qu'Iaroslaf vînt lui-

même, en qualité de vassal, lui rendre hom- 1243.
mage à la horde. Il ordonnait, et le faible souverain de Volodimer ne put résister aux volontés d'un maître dont la colère s'annoncerait par les plus cruelles vengeances : il partit avec Constantin, l'un de ses fils.

Le khan du Kaptchak, satisfait de la soumission du prince, le reçut avec les honneurs dus à son rang, le reconnut pour le principal souverain de la Russie, et, content des présens qu'il venait d'en recevoir, il le renvoya dans ses états sans en exiger aucun tribut; mais quoique Bati eût un empire souverain sur les pays de sa domination, il reconnaissait la supériorité d'Oktai, fils et principal héritier de Tchinguis. Il exigea qu'Iaroslaf fît partir pour la grande horde des Mongols son fils Constantin. Ce jeune prince alla présenter à Oktài les hommages de son père, et ne fut qu'après un an de retour dans sa patrie.

Le maître du Kaptchak, qui venait d'exiger 1244.
l'hommage d'Iaroslaf, vit bientôt après les princes russes se courber d'eux-mêmes à l'envi sous son joug, et s'empresser à reconnaître sa domination. Le prince de Galitch (Vladimir) et ses neveux eurent ensemble quelques différens au sujet de leurs domaines. Au lieu de se concilier, ils eurent l'imprudence d'aller pren-

1244. dre le Tatar pour juge, et de le rendre témoin de la division qui régnait entre les souverains de la Russie : c'était lui révéler le secret de ses propres forces. Il leur fit l'accueil le plus caressant, il n'hésita point à les flatter par des honneurs; mais habile à tirer avantage de leur fausse démarche, il régla entre eux des partages qui les rendaient tous égaux par leur faiblesse.

1245. Peu de temps après mourut Oktai, âgé de
Abulgasi. cinquante-six ans. Outre soixante concubines, il avait quatre épouses légitimes, toutes filles de souverains. Celle qu'il chérissait le plus était Touragana, quoique ses attraits fussent médiocres et qu'elle eût été auparavant l'épouse d'un chef ennemi. Des femmes légitimes d'Oktai elle seule fut féconde, et ce prince en mourant nomma pour son successeur Kaïouk, l'aîné des fils qu'il avait eus de cette princesse [1]. Il était d'usage que le khan de la grande horde, après

[1] Tout cela est raconté ailleurs d'une manière fort différente; mais j'ai mieux aimé suivre le récit d'Abulgasi, prince et historien tatar, et descendant de Tchinguis, que celui de Plan Carpin et de Rubruquis. Je sais que la relation de ces missionnaires n'est point du tout méprisable; on peut même en admirer la sagesse; mais il doit être permis de croire qu'ils n'ont pas été parfaitement instruits de ce qui regardait la famille des princes auprès desquels ils furent envoyés.

la cérémonie de son installation, reçût les hom- 1245.
mages des princes ses vassaux, sujets dociles, qui s'empressaient à venir des contrées les plus éloignées lui marquer leur soumission. Iaroslaf Kniaz, eut ordre de Bati d'aller remplir ce devoir : il Stcherbatof. obéit et ne revit plus ses états; il mourut lors- 1246.
qu'il revenait dans sa patrie après avoir rendu ses respects au nouveau khan. On ne manqua pas de dire qu'il avait déplu à Touragana, et que dans un repas que lui avait donné cette princesse perfide elle lui avait fait prendre un poison dont il était mort après six jours. C'est oublier que le poison est l'arme du faible, et que les Tatars n'en avaient pas besoin : ils ne l'employèrent pas pour se venger de Mikhaïl.

Nous avons vu ce prince fuir de Kief, après avoir fait assassiner les envoyés de Bati-Khan, et se retirer en Hongrie. Ayant appris que les Tatars étaient retournés dans le Kaptchak et qu'ils laissaient les Russes jouir de quelque tranquillité, il revint dans sa patrie, trouva Kief soumise aux Tatars, et se retira dans la principauté de Tchernigof qu'il avait eue pour apanage. Il y était à peine rentré qu'on vint lui signifier qu'aucun prince russe n'osait se mettre en possession d'une souveraineté sans aller rendre hommage au khan, en qualité de

1246. vassal, et recevoir de lui la permission de régner.

Il était rassuré par les égards qu'avait témoignés Bati aux autres princes; mais sa cause était bien différente : tous les princes russes n'avaient pas assassiné comme lui des ambassadeurs. Enfin, soit qu'il aimât mieux risquer sa vie que de renoncer à sa faible souveraineté, soit qu'après avoir répandu le sang comme un barbare il voulût acheter par le sien propre la couronne du martyre, il se rendit à la horde.

C'était alors un usage sacré chez les Tatars que les étrangers, avant d'être présentés à leurs khans, passassent entre deux feux et que leurs présens même fussent purifiés par cet élément; il fallait ensuite qu'ils se prosternassent devant une tente de soie, et l'on prétend que cette tente renfermait des idoles.

Mais il paraît que les Mongols n'étaient pas idolâtres. Rubruquis témoigne qu'ils adoraient un seul Dieu. Ils étaient vraisemblablement de la religion des *Chamans*, que les Grecs appelaient *Samanéens*. Cette religion, d'abord fondée sur l'adoration d'un grand nombre de divinités, subit des variations successives et parvint à l'adoration d'un seul Dieu. Sous cette forme elle a donné naissance à celle du Tibet.

Si les Tatars faisaient subir aux étrangers quel- 1246.
ques purifications, c'était par une suite de ce préjugé funeste qui fait regarder les étrangers comme des profanes; préjugé qui régnait chez les Egyptiens, chez les Juifs, et qu'on retrouve encore chez les Indiens.

L'action de saluer une tente en se prosternant à la manière des Orientaux ne supposait non plus aucun acte d'idolâtrie; ce n'était qu'un témoignage de respect relatif au prince à qui cette tente appartenait. Elle pouvait renfermer quelques figures ou quelques symboles inconnus des attributs de la divinité, que les étrangers auront pris pour des idoles. Si l'on exigeait à présent des Tatars qu'avant d'être présentés à la cour de Russie ils saluassent le trône impérial qui pourrait être orné de quelques figures, on ne prétendrait pas leur faire commettre un acte d'idolâtrie; mais par ignorance ils y seraient peut-être trompés.

Quoi qu'il en soit, Mikhaïl eût cru faire un crime en se soumettant au cérémonial qu'on lui prescrivait; ni les menaces des Tatars, ni leurs promesses, ni les prières et les larmes de son petit-fils Boris qu'il avait amené, ne purent vaincre son obstination et lui persuader de se soumettre à l'usage. Bati, qui peut-être se crut insulté et qui n'avait pas

1246. oublié sans doute les anciennes offenses du prince, ordonna qu'on le fît mourir. On le soumit à diverses tortures sans ébranler son courage : enfin un renégat, sensible peut-être aux tourmens de Mikhaïl et voulant les terminer, lui trancha la tête.

On n'imputa pas au jeune Boris la faute de son aïeul, et il fut renvoyé avec honneur. Le khan avait donné à son fils Sartak le gouvernement ou la lieutenance-générale de la Russie, et l'avait établi sur les frontières. Boris, avant de rentrer dans sa patrie, fut obligé de se présenter à ce prince, et désormais il faudra que les Russes qui voudront se rendre à la horde s'adressent d'abord au gouverneur de la frontière.

SVIATOSLAF III, VSÉVOLODOVITCH.

Dès qu'on eut appris en Russie la mort d'Iaroslaf, qui finit sa carrière à l'âge de cin-
1247. quante-sept ans, Sviatoslaf, son frère, crut avoir le droit de lui succéder, et vint prendre possession de la principauté de Volodimer. Alexandre se rendit auprès de son oncle, non dans le dessein de lui disputer le trône, mais pour obtenir de lui que les enfans d'Iaroslaf

conservassent les apanages qu'ils avaient reçus 1247.
de leur père.

Mikhaïl, le cinquième fils du dernier prince, moins juste et plus ambitieux qu'Alexandre, vint surprendre son oncle qui était loin de 1248.
craindre un tel attentat, le renversa du trône et s'y mit à sa place.

MIKHAÏL I, IAROSLAVITCH.

Mais à peine jouissait-il de cette puissance usurpée qu'il reçut la nouvelle d'une incursion que les Lithuaniens faisaient en Russie : il marcha contre eux ; on dit même qu'il fut vainqueur. Sa victoire est douteuse ; mais il est certain qu'il perdit la vie dans cette campagne après quelques mois de règne [1].

[1] A cette époque régnait en Lithuanie et en Courlande Mendog ou Mindogf, prince cruel et jaloux de son pouvoir. Dans la crainte que ses trois neveux ne s'emparassent de ses états il leur fit faire une incursion en Russie, espérant qu'ils succomberaient dans cette entreprise ; mais les affaires tournèrent totalement contre son gré. Les trois princes battirent les Russes et prirent Smolensk, Witepsk et Polosk : Mendog, qui alors avait raison de les craindre, attaqua celui des trois qui occupait Polosk ; l'évêque de Riga et l'ordre Teutonique le soutinrent contre son oncle, dont l'armée fut défaite dans plusieurs combats. Ne pouvant plus faire face à

1248. ## SVIATOSLAF III,

POUR LA SECONDE FOIS.

Sa mort ne resta pas sans vengeance. Ceux de ses frères qui possédaient des apanages dans la principauté de Souzdal défirent entièrement les Lithuaniens et les chassèrent de la Russie. Sviatoslaf reprit possession des états dont il avait été chassé par son turbulent neveu ; mais il jouit peu de son rétablissement. Nous allons voir comment il fut forcé d'abandonner une seconde fois et pour toujours la principauté de Volodimer.

Alexandre ne s'était pas hâté de se rendre à la horde ; il continuait de gouverner Novgorod, et comme cette république n'avait pas été soumise par les armes des Tatars, Bati pensa que le prince ne voulait pas reconnaître sa domination ; il lui fit signifier de venir lui rendre hommage. Alexandre ne crut pas devoir attendre, pour obéir, qu'il y fût contraint par la force des armes, et malgré les plus

tous les ennemis qui envahissaient ses états, Mendog fit la paix en se convertissant et en cédant à l'ordre Teutonique la Courlande, le district de Weiz et d'autres provinces. *D.*

justes sujets de crainte il se sacrifia au bonheur 1248.
de sa patrie, que ses refus eussent exposée peut-être à la plus cruelle vengeance. Sa physionomie douce et noble à-la-fois, la beauté de ses traits et la majesté de sa taille, firent sur le souverain du Kaptchak la plus forte impression; il combla le prince russe et son frère André de caresses, et les envoya à la grande horde.

Les Tatars, non contens de confirmer la domination d'Alexandre sur le nord de la
Russie, y joignirent la Russie méridionale, 1249.
don litigieux que le prince de Kief refuserait sans doute de reconnaître et qu'on ne pouvait faire valoir que par la force. Leur dessein n'était peut-être que d'armer l'un contre l'autre et d'affaiblir mutuellement le souverain de Novgorod et celui de Kief. C'est une politique que nous aurons souvent occasion de reconnaître dans leur conduite. Ils donnèrent en même temps au prince André la souveraineté de Volodimer, et c'aurait été de même le décorer d'un vain titre, s'ils ne lui avaient pas en même temps fourni des troupes.

1249. ANDRÉ II, IAROSLAVITCH.

Ce fut par les armes des Tatars qu'André renversa du trône son oncle Sviatoslaf; mais ces mêmes Tatars, auxquels il devait sa puissance, ne tardèrent pas long-temps à le dépouiller : on ignore comment il eut le malheur de leur déplaire; la conjecture la plus vraisemblable qu'on puisse faire sur cet évènement semble celle du prince Stcherbatof que nous allons rapporter.

Nous avons dit que les Tatars s'étant rendus maîtres de Kief conservèrent cette conquête et y placèrent des gouverneurs de leur nation. Cependant on voit quelques années après un Danilo, ou Daniel, fils de Roman, en possession de cette principauté, soit qu'il l'eût reçue des Tatars, soit qu'il l'eût conquise sur eux.
Synopsis. Son fils Léon avait épousé la fille de Béla, roi de Hongrie, alliance qui le rapprochait d'un prince catholique, et qui lui fit peut-être espérer d'obtenir des autres souverains de l'Europe un appui nécessaire à son ambition,
Kn. Stcherb. s'il embrassait la religion romaine. Il abandonna le rit grec, et pour prix de sa conversion politique il reçut du pape le titre de

roi de Russie; mais il n'en reçut point de se- 1249.
cours pour la conquérir et s'attira la haine des Russes et celle des Tatars. Ceux-ci n'avaient pas une idée fort juste de la puissance du pontife romain; ils le regardaient comme le chef temporel des souverains de l'Europe[1], et ne pouvaient pardonner à Daniel d'avoir paru le reconnaître; il leur semblait par cette démarche avoir secoué leur domination, et c'était peut-être pour tirer vengeance de cette infidélité qu'ils avaient donné au prince Alexandre la Russie méridionale, qu'il ne fit d'ailleurs aucune démarche pour acquérir.

Ce fut précisément dans cette circonstance où Daniel, suspect aux Tatars, était l'objet de leur haine, qu'André, qui ne devait sa puissance qu'à leur protection, épousa la fille de
ce prince. Fier de cette alliance, il n'alla plus 1250.
à la horde et cessa de payer le tribut; mais il ne tarda pas à porter la peine de son imprudence, et les princes russes provoquaient eux-mêmes contre lui la vengeance des Tatars.

Une armée de cette nation, conduite par 1252.
trois princes, vint attaquer les principautés

[1] Cette idée n'était pas alors fort loin de la vérité. C'était celle des papes, du clergé, d'une grande partie des peuples et même de plusieurs princes; elle était rejetée par Louis IX, le plus pieux des rois.

2152. de Souzdal et de Volodimer. André surpris, mais non pas abattu, voulut tenter le sort des armes, et, rassemblant à la hâte ce qu'il put réunir de troupes, il s'avança contre l'ennemi avec moins de forces que de courage : la partie était trop inégale et le nom seul des Tatars répandait trop de terreur. Il fut vaincu, et n'espérant trouver chez les princes russes aucun asile contre un ennemi qui lès faisait tous trembler, il se retira avec sa femme et ses principaux boïards en Livonie, où il fut reçu avec honneur par le grand-maître des chevaliers porte-glaives. On ignore comment il se réconcilia dans la suite avec les vainqueurs; mais on sait qu'au bout de quelques années il reprit possession de l'apanage de Souzdal qu'il possédait avant d'être élevé à la principauté de Volodimer. Il fit même le voyage de la horde, et mourut en 1264.

Le prince de Kief renonça bientôt à son union avec le pape, qui ne lui procurait aucun des avantages qu'il en avait espérés, et ne faisait que le rendre odieux aux princes russes et à leurs vainqueurs. Le pape Alexandre IV, irrité de cette défection, lança contre lui l'anathème, et ordonna aux évêques de Breslau et d'Olmutz de prêcher une croisade contre ce prince infidèle.

ALEXANDRE I, IAROSLAVITCH NEVSKI. 1252.

Pendant que les Tatars portaient leurs armes toujours victorieuses dans les principautés de Souzdal et de Volodimer, et que le malheureux André, fuyant devant eux, allait mendier une retraite chez un peuple également ennemi, Alexandre était à la horde, et par sa soumission il continuait de plaire aux vainqueurs : il reçut d'eux la dépouille de son frère, et fut nommé prince de Volodimer. De retour dans la Russie il établit sa résidence dans sa nouvelle capitale, y rassembla les familles dispersées par la crainte des Tatars, et releva les ruines des villes et les temples abattus [1]. 1255.

Drevnei Letopissets. Kn. Stcherb.

[1] Vers ce temps Alexandre reçut une mission du pape Innocent IV, qui lui ecrivit que par un nonce député à la cour tatare il avait appris que le grand-prince Iaroslaf avait désiré de rentrer dans le sein de sa mère, l'église; mais qu'une mort précipitée l'avait empêché d'exécuter cette résolution salutaire : « Comme chef de la chrétienté, ajouta le pape, je vous exhorte maintenant à quitter le chemin de l'erreur, à obéir au vicaire de Dieu, ou, ce qui est la même chose, à Dieu même, et à reconnaître l'église romaine pour votre mère ». Alexandre consulta son clergé et fit faire une longue réponse pour prouver qu'il n'était point dans le chemin de l'erreur. Les argu-

1255. L'un de ses frères, Iaroslaf, prince de Tver, le força de prendre les armes et d'abandonner ces soins paisibles et glorieux. Alexandre avait laissé la principauté de Novgorod à son fils Vassili, qui peu après la défendit courageusement contre les Lithuaniens et contre les Allemands de Livonie. Iaroslaf voyait d'un œil d'envie son neveu commander à Novgorod. Pour être plus à portée d'entretenir contre lui des intelligences dans la république il vint à Pleskof, sut engager les habitans à le reconnaître, y fixa sa résidence, et c'était de là qu'il soulevait par ses intrigues les Novgorodiens, qui le reçurent après avoir chassé Vassili. Alexandre ne laissa pas aux rebelles le temps de prendre des forces, ni à l'usurpateur celui de s'affermir. Iaroslaf, informé des préparatifs de son frère et trop peu courageux pour soutenir son usurpation, abandonna les malheureux qu'il avait excités à la révolte et chercha son salut dans la fuite. S'il avait eu plus de valeur, il aurait pu tenir avec succès une conduite plus ferme. En effet, les Novgorodiens, tout privés qu'ils étaient de leur chef, ne perdirent pas courage et se

mens qu'il employa partaient du temps d'Adam, et allaient jusqu'au septième concile général de l'an 754. Voyez *Müller, Russische Geschichte*, tome Ier. *D.*

préparèrent à une vigoureuse défense. Quoique 1255.
deux partis divisassent la ville, Alexandre, après l'avoir tenue trois jours bloquée, comprit combien il lui serait difficile de la soumettre par la force, et se contenta de la déposition du posadnik. Ce fut toute la satisfaction qu'il put obtenir : d'ailleurs il fut reçu dans la ville aux acclamations de tout le peuple, et rétablit son fils, dont personne ne refusa de reconnaître la domination.

Peut-être aurait-il pu faire repentir Iaroslaf de sa téméraire entreprise; mais, au lieu de poursuivre avec acharnement un frère coupable, il consacra sa valeur au bien de la patrie et tourna ses forces contre les ennemis naturels de l'état. Il n'avait pas oublié les maux que les Suédois avaient voulu faire à la Russie, et, se croyant trop peu vengé par la victoire qu'il avait remportée sur eux près des bords de la Néva, il résolut de porter à Drevnei Letopissets.
son tour les armes dans leur domination. Ac- 1256.
compagné des troupes de Souzdal, il passe à Novgorod et se met à la tête des forces de la république. Il s'enfonce, dit la Chronique, dans les forêts où le soleil n'avait jamais pénétré, où la voix humaine n'avait jamais été entendue, et qui n'avaient jusqu'alors retenti que des affreux hurlemens des bêtes féroces.

1256. Au milieu de cette nuit profonde le fer ouvre des chemins nouveaux au jour et à l'armée des Russes. Sous la conduite du héros qui la guide elle arrive chez les Tchoudes, passe dans la Suède, ou plus vraisemblablement dans l'Ingrie ou la Finlande, porte sur les bords de la mer la terreur, le ravage et la mort, enlève un grand nombre de prisonniers et se charge d'un riche butin.

Par ces victoires remportées à l'occident, où chaque jour son nom devenait plus redoutable, Alexandre se consolait en quelque sorte des basses complaisances qu'il était forcé d'avoir pour les Tatars. On ne prévoyait pas sans doute que les Russes regretteraient un jour Bati. Ce prince, qui avait en personne subjugué la Russie et la Hongrie, dont les généraux avaient dévasté la Pologne, qui avait répandu la terreur dans toute l'Allemagne et l'Italie, et jusque dans la France, où Louis IX n'opposait aux craintes de sa mère que sa confiance dans la bonté divine; Bati venait de finir sa carrière après plusieurs années d'infirmités. Il avait bâti aux environs du Volga plusieurs villes, et entre autres Sarai [1] où il faisait sa

[1] Il y a des auteurs qui attribuent la fondation de cette ville à Bourgai, successeur de Bati. Aboulgasi la nomme *Chagari-Sarai*. Elle était située sur les bords du

résidence. On le regarde aussi comme le fon- 1256.
dateur de Kazan : c'était des ouvriers russes qu'il avait employés à ces travaux. On ne recherchera pas quel goût régnait dans l'architecture et l'embellissement de ces villes; mais on sait que les arts de luxe n'étaient pas alors étrangers à la Russie, et peut-être par la communication et le commerce avec Constantinople y étaient-ils portés à un plus haut degré de perfection que dans toutes les contrées de l'Europe latine. Le cordelier Plan-Carpin avait connu auprès de Kioun, khan des Tatars, un orfèvre russe, nommé *Kouzma*, fort chéri du prince dont il avait fait le trône : cet ouvrage était d'ivoire, orné de diverses figures, et enrichi d'or et de pierres précieuses. Si la beauté du travail répondait à la richesse de la matière, c'est ce qu'on ne peut décider sur le témoignage d'un moine italien qui vivait avant la renaissance des arts en Italie; mais tous les arts de goût ont entre eux d'étroites liaisons, et font ordinairement ensemble les mêmes progrès. Les Russes faisaient, dès le douzième

Volga, au nord d'Astrakhan. On y trouve déjà un évêque du rit grec en 1261. Le mot *sarai* signifie palais, maison considérable. *Batchi-sarai*, le palais des jardins; *karvan-sarai*, que nous écrivons par corruption caravan sérail, maison de marchands.

1256. siècle, des ouvrages de peinture qui ont mérité les éloges des Italiens modernes [1]. Telles sont ces représentations des saints de l'église grecque, connues sous le nom de *tablettes capponiennes*, parce qu'elles ont été acquises, par Grégoire Capponi, d'un Grec à qui Pierre I[er] les avait données [2].

[1] Jean Comnène trouva dans un couvent russe du mont Athos plus de cent *images moscovites* d'argent doré, et dans le monastère de Saint-Paul douze *images moscovites*, représentant les saints de chaque mois. *Descript. mont. Athos*, dans Montfaucon, *Palæogr. græc.* *D.*

[2] Le marquis Capponi en fit présent à la bibliothèque du Vatican. Elles ont été décrites par Falconi, et mieux par J. S. Assemanni (*Kalendaria ecclesiæ universæ*. Rome, 1755, 6 vol. in-4°). Ces peintures se composent de cinq tablettes de bois de cèdre, unies en forme d'une croix grecque : quatre tablettes représentent tous les saints du calendrier russe ; la cinquième, qui est celle du milieu, contient les principales fêtes de l'église grecque. Le dessin en est médiocre, mais le coloris est brillant et l'exécution mérite des éloges. Ce sont en général de jolies miniatures. Le beau vernis dont elles sont recouvertes les a heureusement préservées de tous les accidens. On n'est pas d'accord sur l'époque qui les a produites. Kulczinsky (*Specimen ecclesiæ ruthenicæ*) croit qu'elles ont été faites, vers l'an 1020 ou 1030, par les artistes grecs qui accompagnèrent la princesse Anne de Constantinople en Russie ; mais Assemanni les attribue avec plus de fondement à des moines russes du mont Athos, et présume qu'elles sont du milieu du treizième

Des historiens d'Europe prétendent que le 1256.
conquérant Bati fut tué en 1248, près de Bude, par Vladislaf, roi de Hongrie, et retranchent ainsi sept années de sa vie. C'est que les Hongrois, qu'avait cruellement maltraités quelques années auparavant une armée tatare commandée en effet par Bati, crurent que lui-même commandait encore celle qui fut défaite par leur roi, qui tua de sa main le général ennemi.

Bourgai ou Beréké, frère de Bati, lui succéda et obtint de Koplai ou Koublai, khan de la grande horde, l'investiture du Dachté-Kaptchak. Il fut le premier des souverains mongols qui embrassa le mahométisme.

Bati s'était toujours contenté des marques de soumission qu'il avait reçues des princes russes et des présens qu'ils lui avaient volontairement offerts; mais Bourgai ne fut pas plutôt monté sur le trône qu'il envoya en 1258.
Russie des officiers chargés de faire le dénombrement des principautés de Souzdal, de Mourom, de Rézan, d'y prendre connaissance des fortunes, et d'y imposer un tribut. Un principal officier, revêtu du titre de *baskak*, fut placé dans chaque principauté pour recueillir

siècle. On trouve, sur cet objet ainsi que sur d'autres objets d'art de la Russie, un très-bon Mémoire dans Fiorillo *Kleine Aufsætze*, tome II. Gœttingue, 1806. *D.*

1258. les impôts, veiller aux intérêts du vainqueur et tenir en respect les vaincus dont il éclairait la conduite[1]. Il faut remarquer que dès ce premier moment les Tatars, toujours favorables au clergé, l'exemptèrent de toute charge.

De semblables officiers furent bientôt après envoyés à Novgorod pour y faire les mêmes opérations. Alexandre, qui connaissait le caractère peu flexible des Novgorodiens, craignit que ces Tatars n'essuyassent des insultes dont résulteraient les plus grands malheurs. Il se chargea de conduire, d'escorter lui-même ceux qui venaient établir des taxes sur ses sujets. Pendant que le héros de la Russie devenait en quelque sorte l'huissier des collecteurs tatars, son fils Vassili se mettait à la tête des citoyens qui ne voulaient souffrir à Novgorod ni dénombrement, ni tribut. La première fermentation des esprits s'y manifesta par le massacre du posadnik et de quelques citoyens. L'arrivée d'Alexandre apaisa le tumulte, et Vassili, craignant le courroux de son père, chercha un asile à Pleskof. Cependant le grand-prince ne put obtenir des habi-

[1] La suite des évènemens fait connaître que les Baskaks avaient sous leurs ordres des troupes avec lesquelles ils combattirent quelquefois comme auxiliaires des princes russes chez lesquels ils se trouvaient.

tans de Novgorod qu'ils laissassent faire le dé- 1258.
nombrement : ils consentirent seulement à faire au souverain tatar des présens censés volontaires. Alexandre y joignit les siens, et en fit de considérables aux envoyés qu'il congédia avec honneur. On peut voir jusque-là dans sa conduite une politique sans doute nécessaire, une soumission que les circonstances rendaient excusable : on va voir maintenant une cruauté qui rend Alexandre odieux. Il devait estimer, au moins en secret, ces fiers citoyens qui, plus courageux que prudens, avaient tenté, d'accord avec son fils, de résister aux oppresseurs tatars, et il a la lâcheté de les punir. Il en fait une soigneuse recherche; il fait couper aux uns le nez et les oreilles, à d'autres les pieds et les mains ; il fait arracher aux autres les yeux, multipliant les supplices pour des hommes dignes de récompense [1]. Plusieurs autres enfin, moins malheureux peut-

[1] Un auteur allemand, M. Sonntag, remarque, au sujet de ce passage, qu'Alexandre ne pouvait agir qu'avec rigueur envers ceux dont la conduite fougueuse devait plonger tout le royaume dans de nouvelles calamités, et que, quant au genre de supplice qu'il leur fit subir, on ne peut juger un prince du treizième siècle d'après les idées de la génération actuelle. Un peuple brut, ajoute M. Sonntag, a besoin de punitions brutales. *Das Russische Reich*, tome Ier. *D.*

1258. être, furent punis de mort. Il poursuivit son propre fils, le chassa de Pleskof, et le remplaça par un autre de ses fils, nommé *Dmitri*. Il s'était rendu sans doute bien redoutable à Novgorod, puisqu'il y pouvait exercer de tels actes d'autorité.

Les princes de Russie, tributaires du khan des Tatars, soumis aux ordres de ce maître impérieux, obligés souvent à les aller recevoir eux-mêmes loin de leurs états, exposés à perdre la vie quand ils l'avaient offensé, n'osant même régner qu'avec son consentement, étaient cruellement humiliés. Leurs Chroniques n'ont pas dissimulé cette humiliation; mais les étrangers se sont plus à l'exagérer encore, et ils ont trompé Voltaire : « Le » grand-prince, dit-il, conduisait le tribut à » pied devant l'ambassadeur tatar, se prosternait à ses pieds, lui présentait du lait à boire, » et, s'il en tombait sur le cou du cheval de » l'ambassadeur, le prince était obligé de » le lécher ». Je ne crois pas qu'on puisse trouver des preuves authentiques de tant d'orgueil de la part des Tatars, et de tant d'abjection de la part des Russes.

Dès que la république de Novgorod éprouvait quelques malheurs, les Lithuaniens saisissaient avidement l'occasion de les aggraver.

Aussi le grand-prince venait à peine de quitter Novgorod qu'ils tombèrent sur Smolensk, prirent d'assaut une petite place dépendante de cette principauté, et marchèrent à Torjok. Les Novgorodiens voulurent s'opposer à leurs progrès, ils furent battus, et les vainqueurs profitèrent de cet avantage pour ravager la contrée; mais pendant qu'ils la dévastaient leur propre pays était en proie à une invasion des Tatars. Forcés de retourner à la défense de leurs foyers, ils trouvèrent leurs campagnes désolées et couvertes de cadavres des malheureux qui avaient tenté de les défendre. 1258.

Loin que les peuples de la république pussent se féliciter de cette diversion, ils apprenaient avec épouvante les progrès rapides que faisaient les Tatars, et tremblaient de les voir entrer par le couchant dans leur patrie. Ils crurent ne pouvoir détourner l'orage prêt à fondre sur leurs têtes qu'en envoyant une ambassade implorer la clémence du khan, lui demander pardon de leur première résistance, et lui offrir de riches présens en gage de leur entière soumission.

On ignore comment fut reçue cette ambassade et si elle put négocier avec Bourgai, ou si elle fut retenue sur la frontière; il en avait remis le commandement à Oulavtchi, 1259.

1259. après avoir, dit-on, fait égorger Sartak, à qui Bati son père avait donné cette place de confiance : tout ce que l'on sait, c'est que peu de temps après des Tatars furent envoyés une seconde fois à Novgorod pour y établir le tribut. Ils passèrent d'abord à Volodimer et prirent avec eux Alexandre. Arrivés à Novgorod, ils travaillèrent à remplir à la rigueur leur commission. Il était impossible que ces opérations, toujours odieuses et qui ne furent tempérées par aucun ménagement, n'excitassent pas des troubles dans la ville. Bientôt les collecteurs eurent à craindre pour leur vie et demandèrent au prince une garde : elle ne put en imposer au bas peuple, trop pauvre pour n'être pas lésé par le plus léger tribut. On fut sur le point d'en venir aux armes : enfin Alexandre obtint des Tatars et du peuple que la taxe fût assise par les citoyens eux-mêmes, tempérament qui ne put encore prévenir tous les abus, ni calmer tous les esprits. Les plus riches habitans chargés de répartir le tribut, durs comme le sont trop souvent les hommes qui n'ont point senti les poignantes atteintes du besoin, ne pensèrent qu'à ménager leur superflu, et rejetèrent sur la multitude infortunée presque tout le poids de l'impôt. De cette conduite injuste et barbare résultèrent

de nouveaux soulèvemens, et le prince fut 1259.
obligé d'aller lui-même avec les collecteurs tatars marquer et taxer toutes les maisons, plus infortuné que le peuple même qu'on opprimait, s'il portait un cœur sensible.

La Russie va recevoir quelque consolation, si c'en est une pour les malheureux de voir souffrir les auteurs de leur misère. Les Tatars éprouveront à leur tour les maux que causent les divisions intestines. Pour en connaître les principes, transportons-nous pour quelque temps à la grande horde.

Kaïouk, que nous avons vu élever à la dignité de khan après la mort de son père, était Abulgasi.
d'une très-faible complexion et mourut après une année de règne. Il fallait lui nommer un successeur, et les Tatars balançaient entre plusieurs descendans de Tchinguis. Sur-Kohkhni-Begui-Guéhan, veuve de Touli, et qui avait été plus chère à ce prince que toutes ses autres épouses, avait gagné, par sa douceur et par ses manières engageantes, le cœur de tous les sujets de l'empire; ils s'accordèrent bientôt dans le désir d'avoir pour maître un de ses fils. Cependant la justice semblait s'opposer à ce choix : Bati vivait encore. Fils de l'aîné des enfans de Tchinguis, il avait au trône des droits respectables; sa valeur, ses exploits, la

1259. gloire qu'il avait répandue sur le nom des Mongols, devaient retenir ceux dont les inclinations lui étaient le moins favorables; mais accablé d'infirmités, fruits amers de ses travaux, privé même de l'usage des jambes, il ne voulut point charger sa faible vieillesse du lourd fardeau de l'empire, et se contenta de sa domination du Kaptchak. Son âge et sa réputation lui méritèrent une marque de confiance plus flatteuse peut-être qu'une couronne : les princes, les chefs de la nation vinrent des contrées les plus éloignées le prier d'éclairer leur choix et de nommer celui qui régnerait sur eux. Il leur conseilla d'élire Mangou, l'aîné des fils de Touli. Cet avis s'accordait avec les vœux de la nation, qui reconnut aussitôt Mangou pour maître. A la cérémonie de son installation ce prince donna un repas qui dura sept jours, et chaque jour on buvait deux voitures de vin, autant d'eau-de-vie, vingt de lait fermenté [1], et l'on mangeait trois cents chevaux, trois cents bœufs et deux mille brebis. Mangou mourut en 1257 : il s'était obstiné, malgré les avis de ses généraux et les clameurs de ses

[1] Cette boisson fait encore aujourd'hui les délices des Kalmouks, dont les ancêtres ont fait une partie considérable des forces de Tchinguis-Khan : elle se nomme *koumys*.

soldats, à continuer la guerre dans le Tan- 1259.
gout, au sud-ouest de la Chine; une maladie contagieuse, causée par les chaleurs excessives, détruisit une partie de l'armée, et le prince en fut lui-même la victime.

Quand la nouvelle de cette mort se fut répandue dans le camp de Coplai ou Koublai, son armée le déclara khan à la place de Mangou son frère. Artok-Bouga, autre frère de Mangou, à qui ce prince avait en son absence confié l'administration de l'empire, se déclara khan lui-même de sa propre autorité. Il semble qu'il avait en effet plus de droits au trône, puisqu'il était l'aîné de Koublai. Celui-ci lui fit ordonner d'en descendre; mais Artok-Bouga, pour ne se réserver aucune voie de conciliation, ne répondit à cet ordre qu'en donnant la mort au député de son frère. Vers l'époque où nous sommes parvenus, la dissension de ces deux princes était dans sa plus grande chaleur; elle se termina dans la suite par l'humiliation d'Artok-Bouga, qui, vaincu, forcé de fuir, implora et obtint la clémence de son jeune frère.

Mais peut-être ces troubles de la grande horde eurent-ils moins d'influence sur la Russie que la révolte de Nogai, le plus vaillant général des Tatars. Après avoir soumis par

1259. ordre du khan les nations qui occupaient la côte septentrionale de la mer Noire, il ne voulut pas avoir vaincu pour un maître, et s'établit dans ces contrées une domination particulière : peu à peu des Allemands, des Russes et d'autres peuples des environs se mêlèrent avec ses Tatars, prirent leurs mœurs, adoptèrent leur langue et leur habillement, firent la guerre avec eux et acquirent une grande puissance. Nogai fut soutenu dans sa révolte par Michel Paléologue, qui s'allia même avec lui en lui donnant en mariage Euphrosine, sa fille naturelle. Ce nouvel empire tatar affaiblit beaucoup la puissance du khan de Kaptchak. Ainsi ces redoutables vainqueurs, élevant trône contre trône, firent dès-lors concevoir aux nations qu'ils tenaient sous le joug quelque espérance de recouvrer un jour la liberté.

Pachimère, De Guignes, his. des Hun.

Impatiens de leurs chaînes, les Russes crurent trop tôt que le temps de les rompre était
1262. arrivé. Les habitans de Volodimer, de Souzdal, de Rostof, d'Iaroslavle, de Pereslavle, de plusieurs autres villes conjurèrent entre eux, dans le plus grand secret, la perte des Tatars qui se trouvaient en Russie. Les fermiers des impôts avaient surtout provoqué la haine générale. Ces financiers inhumains achetaient d'abord le produit des tributs, en exigeaient

ensuite le paiement avec une dureté impitoyable, se livraient aux moyens les plus iniques d'accroître le bénéfice de leurs fermes, dépouillaient les malheureux citoyens, leur enlevaient jusqu'à la subsistance de leurs familles, et réduisaient souvent en servitude les infortunés qui ne pouvaient les satisfaire; mais une vengeance terrible attendait ces durs exacteurs : au moment convenu la plupart furent massacrés; quelques-uns qui avaient exercé sans doute avec plus de douceur leur odieux ministère furent chassés, plusieurs embrassèrent le christianisme pour sauver leur vie. Toutes les villes confédérées furent dans un même jour délivrées des Tatars. 1262.

Plusieurs princes étaient entrés dans cette conspiration; mais elle avait été tenue secrète pour Alexandre, qui ne put ni la prévoir ni la prévenir : il apprit avec effroi cet acte de violence; il s'attendait à le voir expier par des torrens du sang de ses sujets répandu sous le fer des Tatars; à chaque instant il croyait voir la vengeance près d'éclater, lorsqu'il reçut ordre d'assembler et de conduire lui-même à la horde les forces de la Russie. Cet ordre augmenta le trouble qui l'agitait; il pensait que son armée ne serait pas plutôt en la disposition des Tatars qu'ils vengeraient sur elle le sang Drevneï Lét.

1262. de leurs compatriotes. A supposer même que ses craintes fussent vaines, il connaissait l'épuisement de sa patrie et prévoyait que l'armée qu'il conduirait aux Tatars serait consumée par la fatigue des marches, par l'influence maligne des climats inconnus et par une nouvelle manière de vivre.

Il résolut d'aller seul, offrant sa tête à la vengeance des Tatars, obtenir d'eux l'exemption de fournir une armée, et le pardon de l'attentat dont les Russes s'étaient rendus coupables. Les soucis rongeurs dont il était dévoré ne lui firent négliger aucun des intérêts de sa patrie: ayant appris que les chevaliers de l'ordre Teutonique étaient en guerre avec les Lithuaniens, il s'empressa d'envoyer secourir ces derniers qui étaient pour les Russes des ennemis bien moins redoutables. Son frère Iaroslaf et Dmitri son fils, à la tête des troupes de Novgorod, attaquèrent la ville d'Iourief, qui, fondée par les Russes, était tombée sous la domination des Livoniens; quoique environnée d'une triple muraille, elle fut prise d'un seul assaut.

Enfin, après avoir pourvu à l'administration de l'état, Alexandre se rendit auprès de
1263. Bourgai : il eut le bonheur d'obtenir tout ce qu'il avait demandé; mais il n'eut pas celui de jouir du bien qu'il venait de faire à son pays :

il était malade lorsqu'il prit congé du khan; 1263.
après quelques jours de marche il fut obligé de s'arrêter, et, sentant que sa fin approchait, il fit les vœux monastiques et prit l'habit religieux, sous le nom d'*Alexei* : il mourut âgé de 1264.
quarante-quatre ans, après en avoir régné dix à Volodimer. L'église russe l'a mis au rang des saints. Pierre I[er] a fondé en son honneur un monastère près de l'endroit où ce prince avait vaincu les Suédois, et y a fait transporter ses reliques. L'impératrice Élisabeth lui a élevé un tombeau d'argent, l'un des plus riches monumens de l'Europe et qui méritait d'être exécuté par de meilleurs artistes [1].

IAROSLAF III, IAROSLAVITCH.

Alexandre eut pour successeur Iaroslaf son frère, ce même Iaroslaf contre lequel il avait été obligé de prendre les armes pour le Drev. Let. Kn. Stcherb.

[1] Le monastère de St-Alexandre Nevski a le second rang parmi les monastères de l'empire russe ; il est situé sur la Néva, à cinq verstes de la forteresse de Pétersbourg : c'est un vaste édifice carré, aux quatre coins duquel il y a quatre églises. La grande église du milieu n'est pas achevée. Dans ce monastère on trouve les tombeaux de plusieurs personnes de la famille impériale. L'archevêque de Pétersbourg en est l'abbé ou archimandrite. *D.*

1264. chasser de Novgorod, où il s'était fait appeler par ses intrigues. Le mauvais succès de cette première tentative n'avait pas rebuté ce prince ambitieux, ou peut-être son ambition fut-elle réveillée par les Novgorodiens. Alexandre avait mis à la tête de leur république son fils Dmitri, que sa jeunesse rendait peu capable de les gouverner. La crainte qu'inspirait le grand-prince leur avait fait dissimuler leur mécontentement; mais à peine fut-il parti pour la horde que les citoyens, las d'obéir à un enfant dont ils n'aimaient pas le père et de souffrir des atteintes contre leur liberté, entrèrent en négociation avec Iaroslaf et lui dictèrent les conditions auxquelles ils consentaient à le reconnaître. On a conservé les lettres par lesquelles ils stipulaient et les privilèges dont ils prétendaient jouir, et les obligations qu'ils lui imposaient; elles sont signées de l'évêque, du posadnik, du tysiatski [1] et des principaux citoyens. Ils exigent que le prince s'engage par serment à conserver, à respecter tous leurs droits, à réparer les infractions qu'y a faites

Drevniaïa Vivliophica.

[1] La magistrature du tysiatski n'avait au-dessus d'elle que celle du posadnik ou bourgmestre : toutes deux étaient annuelles. Nous aurons occasion, sous le règne d'Ivan III, de parler des magistratures de Novgorod, et des différentes classes de citoyens qui composaient cette république.

Alexandre son frère; ils lui imposent de n'em- 1264.
ployer que des citoyens de la république dans les affaires du gouvernement, de ne permettre qu'à des citoyens d'acquérir des terres et des villages dans le domaine, de n'employer que des citoyens dans le commerce avec l'Allemagne, de ne rendre aucun jugement sans l'assistance du posadnik, de ne pas recevoir le témoignage des valets contre leurs maîtres, et de n'entreprendre la guerre que du consentement de la république. On lui prescrit même les temps où il pourra s'absenter pour prendre le plaisir de la chasse ou de la pêche, et surtout on lui impose de restituer les terres usurpées par son frère. Ces conditions étaient dures; mais comme on ne pouvait prétendre à gouverner Novgorod qu'à ce prix, elles furent acceptées et confirmées par le serment sur la croix.

La suite nous apprendra si le prince fut fidèle à ses promesses; mais nous sommes obligés d'abandonner quelque temps l'histoire russe, qui deviendrait plus obscure si avant d'en reprendre le fil nous n'acquérions pas quelque connaissance de celle de Lithuanie. Les princes de cette contrée vont avoir sur la Russie, et principalement sur Novgorod, une grande influence.

1264. Drev. Let. Stcherbatof. etc.

Mindogf, prince de Lithuanie, ayant eu en 1254 une conférence avec le grand-maître de l'ordre Teutonique, lui promit d'embrasser le christianisme, et reçut le baptême avec son fils, nommé *Vochleg*. Ce changement de religion le rendit odieux à ses peuples; il crut, mais en vain, regagner les cœurs en retournant à l'idolâtrie : ses sujets n'attendaient qu'une occasion favorable pour se soustraire à sa domination, et comme les haines religieuses sont toujours portées jusqu'à la fureur, non contens de le renverser du trône, ils conspirèrent de laver dans son sang l'insulte faite à leurs divinités. Encouragés au crime par les parens mêmes de Mindogf, ils lui donnèrent la mort.

Vochleg n'avait point, comme son père, renié le christianisme. Il s'était retiré dans la Grèce, et de là, passant jusqu'au mont Sinaï, il s'était consacré dans un monastère à la vie religieuse. C'est dans cette retraite qu'il apprend l'assassinat de son père; il croit que son premier devoir, dicté par la nature, et plus fort que tous ses vœux, est de le venger. Il jure au pied des autels de revenir dans trois ans reprendre l'habit monastique, et, changeant cet habit contre une armure guerrière, il retourne dans sa patrie, cherche, retrouve, as-

semble les amis de son père, profite de la dis- 1264.
corde qui règne entre les assassins, les combat, et, partout victorieux, opère un grand nombre de conversions. Après une année de guerre, croyant son père assez vengé, il place sur le trône un voiévode, nommé *André Danilovitch*, et, fidèle à ses vœux, il se replonge dans le silence des cloîtres.

La révolution avait été prompte, mais elle fut de courte durée. André Danilovitch fut
assassiné ou chassé; car un an après les 1266.
exploits de Vochleg on voit sur le trône de Lithuanie un prince païen, nommé *Herden*, et le christianisme aboli dans l'état. Cependant la prédication de l'Evangile avait porté quelque fruit. Un prince lithuanien, nommé *Domant*, vint à Pleskof avec sa famille recevoir le baptême et pratiquer en paix la religion chrétienne. Touchés de son zèle, et pénétrés de ce sentiment qui porte les hommes à chérir ceux qui pensent comme eux, les habitans le prièrent de les gouverner.

Pleskof étant une dépendance de la principauté de Novgorod, Iaroslaf ne pouvait regarder Domant que comme un usurpateur, et ceux qui l'avaient élu comme des rebelles. Il veut lever une armée pour les punir; mais ce projet s'accordait mal avec les vues des

1266. citoyens. Ils regardaient le nouveau prince de Pleskof comme leur défenseur contre les Lithuaniens, sur lesquels il venait déjà de remporter deux victoires, et employèrent les prières les plus vives pour détourner Iaroslaf de la guerre qu'il avait projetée. Comme ce prince ne s'était pas mis en état de résister par la force à leurs sollicitations, il fut obligé de s'y rendre.

1269. La république était si peu disposée à combattre le souverain de Pleskof qu'elle joignit même ses forces à celles qu'il put rassembler pour porter la guerre en Lithuanie, et le prince Herden périt dans une bataille.

Une plus grande entreprise arma bientôt après les Novgorodiens. Ils avaient fait souvent des incursions contre la Tchoude et contre les Allemands de la Livonie; mais ils résolurent de les attaquer d'une façon plus régulière. Un grand nombre de princes russes et le prince lithuanien de Pleskof partagèrent cette expédition. L'armée russe rencontra dans l'Esthonie, à six ou sept lieues de Revel, celle des Allemands, rassemblée de toutes les contrées soumises à l'ordre Teutonique. Le combat s'engagea de part et d'autre avec une valeur égale. L'armée allemande avait à son centre un bataillon aigu et serré, espèce de

triangle mobile, hérissé de lances. Les Chroniques appellent cette ordonnance *grouin de pourceau*, ou *cochon de fer* [1]. Plusieurs fois le centre de l'armée russe attaqua avec fureur; mais, toujours repoussé et privé enfin d'un grand nombre de ses chefs, il fut obligé de faire la retraite. Cependant les deux ailes russes, après avoir long-temps soutenu le combat avec des succès partagés contre celles des Livoniens, ne se laissèrent abattre ni par la valeur des ennemis, ni par la retraite de leurs compatriotes. Encouragées par la voix et l'exemple de leurs chefs, elles donnèrent enfin avec tant d'impétuosité que les Allemands plièrent et prirent la fuite en désordre, quoique leur centre ne fût pas entamé. Ils furent long-temps poursuivis, et les vainqueurs à leur retour furent étonnés de trouver encore sur le champ de bataille le bataillon aigu, fier, immobile, menaçant et maître de leur bagage. La nuit approchait; il n'était pas temps de commencer une nouvelle action, et le lendemain, au lever de l'aurore, les Russes ne virent plus d'ennemis. Les Allemands, trop peu nombreux pour se promettre de vaincre,

1269.
Drev. Let.

[1] Cette ordonnance était connue des anciens. Les Grecs la nommaient *embolon*, les Romains *cuneus*. On l'appelait aussi *caput porcinum*, tête de porc.

1269. contens d'avoir assez fait pour la gloire, avaient profité de l'obscurité pour se retirer en bon ordre.

On pourrait être surpris de voir les vainqueurs se retirer eux-mêmes dans leur pays, après s'être reposés trois jours sur le champ de bataille ; c'est que, pour aller chez eux reprendre leur commerce et leurs travaux, ils devaient profiter des rigueurs utiles de la saison qui leur procurait des chemins solides sur les lacs et sur les fleuves. Domant fut laissé dans le pays ennemi pour recueillir les fruits de la victoire : il parcourut toute la domination des chevaliers livoniens, et porta la désolation jusque sur les bords de la mer [1].

Irrités de l'affront qu'ils avaient reçu, les chevaliers voulurent l'année suivante réparer leur défaite, et reporter chez l'ennemi tous les maux qu'eux-mêmes avaient soufferts. Le succès répondit mal à leur confiance. Ils brûlèrent sans résistance les faubourgs de Pleskof ; mais, dès que l'armée de Novgorod s'avança contre eux, ils demandèrent la paix et se trouvèrent heureux de l'obtenir.

La nouvelle de cette paix portée à Novgo-

[1] 1268. Apparition d'une comète. On la voyait au couchant, et sa queue était dirigée vers le midi : elle se montra pendant treize nuits.

rod y causa une indignation presque géné- 1269.
rale. Iaroslaf lui-même en fut aussi mécontent que les citoyens. Il arma les sujets de sa principauté de Volodimer, secondé par le baskak de cette principauté, qui se mit à la tête de ses Tatars, et se joignit à l'armée russe. En combattant pour la Russie, les Tatars défendaient leur propre domination, et l'étendaient encore par les victoires du peuple qu'ils
avaient soumis. Les Allemands ne purent ap- 1270.
prendre qu'une armée tatare allait tomber sur eux sans trembler au nom seul de cette nation ; ils démandèrent en suppliant la continuation de la paix aux conditions qu'Iaroslaf voulut leur imposer.

Ce prince, fier de la terreur qu'il inspirait aux étrangers et croyant les Novgorodiens forcés désormais à la soumission, voulut étendre les bornes de son pouvoir et resserrer celles de leurs droits ; c'était les avertir de lui résister avec encore plus de vigueur : en voyant leurs libertés menacées, ils ne connaissent plus la crainte ; leur indignation s'annonce par le meurtre d'un certain Ivanka, partisan du prince. Le tysiatski devait sa place à Iaroslaf ; il ne put sauver ses jours que par la fuite, et se réfugia près de son protecteur, qui lui-même dès le commencement de

1270. la sédition, trop faible pour soutenir son projet, avait eu la prudence de sortir de la ville. Les citoyens lui font annoncer qu'ils ne veulent plus le reconnaître; il est obligé d'entendre de la bouche des députés tous les reproches qu'a mérités sa conduite: ils l'accusent d'avoir commis des injustices, dressé un grand nombre d'oiseaux de proie, privé les habitans des eaux du Volkhof et de plusieurs autres rivières dont apparemment il s'était réservé la pêche; d'avoir lésé des citoyens en enlevant aux uns leurs maisons, à d'autres leur argent; d'avoir écarté de Novgorod les étrangers : on pouvait ajouter que dans les dernières dissensions il avait jugé et condamné lui-même des citoyens, et c'était le succès de cette première usurpation qui lui avait inspiré la confiance d'oser davantage.

Hors d'état d'agir par la force, Iaroslaf eut recours à la soumission; il envoya son propre fils porter à Novgorod des paroles suppliantes, et ne rougit point de faire succéder l'humiliation à la hauteur; il promit de réparer les atteintes qu'il avait portées aux droits sacrés du peuple, et d'effacer ses fautes par une conduite agréable aux citoyens : ses promesses furent même cimentées par les sermens les plus saints; mais il ne put par son

repentir intéressé adoucir ni persuader les 1270.
habitans; ils lui ordonnèrent de sortir au plus tôt de l'étendue de leurs domaines, s'il n'aimait mieux attendre qu'ils marchassent contre lui pour le chasser par la force des armes.

Il fallut digérer cette insulte méritée et même obéir. Iaroslaf se retira, mais la rage et le désir de la vengeance dans le cœur. Arrivé à Volodimer il s'occupa sans délai du soin de rassembler une armée; il envoya même implorer le secours du khan de Kaptchak; car les Baskaks avaient bien la permission de secourir les Russes dans leurs guerres étrangères, mais ils n'osaient prendre sur eux de leur prêter des forces dans leurs querelles intestines, qui ne faisaient que les affaiblir et resserrer leurs chaînes.

Iaroslaf parvint à tromper le khan Mangou-Timour en lui persuadant qu'il ne s'était attiré la haine des rebelles de Novgorod que par son zèle pour les Tatars dont ils voulaient méconnaître la domination.

Tout lui promettait le plus heureux succès; mais il avait un frère nommé *Vassili*, prince de Kostroma, ambitieux comme lui, et comme lui peu capable de respecter les nœuds du sang quand il trouvait son intérêt

1270. à les briser. Vassili ne fut pas plutôt informé des troubles de Novgorod qu'il demanda aux citoyens de le reconnaître pour leur prince, leur promettant tous les secours qu'il serait en état de leur fournir, et leur dévoilant toutes les intrigues et toutes les mesures d'Iaroslaf.

La république accepte les secours de Vassili, sans le reconnaître cependant pour son prince; mais, dans l'espérance d'obtenir bientôt des Novgorodiens plus qu'ils ne veulent promettre, il s'empresse de les servir, et le zèle intéressé qui l'anime ne lui laisse pas perdre un instant; il se rend à la horde et trouve une armée prête à marcher au secours d'Iaroslaf; il a même la douleur de la voir partir, et s'il ne réussit pas incessamment à faire changer la résolution du khan, il a perdu les fatigues de son voyage: enfin Mangou-Timour l'écoute, il apprend de sa bouche la véritable cause du soulèvement de Novgorod; il voit qu'on l'a trompé et que son pouvoir n'est point intéressé dans cette affaire: persuadé même que sa domination ne sera que mieux affermie par la division des principautés de Volodimer et de Novgorod, il sent qu'il est de son intérêt de les abandonner à leurs discordes et à leurs propres forces, et il rappelle son armée.

Iaroslaf, privé de tout espoir de secours de 1270.
la part des Tatars, fit ses préparatifs contre Novgorod avec ses fils et le prince de Smolensk son allié; mais la ville s'était mise en état de faire une vigoureuse défense, et le prince, qui sentait toute l'incertitude de son entreprise, eut encore recours à la négociation : elle n'eut aucun succès. Déterminé enfin à tout tenter pour ne pas s'exposer à la honte d'une défaite, il implora les bons offices du métropolite de Kief. Ce prélat, à qui sa qualité de chef de l'église russe donnait sur les esprits une grande autorité, ne trompa point les espérances du prince, et par ses avis paternels il détermina les citoyens à se contenter du repentir d'un souverain qui s'abaissait à la prière, mais dont la colère pouvait devenir redoutable ; les Novgorodiens reçurent les députés d'Iaroslaf et lui ouvrirent bientôt leurs portes.

Dans la réception qu'ils lui firent ils s'efforcèrent de lui prouver que ce n'était pas la haine qui les avait inspirés, mais le zèle pour le maintien de leurs droits.

Peu de temps après cette réconciliation 1271.
Iaroslaf fut obligé de se rendre à la horde avec son frère Vassili et plusieurs autres princes : soit qu'ils eussent reçu un ordre parti-

1271. culier de faire ce voyage, ou que même sans ordre ils n'eussent pu, sans devenir suspects, se dispenser de l'entreprendre. Mangou-Timour, content de cette marque de leur soumission, leur permit bientôt après de retourner dans leurs états; mais le grand-prince ne devait pas y rentrer, il mourut en chemin après huit ans de règne.

VASSILI ou BASILE I, IAROSLAVITCH.

Drevn. Let. Kn. Stcherb

Vassili, le dernier des fils d'Iaroslaf Vsévolodovitch, monta sans obstacle sur le trône de Volodimer, vacant par la mort de son frère; mais il ne lui fut pas aussi facile de lui succé-
1272. der dans la principauté de Novgorod.

On a pu remarquer que depuis quelque temps c'était aux princes de Volodimer que les Novgorodiens confiaient le soin de les gouverner, et la crainte des Tatars les portait sans doute à ce choix. L'expérience les fit changer de politique; ils crurent s'apercevoir que la protection accordée par le Tatar aux grands-princes pouvait être plus nuisible qu'utile aux droits de la république. Les entreprises du dernier Iaroslaf les avaient rendus défians; ils comprenaient que des princes, accoutumés à exer-

cer dans Volodimer une puissance absolue, 1272.
s'indigneraient toujours des barrières que Novgorod opposait à leur autorité, et saisiraient tous les moyens de les rompre. D'après ces considérations ils préférèrent à Vassili le jeune Dmitri son neveu, ce même Dmitri, fils d'Alexandre, qui avait déjà été leur souverain dans sa première jeunesse : ils l'élurent après quelques mois d'interrègne.

Cette élection attira sur la république la colère du grand-prince : les marchands de Novgorod, répandus dans les villes dépendantes ou alliées de ce souverain, furent arrêtés; la ville de Torjok, livrée aux flammes, fut en par-
tie consumée, et la dévastation des campagnes 1273.
amena bientôt la famine.

Le jeune Dmitri ne négligeait rien pour opposer la force à la force, et donnait les ordres les plus précis pour rassembler des troupes dans toute l'étendue de sa domination. Vassili avait reçu des secours considérables des Tatars conduits par le baskak de Volodimer. On s'attendait à une guerre longue et sanglante : déjà le prince de Novgorod s'était mis en campagne et marchait au-devant de son oncle; mais plus le danger approchait et plus les Novgorodiens en sentaient les conséquences : quelles que fussent les forces qu'ils

1273. avaient rassemblées, elles se trouveraient opposées à des forces non moins redoutables; d'ailleurs combattre le grand-prince c'était attaquer les Tatars eux-mêmes ses protecteurs, c'était s'exposer à tout ce que leur vengeance avait de terrible. Ces justes craintes firent désirer aux citoyens la fin de la guerre : Dmitri reconnut aisément leurs dispositions qu'ils ne cherchaient plus à cacher, et craignant quelque soulèvement, il ne crut pas devoir attendre l'orage, il se retira dans son patrimoine
1276. de Péreslavle, sur les bords du lac Clechnin. A peine était-il sorti de Novgorod que la ville et l'armée élurent unanimement le prince de Volodimer. Celui-ci ne jouit pas long-temps de sa fortune et mourut dans la fleur de l'âge.

DMITRI I, ALEXANDROVITCH.

Drevn. Let. etc.

DMITRI, le plus âgé des fils d'Alexandre Nevski, le même dont nous venons de parler, devint, par la mort de son oncle, possesseur du premier trône de la Russie, et fut en même temps rappelé à celui de Novgorod. Heureux s'il n'eût pas eu un frère intrigant et ambitieux !

André ne voyait qu'avec la douleur de l'en- 1281.
vie les honneurs et la puissance dont jouissait son aîné. Incapable par ses propres forces de renverser la fortune de son frère, il forme le projet de lui susciter la haine des Tatars. D'abord il prépare les voies. Les Tatars étaient des maîtres orgueilleux, et il leur fait donner des marques d'une soumission qui tenait de la bassesse : ils étaient intéressés, et il leur fait distribuer des présens. Sûr alors de les trouver prêts à recevoir toutes les calomnies dont il voudra charger son frère, il part, arrive à la horde, ulcère à son gré l'esprit du khan, et finit par lui demander la principauté de Volodimer. Mangou-Timour la lui accorda d'autant plus volontiers que ce présent, bien ou mal mérité, était une semence de division qu'il jetait dans la Russie.

Dmitri cependant, informé des intrigues de son frère et de leur succès, dispose tout pour sa propre défense, rassemble des armées, fortifie des villes. André, près de quitter la horde, apprend tous ces préparatifs, et dans son adroite méchanceté il en tire un nouveau sujet d'accusation contre son frère, dont il représente la conduite comme une coupable rébellion.

A peine entré dans la Russie, il envoie faire

1281. part aux différens princes des volontés de Mangou, et leur demander des secours contre Dmitri. C'eût été désobéir aux Tatars que de ne pas joindre ses armes à celles d'André. Aucun prince ne fut assez généreux pour embrasser le parti de l'opprimé, assez juste pour soutenir les droits du possesseur légitime du trône, ni assez reconnaissant pour se ressouvenir des bienfaits d'un souverain qui, dans l'abandon où il se trouvait, n'avait plus de quoi retenir ses amis intéressés. Un prince de Rostof, qui sans les bons offices de Dmitri aurait été dépouillé depuis peu de son apanage par son propre frère, offrit des premiers ses secours à l'ennemi de son bienfaiteur.

André et ses alliés résolurent d'un commun accord d'aller droit à Péreslavle-Zaleskoi, où Dmitri s'était fortifié. Partout, dit le prince Stcherbatof, la crainte et le tremblement annoncèrent la marche des Tatars ; le brigandage, la captivité, le fer et le feu marquèrent leur présence ; la dévastation, l'horrible et profonde solitude furent les monumens de leur passage. Dmitri reconnut qu'il tenterait en vain de se défendre, et, accompagné de quelques fidèles boïards, il prit le chemin de Novgorod. Les Tatars le suivirent, ne

retardant leur marche que pour ne perdre aucune occasion de détruire et de piller. Les rigueurs de l'hiver aggravèrent les malheurs du peuple, et les infortunés qui, pour fuir le fer des Tatars, s'étaient enfoncés dans le sombre asile des forêts, y périrent plus lentement, victimes de la nature, qui semblait mourante elle-même. 1281.

Les citoyens de Novgorod s'étaient rarement piqués d'un grand attachement pour leurs princes, et d'ailleurs il était toujours entré dans leur politique de ne prendre aucune part aux querelles intestines de la Russie. Instruits des approches du souverain qu'eux-mêmes ont choisi et qu'ils ont paru chérir, il s'avancent en armes contre lui jusqu'aux bords de l'Ilmen. Il avait conservé auprès de sa personne un trop petit nombre d'hommes pour inspirer aucun soupçon, et s'avançait vers ses perfides sujets avec une noble confiance; mais aussi peu touchés de son courage que de ses malheurs, ils lui déclarent sans ménagement qu'il ne doit attendre aucun secours de leur part, et que tout ce qu'ils peuvent faire en sa faveur c'est de lui permettre de traverser leur pays pour se retirer chez les étrangers. Ils poussent encore plus loin la dureté : craignant que la fortune in-

1281. constante ne rende ses faveurs au malheureux prince et ne lui fournisse les moyens de se venger, ils veulent avoir des gages qui les garantissent de sa colère, et arrêtent avec violence ses deux filles et les femmes de quelques-uns de ses boïards.

Après ce qu'ils avaient fait pour André il ne leur manquait plus que de lui offrir de régner sur eux; c'est ce qu'ils firent, et dès qu'il eut reçu la nouvelle de son élection il se rendit à Novgorod.

Cependant Dmitri entretenait toujours des liaisons avec ceux qui tenaient son parti dans les états dont il venait d'être dépouillé. Il apprend qu'André est à Novgorod, que les Tatars se sont retirés, et que le peuple est mécontent. A ces nouvelles il retourne dans son apanage de Péreslavle; il lève une armée, il espère rétablir sa fortune. André craint de s'être vainement souillé du titre d'usurpateur, et de perdre tout ce qu'il a ravi. Il redouble ses caresses envers les citoyens de Novgorod, en reçoit des secours, court à la horde, obtient tout ce qu'il veut, et fait regarder la conduite de Dmitri comme une désobéissance opiniâtre. L'usurpateur revient avec une armée qui renouvelle tous les maux dont la Russie venait d'être déchirée. La ter-

reur qu'imprimaient les Tatars ne permet 1281.
pas à l'infortuné Dmitri d'obtenir des secours suffisans : obligé de céder aux conjonctures, il quitte Volodimer où il était rentré, et met tout son espoir dans une horde de ces Tatars qui avaient causé ses malheurs.

On se ressouvient sans doute que leur domination était partagée, et que Nogai, après s'être détaché des khans du Kaptchak, avait étendu sa puissance jusque sur une partie de la Russie ; mais cette scission n'avait point allumé la guerre entre les deux partis, dont chacun eut la sagesse de sentir que les voies de fait pourraient entraîner sa ruine. On se contenta de part et d'autre de saisir toutes les occasions d'usurper, par des menées sourdes, quelques branches de la puissance rivale.

Le grand-prince sentit tout ce que de telles circonstances avaient d'avantageux pour lui, et conçut le projet d'opposer Tatars à Tatars. Il se rendit auprès de Nogai, lui exposa ses droits sur la principauté de Volodimer, exalta la fidélité qu'il avait toujours conservée aux khans, dont il avait reconnu la domination, et lui peignit toute l'horreur de la conduite de son frère. Nogai reçut avec amitié un prince qui venait reconnaître sa puissance : il lui donna des lettres telles que les princes

1281. russes en recevaient des Tatars pour être confirmés dans leurs principautés, et joignit sans doute à ces titres écrits des secours capables de les faire respecter. Il n'est pas vraisemblable qu'à la seule vue des lettres de Nogai André eût abandonné, comme il le fit, le trône de Volodimer. La paix se fit entre les deux frères, et André reconnut tous les droits de son aîné.

1283. Mais un nouvel attentat qui suivit de près la pacification devait bientôt ramener le trouble : un boïard d'André, nommé *Semen-Togliévitch*, avait eu par ses conseils beaucoup de part aux entreprises de son maître contre Dmitri. Celui-ci, en qui la paix n'avait pas dissipé toute crainte, crut qu'il ne serait jamais en sûreté tant que Semen verrait le jour ; il envoie à Kostroma deux de ses propres boïards arrêter celui d'André, qui, retiré dans cette ville, y vivait sans crainte et sans soupçon. Il ne fut pas difficile de le surprendre : on le soumit à d'affreuses tortures pour lui faire dévoiler les nouveaux projets de son prince ; mais n'ayant rien à déclarer parce que ces projets étaient imaginaires, ou peut-être toujours fidèle et préférant à la vie l'honneur et le devoir, il souffrit avec un courage inébranlable la douleur et la mort. Le grand-prince

se déshonora par cette barbarie sans en reti- 1283.
rer aucun des avantages qu'il en attendait; elle lui devint même funeste dans la suite.

Il n'est pas certain qu'André pensât dès-lors à enfreindre la paix; mais, aigri par cet outrage, il se promit d'en tirer vengeance et s'occupa des moyens d'y parvenir : cependant il ne put tenir ses mesures assez secrètes pour qu'elles fussent impénétrables à son ennemi. Dmitri, qui par la possession de Volodimer se trouvait dans des circonstances plus favorables, fut prêt le premier à prendre les armes,
et André fut obligé d'acheter la paix par la 1285.
cession de Novgorod, cession vaine en elle-même, puisque les princes n'avaient sur la république qu'une puissance subordonnée à la volonté des citoyens. Dmitri, qui sentait toute la faiblesse du droit qu'il venait d'acquérir, résolut de le faire valoir par la force des armes. Les Novgorodiens, abandonnés par le prince qu'ils avaient choisi, ne purent détourner les maux dont ils étaient menacés que par une seconde élection de ce Dmitri qu'ils avaient abandonné et si cruellement offensé dans sa disgrace.

Mais André, qui n'avait fait la paix que par nécessité, obtint à la horde de nouveaux secours : les Tatars qu'il amena dans la Russie

1285. ne pensèrent qu'à se charger de butin, et se dispersèrent de tous côtés. Dmitri sut tirer avantage de leur mauvaise conduite, tomba sur eux, aidé des secours de Nogai, les dissipa et fit prisonnier un grand nombre des boïards de son frère. Ainsi les divisions des Tatars, qui auraient pu conduire les Russes à la liberté, ne firent long-temps qu'augmenter leur faiblesse en les excitant eux-mêmes à la division.

Plusieurs années s'écoulèrent sans amener en Russie d'évènemens remarquables, et les deux frères, dont les dissensions l'avaient ébranlé, semblaient avoir oublié leur haine : elle n'était cependant pas éteinte et devait se manifester encore par de nouveaux embrasemens. Tokhtagou régnait depuis peu sur le Kaptchak ; six princes russes vont avec André le féliciter sur son avènement au trône, et lui font entendre en même temps leurs plaintes
1293. contre Dmitri. Le khan hésite d'abord, il voudrait maintenir la paix ; mais, se rendant enfin aux pressantes sollicitations des princes, il envoie en Russie une armée considérable sous le commandement de Dudène son frère, avec ordre de placer André sur le trône de Volodimer.

Instruit de la marche des Tatars, Dmitri

prit la fuite. Le trône restait vacant : André 1293.
pouvait y monter sans obstacle, et la guerre était finie ; mais les Tatars, n'ayant eu pour but que le pillage, ne cessèrent point les hostilités, quoiqu'ils ne trouvassent pas d'ennemis : ils faisaient également éprouver leur fureur aux hommes et à leurs habitations. La ville de Volodimer, dont ils devaient mettre André en possession, ne lui fut rendue que dévastée ; quatorze autres villes éprouvèrent le même sort, et ce coupable et malheureux prince était le témoin de tous les désastres dont il était la cause, et de la destruction de ce qui devenait son propre bien.

Cependant l'infortuné Dmitri s'était retiré à Pleskof, et cette ville était comprise dans le vaste domaine de Novgorod. C'était pour les Tatars une raison d'attaquer la république : déjà ils étaient en marche ; mais elle se racheta de ce malheur par de riches présens, et les Tatars aimèrent mieux un profit certain que celui qu'il faudrait acquérir par le sort des armes : ils prenaient si peu de part aux intérêts d'André qu'ils ne demandèrent pas même que la république refusât un asile à son rival.

Il semblait que Dmitri dût être pour tou- 1294.
jours éloigné du trône, et que l'inimitié des deux frères dût être éternelle. Cependant

1294. ce même Dmitri sort de sa retraite et rentre dans l'intérieur de la Russie : il rencontre son frère, est battu, dépouillé de son bagage, prend la fuite et se retire à Tver. De cet asile il s'avise d'envoyer à son vainqueur un député pour en obtenir une paix avantageuse. Par quelle offre, par quel échange, par quel motif de crainte pouvait-il se faire accorder une paix utile, lui faible, dépouillé, fugitif? Ce qui est peut-être plus singulier encore que ses espérances, c'est qu'elles ne furent pas trompées. André, las de la guerre, las des secours et de l'amitié des Tatars, excité peut-être aussi par des raisons de probité qui ont quelquefois le pouvoir de se faire sentir aux princes, voyant enfin son frère plus cassé par les infirmités que par la vieillesse, il lui rend par un traité de paix et la principauté de Volodimer et tous les domaines qui en dépendent, et se retire dans son apanage de Gorodets.

André avait eu raison d'espérer qu'il ne serait pas long-temps privé des états dont il se dépouillait; car Dmitri mourut fort peu de temps après sans avoir eu la consolation de mettre un intervalle entre ses infortunes et la mort.

ANDRÉ III, ALEXANDROVITCH. 1294.

Le règne d'André, peu fécond en évènemens, permet de porter quelque temps nos regards sur la Russie méridionale. Nous avons vu Daniel Romanovitch, prince de Kief, s'unir à l'église romaine et se faire couronner par les légats du pape. Nous l'avons vu retourner depuis à l'église grecque, et attirer contre lui par ce changement la prédication d'une croisade qui n'eut apparemment aucun effet. Il régna jusqu'à sa mort arrivée en 1266, unissant à la principauté de Kief celle de Galitch, et le titre fastueux de roi de toute la Russie dont il ne possédait cependant qu'une faible portion : il laissa deux fils, dont l'aîné, nommé *Léon*, lui succéda. Ce prince était depuis peu de temps sur le trône, lorsque Boleslas, roi de Pologne, vint ravager ses états après avoir gagné sur lui une bataille. Il soutint l'année suivante une guerre encore plus funeste contre le prince de Lithuanie, ce même Vochelg ou Vassilek, fils de Mindogf, qui avait laissé une seconde fois le cloître pour le trône ; il se vit enfin enlever toute la Volhinie; mais il sut réparer par le crime les maux que lui avait causés la guerre. Abusant de la con-

Drevnei Let. etc.

1294. fiance magnanime de son vainqueur, il l'attira dans un monastère pour y conférer de la paix, et, le faisant saisir par ses satellites, il lui coupa la tête de sa propre main. Ses contemporains eurent pour lui toute l'horreur que doit lui conserver la postérité. Les princes surtout, qui trompés les premiers l'avaient aidé à faire tomber Vassilek dans le piège, frémirent d'avoir été les complices involontaires d'un lâche assassinat. Tous les domestiques qu'il avait cachés pour surprendre le prince furent mis en pièces, et leurs biens livrés au pillage : ainsi les vils instrumens du crime en portèrent la peine, tandis que le scélérat illustre voyait sa puissance affermie. Elle fut encore augmentée par la mort de son oncle, qui le rendit maître de la principauté de Galitch : il y bâtit une ville que de son nom il appela *Lvof*, et qu'on appelle à présent *Léopolis* ou *Lemberg*.

Cependant quelques années après, Hermand, nouveau prince de Lithuanie, ayant mis son pays en sûreté par une paix conclue avec la Pologne et avec les chevaliers de Livonie et de Prusse, entreprit de venger Vassilek, et attaqua le prince de Kief : on ignore les succès et même la durée de cette guerre.

Après la mort du Tatar Nogai, qui périt dans

une bataille contre Tokhtagou, khan du Kapt- 1294.
chak, à qui il avait procuré le trône; son fils Tsaka s'étendit et se fortifia de plus en plus. Kief touchait aux limites de sa domination, et conservait encore des restes précieux de son ancienne splendeur. C'était un appât qui y attirait souvent les armes des Tatars. Cette ville était d'autant plus exposée à leurs brigandages qu'elle n'était point défendue par son prince. Toujours éloigné, toujours occupé de guerres avec la Pologne et la Lithuanie, il préférait à l'ancien domaine de ses ancêtres son nouvel héritage de Galitch. Il s'intéressait même si faiblement à la principauté de Kief qu'il finit par l'abandonner ; car peu d'années après on la voit gouvernée par un certain Stanislas, qui ne paraît pas être de la famille de Léon, et qui est qualifié prince de Loutsk et de Kief. L'abandon auquel cette souveraineté était livrée la conduisit au dernier degré d'affai-
blissement. Le métropolite Maxime, ne trou- 1299.
vant plus de sûreté pour sa personne dans Kniga Ste-
une ville sans cesse abandonnée aux violences pennaïa.
des Tatars, et n'ayant pas la tranquillité nécessaire pour gouverner son troupeau, se retira à Volodimer. Peu de temps après les citoyens, désespérés, se dispersèrent, et l'ancienne mé-

1299. tropole de la Russie, offerte au premier qui voudrait s'en saisir, cessa bientôt d'être même une portion de l'état. Elle fut conquise en 1320 par Guédimin, qui s'était déjà rendu maître de toute la Volhinie. Ce Guédimin, d'abord écuyer de Viténetz, grand-duc de Lithuanie et favori de ce prince, dont ensuite il épousa la veuve, s'était élevé par degrés jusqu'au trône de son maître.

La Russie méridionale va rester long-temps étrangère pour nous, et notre attention demeurera fixée sur le nord. Le domaine de Novgorod se trouvait de plus en plus exposé aux incursions des Suédois, qui pendant la minorité de Birger avaient bâti Vybourg : c'était une barrière qu'ils opposaient aux Russes.

Dès que Birger commença à gouverner par lui-même, il fit demander au pape des hommes habiles dans l'art de construire et de fortifier des villes. Il ne les eut pas plutôt reçus qu'il envoya une nombreuse armée ravager la Karélie et le domaine de Novgorod, et, pour empêcher les Russes d'entrer dans la mer Bal-
1300. tique en descendant la Néva, il fit bâtir, assez près de l'embouchure de cette rivière, à l'endroit où ses eaux reçoivent celles de l'Okhta, une ville qui se nomma d'abord *Lands-Kroon*, et qui depuis fut nommée *Nienchantz*. On en

voit encore des vestiges au-dessus de Péters- 1300.
bourg. Les Novgorodiens voulurent s'opposer à ces travaux, mais ils furent entièrement défaits.

Les Suédois ne se furent pas plutôt retirés que les habitans de Novgorod s'occupèrent du projet de détruire une ville qui leur interceptait la sortie de la Néva. Ils implorèrent même, pour cette importante entreprise, le secours d'André, qui vint les trouver avec les troupes de Volodimer et de Souzdal. Il semblait que jamais on ne pourrait réunir trop de forces. Contre qui cependant faisait-on ces préparatifs redoutables? Contre vingt infortunés, seuls restes de trois cents hommes que les
Suédois avaient laissés à Lands-Kroon, où ils 1301.
avaient péri victimes de l'humidité du terrain. La ville fut prise et livrée aux flammes.

André voulut priver Daniel son frère, prince 1302.
de Moskou, de son apanage de Péreslavle : cette entreprise injuste et malheureuse parut lui devoir attirer une guerre cruelle de la part des autres princes, effrayés de son ambition. Trop faible pour leur résister par lui-même, il alla mendier des secours à la horde; mais heureusement pour la Russie, qui allait être replongée dans tous les maux qui accompagnent les dissensions civiles, il mourut en
retournant à la capitale. Prince ambitieux et 1304.

1304. sans foi, pour qui les traités n'étaient que des moyens de gagner du temps, et les sermens qu'un voile perfide dont il couvrait ses desseins. Souvent malheureux, sans être jamais corrigé, il ne connut point le repos et en priva sa patrie.

Son frère Daniel [1], prince de Moskou, était mort un an avant lui. Parmi les dissensions des autres princes il gouverna presque toujours en paix. Il agrandit, il embellit Moskou; il ajouta à cette principauté celle de Péreslavle, qui lui avait été laissée par le testament du dernier prince, et que son frère André voulut lui ravir; enfin il prépara sa résidence à devenir bientôt la capitale de l'état. Son histoire est courte, car il ne contribua point aux malheurs de son pays.

Lomonossof Kniga Stepennaïa.

MIKHAÏL II, IAROSLAVITCH.

Drev. Let. Kn. Sicherb.

André n'avait pas laissé de frère qui pût recueillir sa succession : son cousin germain, Dmitri, prince de Tver, la réclama. Ses faibles prétentions furent contestées par Georges,

[1] Puisqu'il ne gouverna jamais Volodimer, qui était encore le siège de la domination, c'est à tort que plusieurs historiens l'ont compris dans la suite des grands-princes de Russie.

prince de Moskou et fils de Daniel, qui, parce 1304.
que son père aurait eu l'héritage d'André, s'il
lui eût survécu, prétendait réunir en sa personne les mêmes droits. Mikhaïl, fils d'Iaroslaf III, le frère et le premier successeur d'Alexandre Nevski, en avait un, le plus sacré de tous, le vœu de la nation. On peut ajouter que l'esprit de l'ancienne loi de succession lui était favorable. Georges ne représentait que son frère Daniel, fils d'Alexandre Nevski, et Mikhaïl représentait Iaroslaf son père, frère de ce même Alexandre : il tenait de plus près à l'autre Iaroslaf, père d'Alexandre, et auteur de leur maison. C'était auprès de lui que s'étaient retirés les boïards d'André après la mort de ce prince; c'était lui que le peuple appelait au trône. Les prétendans convinrent de s'en remettre à la décision du khan des Tatars, et partirent pour la horde; mais pendant qu'ils allaient faire juger leurs droits, Georges chargea son frère Boris de s'emparer par surprise de l'héritage contesté. Les boïards de Mikhaïl, informés à temps de cette perfidie, arrêtèrent Boris en chemin et le retinrent prisonnier. Enfin après huit mois d'attente la Russie apprit quel devait être son souverain.
Mikhaïl revint avec les lettres du khan qui con- 1305.
firmaient ses droits, et avec des troupes capa-

1305. bles de les faire respecter. Sans doute les Tatars donnaient souvent ces diplomes à ceux qui les payaient plus cher, comme font encore les Mongols dominateurs de l'Indostan.

Ce fut avec joie que Mikhaïl vit bientôt après les deux frères du prince Georges, son rival, lui demander une retraite contre l'humeur féroce et cruelle de ce barbare, qui venait de tremper ses mains dans le sang du prince de Rézan, que son père avait fait prisonnier.

Les Novgorodiens avaient d'abord refusé de se soumettre à Mikhaïl; ils le reconnurent
1306. enfin. Quelques années après, libres de toute crainte du côté de la Russie, ils entreprirent une expédition contre les chevaliers livoniens.
1311. A la manière des anciens Normands, ils s'embarquèrent en grand nombre, côtoyèrent les rivages de la mer Baltique, remontèrent les fleuves, firent souvent des descentes et ravagèrent tout le pays qu'ils purent parcourir, sans trop s'écarter de leurs barques. Ils prirent même des villes, non pour en conserver la conquête, mais pour les piller et les livrer ensuite aux flammes. Ils firent des prisonniers; mais ils commirent encore bien plus de massacres. Des députés vinrent leur demander la paix, et ils la refusèrent, parce

qu'il leur restait encore des brigandages à 1311.
exercer sans craindre de résistance : dès qu'ils apprirent qu'une armée s'avançait contre eux ils se rembarquèrent sans l'attendre. Ils étaient venus pour faire du mal, pour s'enrichir, et non pour combattre.

Tokhtagou, khan du Kaptchak, mourut en 1313.
1313, après avoir possédé six ans, avec gloire et avec l'amour des peuples, un trône acquis par un crime. Son successeur fut Usbek son fils, âgé de treize ans, et qui déjà montrait Abulgasi.
par ses talens qu'il serait digne de régner. Il fit recevoir la loi mahométane dans toute l'étendue de sa domination, et ses sujets prirent eux-mêmes son nom pour éterniser la mémoire d'un prince qui leur avait été si cher : telle est l'origine des Usbeks qui occupent à présent la grande Boukharie et le Kharasm. L'usage de prendre le nom d'un souverain qu'elles ont révéré est très-ancien chez les nations que nous appelons *Tatars*.

Le grand-prince se rendit, suivant l'usage, à la horde, pour féliciter le nouveau khan; mais, ce qui n'était pas d'usage, il fut accompagné du métropolite. Telle était la puissance de ce chef de l'église russe, que le maître du Kaptchak crut enfin devoir en exiger des marques de soumission comme des souverains

1313. eux-mêmes. Le jeune Usbek, encore mal affermi sur le trône, combla de caresses le prince et le prélat. Ce dernier, qui se nommait *Pierre*, reçut du khan des lettres qui lui confirmaient tous les privilèges attachés à sa dignité Elles ont été conservées et sont un monument de la puissance et des richesses de ces pontifes. Usbek défend, sous peine de mort, à qui que ce soit de s'immiscer dans les fonctions du métropolite; car, dit-il, ces choses concernent la divinité. Il entre dans les plus grands détails, ordonnant de respecter le pontife, ses églises, les villes qui sont sous sa dépendance, ses domaines, ses villages, ses chasses, ses terres, ses bois, ses maisons de campagne, ses vergers, ses moulins, ses chevaux, ses troupeaux : « Que le métropolite, ajoute Usbek, » passe en paix et sans aucun trouble le » temps de cette courte vie, et que d'un cœur » droit et d'une volonté sincère il prie Dieu » pour nous, nos femmes, nos enfans et notre » famille ». Ainsi le mahométan Usbek pensait que les prières mêmes des chrétiens pouvaient être agréables à Dieu : aussi exempte-t-il le chef de l'église et son clergé de tout tribut, de toute douane, de toute contribution pour la guerre : « Car, dit il, le clergé » prie pour nous, il nous protège, il donne

Drevniaïa. Vivliophika.

» la force à nos armées ». Les lettres du khan commencent par ces mots : « Par la puissance, » la majesté et la grande clémence de Dieu » très-haut immortel ». Tous les khans des Tatars accordèrent dans la suite de semblables diplomes au chef de l'église russe : on en a conservé un grand nombre qui ne diffèrent entre eux que par les expressions. 1313.

Cette nation avait déjà témoigné depuis long-temps sa tolérance aux chrétiens. Dès l'année 1261 il y avait à Sarai, capitale du Kaptchak, un évêque chrétien, nommé *Mitrophane*, qui avait été sacré par le métropolite de Kief. Son troupeau était composé des Russes que le commerce attirait chez les Tatars. Le cinquième évêque de Sarai jouissait d'une grande faveur auprès d'Usbek, qui le comblait de bontés, et ne refusait jamais les graces que lui demandait le prélat.

Pendant que le grand-prince jouissait de l'accueil qu'il recevait à la horde, Novgorod éprouvait tous les maux de la famine. Le peuple qui souffre accuse toujours le gouvernement : les citoyens se révoltent contre l'administration actuelle; ils élisent le prince de Moskou, le dur et perfide Georges. Mikhaïl apprend en même temps la révolte des Novgorodiens et l'élection de son rival. Il porte Drev. Let. Kn. Stcherb.

1313. ses plaintes à Usbek, qui fait ordonner à l'usurpateur de se rendre à la horde. Cet acte de justice de la part du khan fut la première cause de la perte de Mikhaïl. Il reçut, il est vrai, les troupes tatares, et elles forcèrent les habitans de Novgorod à demander une paix qui fut plusieurs fois enfreinte et renouvelée; mais son ennemi, le prince de Moskou, ayant passé deux ans auprès d'Usbek, lui devint si agréable qu'il obtint la sœur de ce khan en mariage. Elle reçut auparavant le baptême, et quitta le nom de *Kaptchana* pour celui d'*Agathe*, tant le souverain du Kaptchak, malgré son zèle pour la loi de Mahomet, avait peu d'aversion pour le christianisme. Le souverain de Moskou n'est pas le premier prince russe qui ait épousé une femme tatare. Dès 1288, Fédor, prince de Smolensk, avait épousé la fille de Nogai, et bientôt après cet exemple fut suivi par un Mikhaïl, petit-fils d'Alexandre Devski, qui se maria à la horde. Si les princes russes avaient été réduits au degré d'humiliation que supposent les écrivains étrangers, les princes tatars auraient-ils daigné les choisir pour époux de leurs filles.

Devenu beau-frère du khan, Georges en
1317. obtint facilement le titre de grand-prince. Il revint avec deux officiers tatars, chargés de le

faire reconnaître ; mais Mikhaïl, peu disposé 1317.
à se dépouiller du rang suprême sur des lettres du chef de la horde, vint à la rencontre de son rival avec toutes les forces de Volodimer, de Tver, de Souzdal et de ses autres états. Le beau-frère d'Usbek vit bien que le moment de faire valoir son titre n'était pas arrivé. Trop habile pour ne savoir pas se plier aux circonstances, et sûr que le temps lui en fournirait de plus heureuses, il affecta une modération qu'il était loin de connaître, envoya des députés au prince de Volodimer, et fit avec lui la paix, s'engageant à renoncer à la grande principauté.

Bientôt les conjonctures lui devinrent plus favorables; quelques princes se brouillèrent avec Mikhaïl, et en entraînèrent d'autres dans leur parti : c'était le moment que Georges attendait, et peut-être l'avait-il préparé par ses intrigues. Déjà il avait gagné les Novgorodiens, peu fidèles à leurs traités. Il rassemble ses troupes, se joint aux ennemis de Mikhaïl, est secondé par une armée de Tatars, ravage Kn. Stepen.
la principauté de Tver, et assiège cette ville où le grand-prince faisait sa résidence ordinaire; mais, malgré les forces qu'il a réunies, il est obligé de lever le siège. Poursuivi par son rival, atteint et vaincu, il perd la plus grande

1317. partie de ses troupes, et voit tomber sa femme dans les mains du vainqueur.

Les Tatars se retirent en bon ordre dans leur camp et s'y retranchent derrière leurs chariots, suivant l'usage de leur nation. Leur général, nommé *Kavgadi*, capitule et obtient une entrevue avec le grand-prince, qui lui rend les plus grands honneurs et lui fait même les caresses de l'amitié, tant il cherchait à ménager ce peuple terrible; mais le fier Tatar ne put pardonner à son vainqueur.

La victoire de Mikhaïl devait être la source de ses malheurs et lui attirer un opprobre, peu mérité sans doute, et dont la postérité doit le venger. L'épouse de Georges, la sœur d'Usbek, avait été conduite à Tver : elle y mourut peu de jours après. Georges ne manqua pas de répandre qu'elle avait été empoisonnée, et cette accusation, probablement calomnieuse, a été répétée par les auteurs de plusieurs Chroniques, et adoptée même par Lomonossof, qui, après avoir mis si peu de critique dans ce qu'il avait commencé de sa grande histoire, n'en a pas employé davantage dans son Abrégé historique.

Est-il vraisemblable que Mikhaïl, qui craignait les Tatars, qui cherchait à se les rendre favorables, qui venait de rechercher l'amitié

d'un général de cette nation pour s'en faire 1317.
un appui, ait empoisonné la sœur du chef des Tatars? C'était un otage précieux qu'il avait entre les mains contre son frère et contre le redoutable dominateur de la horde : que gagnait-il à s'en défaire par un lâche attentat, ou plutôt que n'avait-il pas à craindre de la vengeance d'Usbek? Ne devait il pas sentir que ce crime lui attirerait un ennemi, contre lequel il n'aurait pas la force de se défendre? Au milieu même des horreurs de la guerre il avait toujours montré son penchant pour la paix, et l'on veut que par un meurtre inutile il se soit exposé à une guerre interminable!

Georges, après sa défaite, s'était retiré à Novgorod. Les habitans, qui craignaient que Mikhaïl ne se vengeât de leur seconde révolte, avaient intérêt de réparer le malheur du prince de Moskou, et s'empressèrent à lui fournir une armée. Il se porta encore du côté de Tver, et rencontra Mikhaïl près les bords du Volga. Les deux ennemis marquèrent un égal éloignement pour une action décisive : ils s'envoyèrent plusieurs messages, et conclurent enfin la paix, à condition de faire juger à la horde tous leurs différens. Cet accord me semble fournir une nouvelle preuve de l'in-

1317. nocence du grand-prince. Aurait-il osé s'en remettre au jugement d'Usbek? n'eût-il pas craint de s'approcher de la horde? son imagination ne lui aurait-elle pas représenté sans cesse le supplice affreux qui l'y attendait, si sa conscience lui eût dit qu'un sang précieux y criait vengeance contre lui?

Loin d'éprouver de semblables craintes, Mikhaïl ne pensa qu'à témoigner au khan sa confiance et sa soumission, et lui envoya Constantin, son troisième fils, âgé seulement de quatorze ans.

Drevnei Letop. Kniga Stepennaïa.

Mais Georges se rend lui-même à la horde, accompagné des députés de Novgorod qui lui étaient dévoués. Il savait que sa cause serait vivement soutenue par le général tatar, Kavgadi; il eut l'art de persuader au khan que Mikhaïl refusait de se soumettre aux Tatars; qu'il avait eu l'infidélité de s'attribuer une partie des tributs qu'il était chargé de recueillir pour eux; que par cette voie inique il avait amassé des trésors immenses, avec lesquels il voulait fuir en Allemagne. Séduit par ces calomnies, Usbek fit arrêter le fils du grand-prince, et ordonna qu'on le fît mourir de faim; mais cette victime était inutile aux desseins de Georges, qui voulait satisfaire à-la-fois et sa haine et son ambition; il fit re-

Kn. Stcherbatof.

marquer au souverain tatar que le souverain 1317.
de Volodimer, averti par cet acte de sévérité du sort qui le menaçait, ne se rendrait point à la horde et chercherait un asile chez les étrangers. Cet avis fit rendre la liberté au jeune prince. Usbek envoya un député à Mikhaïl pour hâter son départ, et fit lever une armée destinée à marcher contre lui, s'il osait désobéir.

Cependant Mikhaïl, ignorant les intrigues 1319.
qu'on tramait contre lui, faisait avec sécurité les préparatifs de son voyage. Déjà même il était sorti de Tver et était arrivé à Volodimer. Ce fut en cette ville qu'il rencontra l'ambassadeur tatar. Il gagna l'amitié de ce ministre, qui, persuadé de l'innocence du prince, lui fit part des calomnies qu'on avait répandues contre lui et des mesures qu'on avait prises pour s'assurer, par la force, de son obéissance. Tous ceux qui étaient attachés à Mikhaïl frémirent du danger qui le menaçait : tous le suppliaient, les larmes aux yeux, de ne point porter sa tête à des juges prévenus. Ses fils se disputaient l'honneur d'aller à la horde pour y servir de garans de la soumission de leur père, et mourir à sa place, si la haine de ses ennemis exigeait un sacrifice sanglant ; mais Mikhaïl, sentant qu'une prompte obéissance pouvait seule fléchir le khan, ré-

1319. sista aux prières et aux larmes de ses enfans et de ses amis, et, ayant fait un testament pour assurer à ces derniers les apanages qu'il leur destinait, il partit. Son fils Constantin vint au-devant de lui à l'embouchure du Don, et il trouva en même temps des officiers tatars destinés à l'accompagner, en apparence pour lui faire honneur, mais en effet pour empêcher qu'il ne fût prévenu sur le sort qui l'attendait.

Il se passa six semaines sans que rien pût confirmer à Mikhaïl les craintes qu'on lui avait inspirées. Il employa ce temps à mériter par des présens la bienveillance des chefs tatars, des femmes d'Usbek, et d'Usbek lui-même; mais l'effet de ces présens était peut-être détruit par des présens encore plus considérables de la part de Georges; au moins la qualité de beau-frère du khan, et les liaisons qu'il avait contractées à la horde pendant un long séjour, l'assuraient du parti le plus nombreux, et il avait soin de renouveler sans cesse ses calomnies. Enfin l'impression contre le grand-prince devint si forte qu'Usbek ordonna de l'appeler en justice. Kavgadi, son ennemi et le plus acharné de ses accusateurs, fut du nombre des juges. Toutes les raisons que Mikhaïl apportait pour sa justification

étaient rejetées avec colère; on recevait avec 1319.
complaisance toutes les accusations de Georges. Les juges enfin déclarèrent au khan que le grand-prince était digne de mort.

Usbek aimait la justice; il craignit de prononcer trop légèrement un arrêt sévère, et voulut que l'affaire fût examinée de nouveau; mais Kavgadi, par ses intrigues, sut rendre inutile l'équité de son maître. A force de se parer du zèle le plus sincère, il parvint à se faire nommer chef de la commission qui devait revoir ce grand procès. Comme Mikhaïl avait déjà subi un jugement et avait été déclaré coupable, il parut enchaîné devant ses juges. On présenta une seconde fois les accusations de Georges. L'accusé répondit sur tous les chefs, et réfuta victorieusement son adversaire; mais Kavgadi, d'autant plus irrité contre Mikhaïl que ce malheureux prince avait mieux établi son innocence, se leva avec fureur, et lui dit qu'il était indigne de toute indulgence et qu'il méritait la mort. Enfin dans le rapport qu'il fit de cette cause à son maître il eut soin de la présenter sous la face la plus favorable à ses vues iniques et sanguinaires. Usbek, trompé, confirma la condamnation que ses grands avaient prononcée.

1319. L'exécution du jugement fut encore long-temps différée, et l'infortuné Mikhaïl goûta lentement toute l'amertume de la mort. Les bras chargés de lourdes chaînes, le cou passé dans une forte planche, ajustée pour en faire un instrument de supplice et d'ignominie, il fut traîné à la suite du khan, dans une chasse sur les bords du Térek. Dans ces sortes de marche toute la horde suivait le souverain.

Déjà depuis vingt-cinq jours le grand-prince avait été jugé, lorsque le féroce Kavgadi se le fit amener dans un marché, rempli d'une foule d'étrangers et de Tatars. Il l'exposa aux regards curieux du peuple comme un vil scélérat qu'on dévoue à l'opprobre public. Ce fut là qu'on lui prononça la confirmation de son arrêt; ensuite, selon l'usage des Tatars, on lui détacha ses fers, on lui fit prendre un bain, on le para d'une robe d'étoffe d'or, on lui servit un repas somptueux, et tous les fruits qui font les délices de la table. Le grand-prince fut obligé de se prêter aux mains qui le paraient; mais il ne voulut goûter aucun des mets qui lui furent servis. On lui permit alors la consolation de voir son fils, ses domestiques, et de s'entretenir avec les prêtres qu'il avait amenés. Cependant il était toujours gardé avec soin, et les nuits il avait les

mains passées dans une machine de bois qui 1319.
ne leur permettait aucun mouvement.

Pendant qu'il employait à consoler son fils et à lui donner des conseils vertueux le peu de temps qui lui restait à vivre, un jeune homme, pâle et tremblant, lui vint annoncer, d'une voix entrecoupée par les sanglots, que Georges et Kavgadi s'avançaient : c'était lui dire assez qu'il touchait à sa dernière heure.

Georges et le Tatar qui lui était vendu s'arrêtèrent dans le marché, et le dernier donna ordre aux bourreaux d'aller exécuter l'arrêt porté contre le grand-prince. Ils commencèrent, suivant l'usage de leur pays où l'on n'infligeait que des supplices douloureux, à le soumettre à de cruels tourmens, et, après l'avoir long-temps frappé, ils le pendirent à un mur par la chaîne qu'il avait au cou ; mais le mur était vieux, il s'écroula, et le prince eut encore la force de se relever. Alors les bourreaux le prirent par sa chaîne, le traînèrent long-temps sur la terre, continuant de le frapper, jusqu'à ce qu'un certain Romanets, qui appartenait au prince Georges, lui plongea un couteau dans le flanc, et termina ses tourmens et sa vie. On pilla toutes ses richesses, on dépouilla indistincte-

1319. ment tous les gens de sa suite, Russes et Tatars, et ils furent battus, comme s'ils eussent été complices du crime dont on accusait leur maître.

Dès qu'on eut annoncé à Georges et à Kavgadi la mort du prince, ils s'avancèrent pour contempler leur victime; mais le Tatar se tourna avec indignation du côté de Georges, et, jetant sur lui un regard où se peignaient l'horreur et le mépris : « Peux-tu bien, lui » dit-il, voir d'un œil sec le corps dépouillé » de ton frère, étendu sur la terre et nageant » dans son sang »? Le féroce Georges, plus sensible à ce reproche qu'aux cris de sa conscience et de la nature, fit jeter un manteau sur le corps de Mikhaïl, et demanda la permission de le faire transporter en Russie pour lui rendre les honneurs de la sépulture.

Ainsi périt, à l'âge de quarante-six ans, Mikhaïl, prince doux, pacifique, d'un caractère conciliant, et qu'on trouvera digne d'un meilleur sort, si l'on décharge sa mémoire du soupçon d'un crime peu vraisemblable.

IOURY ou GEORGES III, DANILOVITCH. 1320.

Pour prix de ses intrigues criminelles Georges se vit possesseur du premier trône de la Russie. Il ramena avec lui et retint sous une bonne garde le jeune Constantin, fils du malheureux Mikhaïl. Long-temps après la mort de ce dernier prince, son épouse et ses enfans n'étaient pas encore instruits de sa fin: ils commencèrent à en avoir quelque soupçon en apprenant le retour de Georges, et, préférant la plus triste certitude au doute cruel qui les agitait, ils envoyèrent l'évêque de Tver s'instruire à Moskou de la vérité. Alexandre, le second des fils de Mikhaïl, obtint avec peine que le corps de son père lui fût rendu, et donna en échange celui d'Agathe, cette épouse de Georges, dont la mort avait été le prétexte de tant de cruautés. Trop faible pour se venger, le jeune Alexandre fut obligé de conclure la paix avec l'accusateur, le meurtrier de son père.

Drov. Letop. Kn. Stcherb.

Cependant Georges abandonnait l'état à la cupidité et aux caprices de ses protecteurs, et les Tatars épuisaient la Russie par des envois toujours plus fréquens d'officiers chargés de lever des tributs. On vit même arriver à Ka-

1320. chin un Juif qui avait acheté le droit de sucer le sang des malheureux. C'était encore trop peu que les extorsions auxquelles cette ville était soumise, elle appartenait à Dmîtri, fils de Mikhaïl, et c'en était assez pour attirer contre elle les armes de Georges; mais Dmîtri, qui se tenait sur ses gardes, vint à sa rencontre, et le grand-prince, qui avait moins le dessein de combattre que d'accabler un ennemi sans défense, lui accorda la paix.

En détestant le crime du nouveau souverain de Volodimer, il ne faut pas dissimuler
1322. le bien qu'il a fait à son pays : il battit, il repoussa les Suédois qui étaient entrés dans le domaine de Novgorod, dissipa une nouvelle armée que le tuteur du jeune roi Magnus avait envoyée contre lui, et, de la Carélie ravagée par ses armes, pénétrant jusque dans la Finlande, il forma le siège de Vybourg [1]. Il fut contraint de le lever; mais les victoires

[1] Puffendorf garde le silence sur ces évènemens; mais le prince Stcherbatof, de qui j'en ai emprunté le récit, l'appuie du témoignage de huit manuscrits. Il avoue que les Mémoires nomment les Allemands au lieu des Suédois; mais il ajoute avec raison que c'était pour porter les armes contre la Suède qu'on traversait la Carélie, et que Vybourg appartenait aux Suédois. Les Russes appelaient alors *Allemands* presque tous les étrangers occidentaux.

qu'il avait remportées assurèrent pour quel- 1322.
que temps la tranquillité de la Russie du côté de la Suède.

Cependant cet avantage passager était peu capable de le satisfaire; il voulait prévenir même les entreprises éloignées des Suédois, et mettre une forte barrière entre eux et la Russie : c'était en même temps donner des entraves aux chevaliers de l'ordre Teutonique, qui, remontant la Néva, pénétraient par le lac jusqu'au Volkhof, et entraient dans les terres de la république. Georges avait remarqué à l'embouchure du Ladoga une île nommée *Orekhof*, qui en commandait l'entrée. Il y fit bâtir une ville nommée d'abord *Orekhovetz*, ensuite *Notebourg*, et connue à présent sous le nom de *Schlusselbourg*. Elle n'était pas encore entièrement construite que le roi de Suède y envoya des ministres pour y
traiter de la paix. Elle y fut conclue, et la 1323.
partie méridionale de la Carélie fut cédée à Novgorod. Le grand-prince, dont le courage en imposait à l'occident, ne prévoyait pas que sa gloire allait causer sa ruine.

En faisant la paix avec Dmitri, fils de Mikhaïl, il s'était fait remettre le tribut que ce prince devait aux Tatars. Dmitri apprit que Georges s'était réservé cette somme; inquiet

1323. sur les suites d'une infidélité qui pouvait attirer sur lui la vengeance d'Usbek, le jeune prince entreprit le voyage de la horde pour s'y justifier et accuser l'injuste dépositaire; mais ce ne fut pas vraisemblablement sur cet article d'intérêt qu'il appuya le plus. Les Tatars devaient craindre que les Russes ne devinssent trop puissans du côté de l'Europe, et l'on suppose que Dmitri ne manqua pas de raconter et d'exagérer les exploits de son ennemi. Telle est du moins la conjecture du prince Stcherbatof : ce qu'il y a de certain c'est que Usbek lui donna la principauté de Volodimer.

Georges apprit ce qui s'était passé à la horde, et se hâta de s'y rendre pour traverser les mesures de son rival; mais, pendant qu'il voyageait sans défiance, Alexandre, frère du nouveau grand-prince, le surprit sur la route, lui enleva son bagage, et le força de fuir à Pleskof. Il ne put se rendre à la horde que l'année suivante.

DMITRI II, MIKHAÏLOVITCH.

Drev. Let. Stcherb. Le prince Dmitri, ayant reçu les lettres du khan, hâta son retour en Russie; il y fut accompagné par un envoyé tatar, et par une armée capable de le mettre en possession de

sa nouvelle souveraineté. Les villes ne firent 1323.
aucune résistance et reconnurent le nouveau souverain; Novgorod seule restait attachée à son rival.

Dmitri ne put apprendre sans une vive inquiétude que Georges était enfin parti pour la horde; il craignait tout de cet esprit exercé dans l'art des intrigues, et crut pour sa sûreté devoir se rendre lui-même auprès d'Usbek. Le bon accueil qu'il en reçut à son arrivée le conduisit à sa perte. Assuré de la bienveillance du prince tatar, il se crut tout permis, et, conduit également par l'ambition et par la
haine, il ne craignit point de venger lui-même 1324.
son père en répandant le sang de son ennemi. Georges sans doute avait mérité la mort; mais il aurait dû périr comme un criminel qu'on punit, et non comme un rival qu'on assassine.

Usbek, qui paraissait aimer Dmitri, ne put se refuser à de justes sentimens d'indignation, quand il apprit qu'au milieu de sa cour ce prince s'était rendu coupable d'un assassinat. Dmitri reçut dès-lors un ordre de ne pas s'éloigner. Les princes russes, loin de lui servir d'appui, cabalaient pour le faire condamner, dans l'espoir d'arracher quelques portions de son héritage. En même temps le frère de Georges vint à-la-fois demander ven-

1324. geance et solliciter le trône de Volodimer. Usbek différa deux ans entiers la punition du coupable : il avait sans doute dessein de par-
1326. donner ; mais enfin, vaincu par les pressantes sollicitations des princes et peut-être sévère par faiblesse, il donna l'ordre du supplice. Ainsi mourut à l'âge de vingt-sept ans un prince dont le crime fut d'avoir vengé son père.

ALEXANDRE II, MIKHAÏLOVITCH.

Drevn. Let. Kn. Stcherb.

Le crime dont Usbek avait cru Mikhaïl coupable, et celui dont il venait de punir Dmitri, lui inspiraient de l'éloignement pour la famille des princes de Tver. Cependant Alexandre, qui n'avait pas rougi de rechercher depuis long-temps l'amitié des Tatars, obtint la succession de son frère qu'il avait vivement sollicitée. Il revint en Russie avec des lettres du khan qui confirmaient ses droits à la principauté de Volodimer ; il y joignit celle de Novgorod ; mais, à l'exemple de son père, il fit toujours à Tver sa principale résidence.

1327. A peine avait-il pris possession du trône, que, s'il en faut croire les Chroniques, il pensa le perdre avec la vie par le plus horrible complot. Un prince, nommé *Stchelkan*, de

la famille du kan, fut envoyé à Tver en qua- 1327.
lité d'ambassadeur : il avait une suite considérable. Alexandre lui rendit les plus grands honneurs et le logea dans le palais de son père; mais bientôt après il découvrit qu'au premier jour de fête, apparemment pendant le service divin, les Tatars avaient résolu de l'assassiner, lui, les princes et les grands; qu'ils devaient ensuite égorger tous les citoyens qui voudraient se défendre ou qui paraîtraient redoutables, et placer Stchelkan sur le trône. Le dessein des Tatars était, dit-on, d'effrayer les autres dominations de la Russie par le cruel traitement qu'ils feraient éprouver à celle de Tver, et de les donner en apanages à différens princes de leur nation.

Qui pouvait porter Usbek à un tel attentat? Le fanatisme. Dévoré du zèle le plus ardent pour la loi de Mahomet, il voulait la faire régner dans toute la Russie : c'est au moins ce que disent les historiens russes. Il est vrai qu'Usbek avait forcé tous les Tatars et toutes Abulgasi.
les nations idolâtres qu'il tenait sous sa puissance à recevoir le mahométisme, et l'on ne peut douter de son horreur pour l'idolâtrie; mais les caresses qu'il avait faites au métropolite de Russie, les honneurs et les privilèges qu'il lui avait confirmés, l'amitié qu'il avait

1327. conçue pour l'évêque de Sarai, sa sœur donnée en mariage à un prince chrétien et devenue chrétienne elle-même, tout semble prouver qu'il n'avait aucune haine pour la religion chrétienne, ou que plutôt il aimait les chrétiens comme adorateurs d'un seul Dieu.

Cependant les hommes ne sont pas semblables à eux-mêmes dans tous les temps de leur vie. Usbek, très-jeune et encore mal affermi sur le trône, peut avoir chéri ou ménagé les chrétiens; plus âgé et plus sûr de sa puissance, il s'est livré peut-être aux conseils fanatiques de ses prêtres mahométans, et n'a plus voulu permettre aux autres hommes de ne pas penser comme lui. Peut-être aussi ne suivit-il que des vues politiques. Fatigué des intrigues des princes russes, indigné de leurs crimes, il voulut soumettre leurs états à des princes de sa nation et de son sang.

Mais alors il fallait que les mêmes coups fussent frappés à-la-fois sur tous les princes dans toute l'étendue de la Russie. En ne frappant que les princes de Tver, il se souillait d'un crime inutile, et n'en serait pas moins obligé d'employer la force des armes contre les autres. Croyons donc que son projet avait moins d'étendue qu'on ne lui en suppose, et que c'étaient en effet les seuls princes de

Tver, restes d'un sang criminel, que pour- 1327.
suivait sa haine. Il connaissait trop le peu d'union des princes russes pour rien redouter de leur vengeance.

Mais Alexandre avait vu son père et son frère mis à mort à la horde. Malgré la soumission qu'il avait montrée aux Tatars, malgré la bassesse avec laquelle il avait recherché leur faveur, il devait les haïr. Altéré de vengeance, il les accusa peut-être d'un complot imaginaire. Alors il faudrait penser que la haine le rendait incapable de la prudence la plus commune, ou qu'il lui était indifférent de tomber dans le précipice qu'il se creusait à lui-même, pourvu qu'il eût d'abord la joie d'y voir engloutir ses ennemis.

Quoi qu'il en soit, les habitans de Tver ne Drevn. Let.
doutèrent pas de l'affreuse conspiration dont leur prince accusait les Tatars, et résolurent d'opposer la force à la force et la ruse à la ruse. Alexandre fit en secret distribuer des armes à tous les citoyens, et à la première fête ils n'attendirent pas le lever du soleil pour commencer le massacre. C'était le jour de l'Assomption. Les Tatars, attaqués partout à-la-fois, sortirent tous de leurs maisons et se battirent avec cette fureur que donne le désespoir. Les habitans, bien plus nombreux

1327. que leurs ennemis, ne pouvaient agir tous ensemble dans des rues étroites; une partie se reposait quand les autres étaient acharnés au combat, et reprenait les armes à son tour quand les premiers avaient besoin de repos. Ainsi les Tatars, épuisés par des efforts non interrompus, avaient à repousser des ennemis toujours frais. Affaiblis par la perte du plus grand nombre des leurs, ils se réfugièrent dans le palais de Mikhaïl ; mais ils ne devaient plus trouver d'asile sacré. Alexandre fit mettre le feu à la maison de son père. Stchelkan y périt avec tous ceux qui l'accompagnaient. La fureur des habitans de Tver ne connut plus de bornes; ils massacrèrent les marchands tatars qui se trouvèrent dans la principauté, et tous les malheureux de cette nation qu'on put découvrir. On égorgeait ces victimes désarmées, on les noyait, on les brûlait dans d'énormes bûchers. Cette conspiration de Tver contre les Tatars ressemble assez à celle de Sicile contre les Provençaux.

Usbek ne manqua pas de trouver des princes russes prêts à servir sa vengeance. Ivan, fils de Daniel et frère de Georges, devait, à ce dernier titre, haïr les princes de Tver. Il demanda au khan la principauté de Volodimer. Usbek se contenta de la lui promettre et lui

donna des troupes sous les ordres de cinq 1327.
princes tatars. Ivan conduisit d'abord cette armée à Moskou, et de là les Tatars se répandirent dans la principauté de Tver, et mirent tout à feu et à sang. Alexandre fut obligé de fuir à Pleskof, où les habitans le reçurent avec affection et le reconnurent pour leur prince.

Quoique Ivan n'eût pas reçu d'Usbek les lettres pour la principauté de Volodimer, il s'y établit, se fit même reconnaître à Novgorod, y envoya des namesniks pour y commander en son nom, et se rendit à la horde.

Il y trouva Constantin, fils de Mikhaïl, qui, 1328.
désavouant la conduite de son frère, sollicitait aussi son héritage. Il était de l'intérêt des Tatars que la Russie fût partagée; Usbek confirma Ivan dans la possession des principautés de Volodimer, de Moskou et de Novgorod, et donna celle de Tver à Constantin.

1328.

IVAN I, DANILOVITCH,

SURNOMMÉ *KALITA* OU *LA BOURSE.*

Le siège de la domination est transféré à Moskou.

Drevnei Letopissets. Le nouveau souverain de Volodimer continua de faire sa résidence à Moskou, embellie par ses soins et par ceux de son père. Cette ville, étant à-la-fois la résidence du grand-prince et du chef de la religion, continua de s'agrandir, et fut enfin reconnue généralement pour la capitale de la Russie.

Ivan avait promis à Usbek de chercher tous les moyens d'exterminer Alexandre. Fidèle à ses engagemens, il fut à peine en possession du trône qu'il envoya des députés ordonner
1329. à ce prince de se rendre à la horde. Sur le refus d'Alexandre et sur de nouveaux ordres du khan, il manda de Novgorod à tous les princes russes de prendre les armes contre leur parent infortuné. On craignait trop les Tatars pour ne pas obéir. Les princes mêmes de Tver, Constantin et Vassili, se joignirent au persécuteur de leur malheureux frère.

Kn. Stcherb. Cependant Novgorod était menacée par les Allemands, et cette circonstance sauva pour

un temps Alexandre; mais le grand-prince, qui ne pouvait le combattre, crut suppléer par ses exhortations à la force des armes. Il s'avisa de lui envoyer l'archevêque de Novgorod et un officier pour l'engager à se soumettre aux volontés du khan. Ces députés ne dissimulèrent pas au prince le danger qu'il courrait de la vie en se rendant à la horde; mais ils lui exagérèrent la gloire de mourir, pour détourner de sa patrie la vengeance d'un ennemi redoutable. Il eût pu, de son côté, rendre conseils pour conseils, et faire exhorter les princes à se réunir contre un tyran étranger, et à soustraire la patrie à l'oppression, à la honte, à la servitude; mais il aima mieux se rendre à leurs avis intéressés : il se préparait à partir; les citoyens de Pleskof, qui lui étaient attachés, parvinrent à le faire changer de résolution. 1329.

A cette nouvelle, Ivan se trouve dans une étrange perplexité : il craint la colère du khan, qui l'accusera de servir mollement sa vengeance; il craint que les Allemands ne trouvent leur intérêt à secourir le prince opprimé; il craint encore ses propres alliés, les frères d'Alexandre, qui ne suivaient son parti que par faiblesse. Il se met en campagne, et aussitôt il s'arrête. Il se détermine enfin à

1329. implorer les armes de l'église, plus terribles souvent que le fer et le feu. Le métropolite entre dans ses vues politiques; il prononce l'anathème contre Alexandre et contre les habitans de Pleskof qui le favorisent.

Les citoyens renouvellent encore leurs sermens au prince excommunié; mais il savait combien il est aisé de séduire le peuple en empruntant la voix de la religion, et prévit qu'après le premier enthousiasme il serait abandonné et peut-être livré par scrupule à ses ennemis. Il répondit aux habitans qu'il ne voulait pas les arracher au sein de l'église, leur rendit leurs sermens, et se retira en Livonie auprès des chevaliers de l'ordre Teutonique. Les citoyens de Pleskof, n'ayant plus de raison pour rester détachés de la Russie, firent la paix, et le métropolite leva l'excommunication qu'il avait lancée sur eux; mais,
1331. dès qu'ils virent le grand-prince hors d'état de leur faire la guerre par l'abandon de ses
1332. alliés, ils rappelèrent Alexandre : Ivan se rendit à la horde pour y faire agréer ses excuses.

1335. Cependant Alexandre, voyant que sa fermeté l'entraînerait enfin à sa perte, conçut quelque espérance de fléchir le souverain du Kaptchak, et fit partir pour la horde son fils

Phédor. Le jeune prince fut bien reçu et renvoyé à son père avec un député; mais en même temps Alexandre eut ordre de venir se justifier lui-même. S'il ne pouvait se dissimuler le danger de ce voyage, il avait aussi quelques raisons de se confier aux Tatars, qui déjà lui avaient permis de rentrer à Tver. Il part. Les circonstances lui étaient favorables; le khan était embarrassé dans une guerre avec la Perse, et devait craindre que le prince, s'il s'acharnait à le persécuter, ne pût trouver enfin des amis. D'ailleurs il fut touché, dit-on, de la douceur et de la physionomie agréable d'Alexandre, qui avait l'heureux don de gagner les cœurs. Soit politique ou sincérité, il parut satisfait de sa soumission et le renvoya dans la principauté de Tver.

1335. Stcherbatof. Drevneï Letopissets. 1338.

Le bonheur du prince devait durer bien peu. Il éleva au rang de boïardin un Allemand qui s'était rendu son sujet, et sans doute il fit partager sa confiance et ses bienfaits à quelques citoyens de Pleskof qui n'avaient pas craint de le suivre. Il n'en fallait pas davantage pour aigrir ceux de ses sujets qui, favorisés par le hasard de la naissance, pensaient que tous les emplois devaient leur appartenir. On sait du moins que ses boïards mécontens se retirèrent auprès d'Ivan, et n'épargnèrent pas

1338. dans leurs plaintes le maître qu'ils avaient abandonné.

Persuadé que ses ennemis profiteraient du mécontentement de sa cour et des propos calomnieux de ses serviteurs infidèles pour le noircir à la horde, il y envoya son fils Phédor; mais Ivan le suivit de près, et n'eut pas de peine à réveiller dans le cœur d'Usbek une
1339 haine mal éteinte. Le kan mande le prince de Tver, et le fait en même temps assurer de sa bienveillance. Les protestations de bonté des souverains sont trop souvent, pour ceux qui leur déplaisent, le signal de leur perte. Alexandre, instruit par son fils, ne savait que trop ce qu'il avait à craindre; mais l'horreur d'un nouvel exil auquel il ne voyait plus de terme, et surtout le danger de son fils abandonné comme en otage entre les mains des Tatars, le déterminèrent à obéir. Il partit, malgré les pleurs de ses enfans, de ses frères, de ses sujets. Ivan, qui revenait alors de la horde, eut soin d'y renvoyer ses fils pour traverser toutes les démarches de son ennemi.

Le fils et les amis d'Alexandre lui apprirent à son arrivée tous les mauvais services qu'on lui avait rendus et les préventions du khan. Il se flatta d'abord que les riches présens qu'il apportait au souverain du Kaptchak, à ses

femmes, aux grands, le lui rendraient plus favorable; mais le froid accueil qu'il reçut détruisit ses espérances. Il passa un mois entier dans une perplexité non moins cruelle que le traitement qu'il attendait. Enfin il apprit que sa mort était résolue et qu'il devait la subir dans trois jours. Cependant on le laissait libre, mais il lui était impossible de fuir. Le jour fatal arrive. Alexandre avait su gagner l'amitié d'une des femmes du khan; il envoie chez elle pour être mieux instruit de son sort : lui-même monte à cheval et va visiter quelques amis. Partout on savait que sa mort était décidée. Trop certain de son malheur il revient à son camp, et apprend de ceux qu'il avait envoyés à la femme d'Usbek que sa dernière heure est arrivée : bientôt ses serviteurs fidèles viennent en gémissant lui annoncer que déjà les exécuteurs approchent. Lui-même sort au-devant d'eux, les envisage avec intrépidité et leur présente sa tête qu'ils tranchent à l'instant. Le même arrêt s'étendait sur le jeune Phédor, et fut exécuté. 1339.

Ivan profita du repos dont il jouissait alors pour faire entourer Moskou d'un mur de forte charpente, qui soutenait un rempart de terre et de pierres. Cette ville avait été déjà fortifiée de la même manière par Ioury son fondateur;

1339. mais le temps ou les ennemis avaient détruit ces faibles travaux.

1341. Le grand-prince mourut à Moskou après
31 mars. vingt-deux ans de règne. Il entra, suivant l'usage, dans l'état monastique lorsqu'il sentit les approches de la mort. Il avait reçu le surnom de *Kalita*, d'une bourse qu'il portait toujours à sa ceinture pour faire l'aumône; heureux si la dévotion avait éteint en lui l'ambition et les vices qui l'accompagnent.

SÉMEN ou SIMÉON IVANOVITCH LE SUPERBE.

Drev. Let. Stcherb. A la mort du grand-prince, Sémen ou Siméon, l'aîné de ses fils, était à Nijni-Novgorod; il se hâta de venir à Moskou; mais ni lui, ni ses frères, ni aucun des parens du dernier souverain n'osèrent prendre possession du trône sans le consentement d'Usbek. Tous les prétendans partirent ensemble pour soumettre leurs droits au jugement des Tatars, et, ce qui est bien rare entre des rivaux, ils n'entreprirent rien les uns contre les autres. La grande-principauté fut adjugée aux enfans d'Ivan, en laissant à Siméon la supériorité.

On va voir s'établir insensiblement en Russie

la succession directe, sans qu'on aperçoive 1341.
comment l'ancien usage s'est aboli. On peut croire que c'est par les décisions consécutives des khans tatars, qui ne faisaient aucune attention aux anciennes coutumes des Russes, qui même pouvaient les ignorer, et qui surtout ne consultaient dans leurs dispositions que leurs intérêts.

Par un traité que Siméon fit avec ses frères il conserva toute l'autorité avec la moitié des revenus. Après avoir fait cette transaction qui devait maintenir le bon ordre, il envoya à Torjok des commissaires pour lever les tributs et commander en son nom. Ils se rendirent coupables de quelques vexations, ou du moins ils en furent accusés. Les principaux habitans firent porter leurs plaintes à Novgorod et en obtinrent des secours. Pendant que les commissaires du prince étaient mis aux fers, que leurs femmes et leurs enfans perdaient eux-mêmes leur liberté, les citoyens de Novgorod adressèrent leurs reproches au grand-prince sur ce qu'il osait violer leurs droits avant d'être élu par la république. On lui fit entendre que sa conduite pourrait bien empêcher son élection.

Mais la ville de Torjok était divisée en deux partis : les grands seuls étaient opposés à

1341. Siméon, et peut-être opprimaient-ils le peuple; qui, aimant mieux être soumis au grand-prince que gémir sous le joug de plusieurs tyrans, avait reçu ses commissaires comme des libérateurs. L'arrivée des boïards de Novgorod, l'emprisonnement des commissaires le rendirent furieux; il se soulève, ouvre les prisons, en arrache ses protecteurs, les conduit en triomphe: les boïards de Novgorod prennent la fuite, et le peuple, ne pouvant se venger sur eux, met leurs maisons et leurs biens au pillage.

Siméon ne pouvait souffrir patiemment l'insulte qu'il avait reçue dans la personne de ses officiers; il marche contre la république, et telle était l'union entre les princes, ou tel l'ascendant que le souverain de Moskou avait déjà pris sur eux, qu'il avait à sa suite tous ceux qui lui avaient disputé le trône. Il marchait avec un appareil guerrier, mais avec des intentions pacifiques, et les Novgorodiens ne s'avançaient contre lui, les mains armées, que pour ne pas acheter la paix par le sacrifice de leurs droits. Comme les deux partis la désiraient, elle fut bientôt conclue; Novgorod reconnut Siméon, se soumit à lui payer un certain tribut, et reçut ses posadniks. Ainsi cette querelle, qui pouvait devenir funeste, fut apaisée sans effusion de sang.

Cependant les chevaliers livoniens ne per- 1341.
daient aucune occasion d'étendre leur puissance. Guédimin, prince de Lithuanie, leur avait inspiré de la crainte; mais il venait de mourir dans une guerre qu'il avait entreprise contre eux : ses sept fils, à qui il avait partagé ses états, étaient peu redoutables. Les Livoniens crurent pouvoir sans danger braver la puissance des Russes, et bâtirent une forteresse dans le domaine de Pleskof. Les habitans, qui s'étaient reposés avec trop de confiance sur la foi des traités, revenus bientôt de leur première surprise, reprirent les terres que leur avaient enlevées les brigands religieux, et portèrent même le ravage jusque chez les agresseurs.

Mais, dans la guerre, ceux que punit une 1342.
juste vengeance s'irritent au lieu de se repentir, et croient avoir le droit de se venger à leur tour. Les chevaliers livoniens, en paix avec la Hongrie et la Bohême, et n'ayant rien à craindre de l'indolent Casimir ni de la Pologne, se préparèrent à recommencer la guerre contre Pleskof. Les citoyens implorèrent le secours de Novgorod, et déjà les troupes de cette république s'apprêtaient à marcher pour les défendre; mais deux partis contraires divisaient Pleskof : les uns continuaient de

1342. reconnaître la domination de Novgorod, et les autres voulaient se donner à Olguerd, l'un des fils de Guédimin. Il avait épousé une princesse qui descendait du fils aîné d'Alexandre Nevski, et croyait avoir acquis sur la Russie, par ce mariage, des droits légitimes; il n'attendait que l'occasion de les faire valoir.

Son parti l'emporta. On fit dire à Novgorod qu'on avait conçu de vaines alarmes, et que les troupes qu'on avait demandées devenaient inutiles. D'un autre côté l'on implora les secours d'Olguerd. Il expédia un voiévode qui fut battu; lui-même s'avança tandis que les Livoniens formaient le siège de Pleskof : il se mit à portée de les observer et resta dans l'inaction, se contentant de faire exhorter les assiégés à demeurer unis et à se défendre opiniâtrément. Ils suivirent si bien ce conseil que les Allemands, las des fatigues du siège et mal informés de la triste situation des habitans, se retirèrent.

Olguerd tira de grands avantages de son inaction politique : les citoyens sentirent qu'il ne les avait faiblement défendus que parce qu'il les regardait comme des étrangers dont les intérêts lui étaient indifférens; ils résolurent de l'attacher à leur fortune en le choisissant pour leur prince; mais ils lui impo-

sèrent pour condition d'embrasser la religion 1342.
grecque. Le prince refusa leurs offres pour lui-même, et leur donna pour souverain l'aîné de ses fils, qui reçut le baptême et prit le nom d'*André*. Les citoyens de Pleskof, gouvernés par un prince lithuanien, se réconcilièrent cependant avec Novgorod, dont ils continuèrent de reconnaître la suzeraineté.

Tel est le sort déplorable des princes, qu'ils peuvent rarement goûter le repos quand le trouble règne chez leurs voisins, et que souvent même ils sont punis de leurs vertus et de leurs bienfaits. Les fils de Guédimin vont allumer en Lithuanie les feux de la discorde, et les étincelles en retomberont sur la Russie, parce qu'elle voudra soustraire aux flammes une victime innocente. Dans le partage que Guédimin avait fait de ses états il en avait
donné la portion la plus importante, Vilna et 1345.
la principauté de Lithuanie, à Evnouti, frère puîné d'Olguerd. L'ambitieux Olguerd médite, avec un de ses frères qu'il aimait plus que les autres, les moyens de dépouiller le possesseur d'un si bel héritage. Kestouti, ce frère complice d'Olguerd, et plus à portée que lui, par la situation de son apanage, de surprendre Vilna, s'en empare pendant la nuit : c'était dans le mois de décembre et dans les grandes rigueurs

1345. de l'hiver. Le malheureux Evnouti n'a que le temps de sauter du lit et de se sauver par-dessus les murailles, presque nu, n'ayant pas même de chaussure. Saisi par le froid, il tombe en faiblesse, est arrêté, et ses frères le font garder à vue; mais il a le bonheur de s'échapper et cherche un asile auprès du grand-prince Siméon, qui le reçoit avec humanité. Dans cette retraite on l'exhorte à embrasser le christianisme : il reçoit le baptême et prend le nom de *Jean*.

Olguerd, ennemi irréconciliable de son frère, déteste le prince qui lui a tendu les bras, et jure de se venger. Cependant il ne veut déclarer ouvertement ses desseins contre Siméon qu'après s'être fortifié par d'autres avantages, et c'est Novgorod qu'il marque pour première victime de sa colère et de son ambition. Les prétextes ne manquent jamais aux princes qui veulent la guerre, parce qu'ils se contentent des plus faibles couleurs qu'ils peuvent donner à leurs injustices. Olguerd se plaint de je ne sais quels discours que le posadnik de Novgorod a tenus contre lui, et c'est sur un sujet aussi frivole qu'il attaque la république. Il y porte de tous côtés le ravage, attaque de petites places, en rançonne d'autres, et fait défier les Novgorodiens au com-

bat. Ceux-ci se mettent en campagne, s'avan- 1345.
cent, et, saisis tout-à-coup d'une terreur panique, fuient l'ennemi dont ils sont encore éloignés et rentrent dans la ville. On sonne la cloche de la Vetche; c'est le signal ordinaire de l'assemblée du peuple : il se rend en tumulte sur la place qui conserve encore le nom du premier Iaroslaf. Les voix s'élèvent contre le posadnik Ostaphei ou Eustathe; on l'accuse d'être cause de la guerre. A ce nom seul la multitude entre fureur, et le malheureux Ostaphei est massacré. Cette victime n'était pas capable d'apaiser le courroux politique d'Olguerd. Heureusement les Livoniens profitent de son absence pour tomber sur la Lithuanie; il est obligé, pour défendre ses états, d'accorder la paix à la république. Elle fut bien vengée Kn. Stcherb.
par les Allemands : ils tuèrent en Lithuanie quarante mille hommes, suivant les Chroniques russes, et quatre-vingt mille, suivant les auteurs polonais. Ces exagérations font seulement connaître qu'alors les armées étaient nombreuses, à moins qu'il ne s'agisse des malheureux habitans des campagnes, massacrés de sang-froid par des assassins réunis en corps d'armée.

J'écarte les disputes sanglantes de différens princes apanagés, pour m'occuper d'une

1348. guerre que la Suède entreprit contre la république de Novgorod.

Idem. Puffendorf. Magnus Smeek, roi de Suède, ne pouvait renoncer au projet de se rendre maître du Danemarck. Il avait tenté plusieurs fois, mais inutilement, de se faire donner par le pape l'investiture de ce royaume. Il imagina que, s'il pouvait rendre à l'église romaine quelque service signalé, il obtiendrait, pour satisfaire son ambition, le consentement du souverain pontife, et les secours de plusieurs puissances catholiques. Dans cette vue, il entreprit de réunir la république de Novgorod au rit latin, persuadé que cet exemple serait bientôt suivi de toute la Russie.

Occupé de ce projet, ce prince ambitieux, dévot et débauché, fait proposer à l'archevêque et aux principaux citoyens de Novgorod d'entrer en conférence avec de savans théologiens catholiques, et de se soumettre à celle des deux églises dans laquelle ils reconnaîtront la vérité. Surpris d'une telle députation, les citoyens répondent qu'ils veulent rester fidèles à l'alliance établie par les traités entre la Suède et la république; mais qu'ils n'entreront dans aucune dispute sur la religion, contens de croire ce qu'avaient cru leurs pères; que, si le roi de Suède avait tant

d'amour pour les conférences théologiques, 1348.
il pouvait envoyer ses prêtres conférer avec le patriarche de Constantinople, de qui la Russie avait reçu le trésor de la foi.

Peu satisfait de cette réponse, le roi de Suède mande aux Novgorodiens de choisir entre des conférences et la guerre. Il reçoit un secours de cavalerie allemande, et vient former le siége d'Orekhovets. Les troupes de Novgorod surprirent les Suédois qui s'étaient dispersés pour exercer le brigandage, et en tuèrent un grand nombre; mais ce succès n'empêcha pas la reddition de la ville, où régnait la discorde. Magnus força un grand nombre d'habitans à embrasser la religion catholique, tira des autres de fortes contributions, et leur fit payer chèrement la permission de rester attachés à l'église grecque.

Possesseurs d'Orekhovets, les Suédois pouvaient faire librement des courses dans le domaine de la république, lui couper la communication avec la Néva, et ruiner, ou du moins interrompre son commerce. Le grand-prince refusait de prendre part à cette querelle, dans laquelle il ne se croyait pas intéressé. Les citoyens de Novgorod luttèrent avec courage contre la fortune, et résolurent de recouvrer eux-mêmes la place importante

1348. qu'ils avaient perdue. Ils demandèrent des secours aux habitans de Pleskof, et ceux-ci profitèrent du besoin qu'on avait de leurs forces pour secouer entièrement le joug : ils se firent déclarer indépendans, et profitèrent de cette indépendance pour ne pas donner le secours qu'ils avaient promis.

Les Novgorodiens, trahis, abandonnés par les habitans de Pleskof, après leur avoir accordé tout ce qu'ils demandaient, amusèrent l'avarice de Magnus par de magnifiques promesses, et profitèrent de son inaction pour faire venir quelques secours de Lithuaniens et de Tatars. Les Suédois ne purent qu'avec peine se sauver en traversant la Néva. Les Russes reprirent Orekhovets et se répandirent dans la Finlande. Magnus, pour obtenir la paix, fut obligé de céder à la république une partie de la Carélie. Pour surcroît de malheur, il fut excommunié par le pape, pour avoir dissipé à cette guerre le denier de saint Pierre.

Loccenii Rerum Svecicarum historia.

La Russie goûtait le repos de la paix lors-
1352. qu'en 1352 elle fut attaquée par le plus cruel des fléaux, la peste. Elle y avait été apportée, dès l'année précédente, par la communication des peuples de l'Asie. On ne savait prendre encore aucune précaution contre cette maladie destructive, et les malades,

Drev. Let. Kn. Stcherb.

confondus avec les autres citoyens, leur 1352.
communiquaient bientôt le poison dont eux-mêmes étaient infectés. Le premier symptôme était un crachement de sang, et le troisième jour amenait ordinairement la mort.

Les citoyens de Pleskof, persuadés que les remèdes spirituels ne manqueraient pas d'opérer efficacement sur le mal dont leurs corps étaient attaqués, supplièrent l'archevêque de Novgorod de les venir trouver, et d'unir ses prières à celles des habitans. Le prélat se rendit à leurs sollicitations; mais, victime de son zèle, il mourut en retournant à Novgorod, et ceux qui l'avaient accompagné y portèrent la contagion. Elle se répandit dans toute la Russie, et emporta dans quelques villes jusqu'au dernier citoyen. Une Chronique remarque que cette peste fut très-favorable aux monastères, à qui les mourans léguaient toutes leurs richesses [1].

Le grand-prince fut frappé lui-même avec 1353.

[1] Les Tatars avaient éprouvé neuf ans auparavant (en 1343) la même désolation : elle s'était répandue dans les villes de Saraï, Tchaldai, Ornatchai et Astrakhan; elle avait étendu ses ravages sur les campagnes. Un grand nombre de Tatars, fuyant cet horrible fléau, s'étaient retirés aux environs du Don et du Dnèpre, et c'est alors qu'ils commencèrent à s'établir à Pérékop.

1353. ses enfans de ce commun fléau. Il mourut à
Lomonossof. l'âge de trente-six ans, après douze années de règne.

Stcherbatof. Il avait eu trois femmes. Un an après avoir épousé la seconde, il la renvoya chez son père. On ignore les motifs de son mécontentement; mais on le voit, l'année suivante, contracter un troisième mariage. Cette seconde femme, dont il s'était séparé, était-elle morte, ou cette séparation était-elle un véritable divorce? L'église russe ne le permet pas. Les auteurs contemporains ne donnent aucun éclaircissement sur cette difficulté; mais on trouve dans une Chronique, dit le prince Stcherbatof, que le métropolite et le grand-prince, ayant eu ensemble des conférences secrètes, envoyèrent une députation au patriarche de Constantinople. On peut conjecturer que Siméon demanda et obtint que son second mariage fût annullé [1].

[1] Le même Stcherbatof, *Hist. de Russie*, tome III, porte le jugement suivant sur le règne de ce prince : « On a donné à Siméon le surnom de *Superbe;* mais l'histoire n'en indique pas l'origine. Elle dit au contraire que Siméon cherchait à gagner l'affection des Tatars, et à vivre en paix et en concorde avec tous les princes de la Russie; ce qui est loin de prouver son orgueil. Ajoutons que pendant un règne de douze ans sa conduite sage et prudente préserva la Russie des tributs des Tatars, des

IVAN II, IVANOVITCH. 1353.

Après la mort de Siméon, le trône de Moskou, car on doit à présent considérer cette ville comme la capitale, resta quelque temps sans être occupé. Les deux frères du dernier souverain n'osaient en prendre possession sans le consentement exprès des Tatars; mais six semaines n'étaient pas encore écoulées lorsque mourut André, le plus jeune de ces deux princes. Cependant Ivan ne jouit pas encore incontestablement du pouvoir qui lui était remis par le consentement des citoyens. Le peuple voyait avec plaisir la postérité de Daniel, fils d'Alexandre Nevski, en possession du trône de Volodimer et de Moskou; mais Drevn. Let.

guerres extérieures et intérieures, et qu'elle affermit son pouvoir par l'alliance des princes de Lithuanie. Sans être doué de qualités éminentes, Siméon sut rendre son peuple heureux, et le fit jouir des fruits de la paix et de la tranquillité dont il avait besoin après tant de troubles et de ravages. Aussi durant son gouvernement sage et pacifique des temples s'élevaient, s'ornaient de peintures et s'enrichissaient de cloches; des artistes russes travaillaient à tout cela. C'est donc au règne de Siméon qu'on peut rapporter le commencement des arts en Russie, quelque imparfaits qu'aient été les premiers essais ». *D.*

1353. quoiqu'aucun prince de la postérité d'André, frère puîné d'Alexandre, n'eût joui de ces souverainetés, Constantin Vassiliévitch, prince de Souzdal, qui était alors le chef de cette branche, crut y avoir quelques droits, ou plutôt il pensa que les Novgorodiens, qui envoyèrent à la horde solliciter en sa faveur, auraient assez de crédit pour faire valoir ses prétentions; mais du moins les deux concurrens n'ensanglantèrent point leur patrie pour satisfaire leur ambition, et s'en remirent au jugement du khan Djanibek, qui prononça en faveur d'Ivan. Son règne paisible fut marqué seulement par les intrigues et les querelles de différens princes apanagés, qui, continuant à s'affaiblir par leurs dissensions interminables, préparaient la grandeur du principal
1358. souverain de la Russie. Ivan mourut dans la sixième année de son règne et dans la trente-troisième de son âge. Il reçut dans sa maladie la tonsure monacale. On put prévoir ce que feraient bientôt ses successeurs, quand on lui vit refuser avec fermeté l'entrée de ses états à un député tatar qui venait fixer les limites entre la principauté de Moskou et celle de Rézan. Comme le khan ne chercha point à venger l'insulte qu'on venait de lui faire dans la personne de son ambassadeur, on croit que

celui-ci n'avait point été autorisé dans son entreprise. D'ailleurs cet officier, ayant été bientôt après rappelé de Russie, assassina le favori de Djanibek, et fut puni de mort. 1358.

DMITRI III, CONSTANTINOVITCH.

En même temps que la Russie perdait son principal souverain la horde éprouvait une violente agitation. Berdibek, revenant de son expédition de Perse, fit mourir ses douze frères pour affermir sa puissance. Il voulait assurer sa vie par ce crime, il l'abrégea par ses débauches, si cependant il ne fut pas tué par Askoup ou Askoulpa, que quelques-uns appellent son fils, et qui fut son successeur. Que celui-ci ait été ou non un assassin, ou même un parricide, à peine possesseur du trône, il fit connaître, dit-on, son caractère affreux, et devint en horreur à ses sujets. Il régna un mois suivant les uns, et suivant les autres un peu plus de six mois. Narous, descendant du khan Touchi ou Souzi, le fit mourir avec tous ses enfans, et monta sur le trône dont il venait de le renverser. 1359. Lizlof. Ritchkof. Kn. Stcherb.

Alors les princes russes se rendirent en grand nombre à la horde, les uns pour don-

1359. ner des preuves de leur fidélité, les autres pour porter des plaintes, et tous ensemble pour obtenir la permission de gouverner par eux-mêmes leurs états, sans être en quelque sorte soumis à la tutelle des officiers tatars que les khans plaçaient auprès d'eux. Parmi les princes russes qui assiégeaient assidument le trône de Narous, quelques-uns étaient venus solliciter la principale souveraineté de Russie. Tel était Dmitri, fils de Constantin, de ce prince de Souzdal, que nous avons vu montrer les mêmes prétentions. Le khan fit beaucoup de caresses aux princes, et, craignant d'en mécontenter plusieurs pour satisfaire l'un d'eux, il remit à un autre temps le choix d'un souverain de Volodimer et de Moskou. Son règne fut trop court pour lui permettre de prononcer ce grand jugement.

L'histoire des Tatars du Kaptchak ne nous est guère connue que par les écrivains russes, et c'est en traitant l'histoire de leur propre pays qu'ils y ont mêlé quelques traits de celle de leurs tyrans. Aussi la savons-nous très-imparfaitement, et nous ignorons quand et comment la puissance formidable des Tatars s'est dissoute et morcelée. Nous voyons paraître tout-à-coup diverses dominations, sans

connaître leur origine, et tout ce que nous 1359.
en pouvons savoir, c'est qu'elles sont des portions détachées de cette fameuse horde dorée, fondée par Bati. Ainsi, au lieu d'un seul khan de la grande horde, nous trouvons des khans du Volga, de Kazan, d'Astrakhan, de Naroutchad, d'au-delà de l'Iaïk.

Un prince de cette dernière horde, nommé 1360.
Kidir ou *Kéder-Khan*, s'arma contre Narous. Il avait un grand avantage, celui de trouver son ennemi chargé de la haine de la nation. Narous, abandonné, fut tué avec son fils, et Kidir régna sur les Tatars du Volga. Il chercha d'abord à gagner l'affection des Russes. Déjà depuis plus d'une année le trône de Moskou et de Volodimer était vacant; Dmitri Constantinovitch continuait de le solliciter, et il l'obtint sur la renonciation de son frère André, qui se contenta de la principauté de Souzdal.

Cependant Ivan II, le dernier souverain de Moskou, avait laissé deux fils, dont l'aîné était âgé de onze ans. Sa grande jeunesse aurait suffi autrefois pour lui ôter tout droit au trône; mais le temps, qui agit sur les états comme sur les hommes, affaiblit et même efface insensiblement jusqu'aux maximes qui pendant plusieurs siècles ont été regardées

1360. comme fondamentales, surtout lorsqu'un corps respecté ne les conserve point en dépôt pour les représenter aux peuples quand les circonstances l'exigent.

Le fils aîné d'Ivan, Dmitri, parvenu à sa treizième année, ne se voyait pas sans dou-
1361. leur privé du trône de son père, et ses courtisans, assidus à lui parler de ses droits, lui faisaient regarder l'autre Dmitri comme un usurpateur. Conseillé par ses parens et par les amis et les ministres du dernier prince, il se transporte à la horde, dans le dessein de réclamer un bien qu'il regardait comme son héritage légitime; mais il trouve la cour du khan tellement prévenue en faveur de son rival, qu'il n'ose découvrir les prétentions qui ont occasioné son voyage. Il revient en Russie, à la vue des troubles qui commençaient à s'élever dans la horde.

Mais quoiqu'il n'eût osé faire aucune demande, son voyage avait donné tant d'alarmes au prince de Moskou qu'il se rendit auprès du khan avec son frère André et les princes de Rostof et d'Iaroslavle. Ils trouvèrent la horde en feu par l'inhumanité du fils aîné de Kidir, de ce Kidir dont la bonté avait gagné les cœurs de ses sujets; prince fortuné, s'il n'avait pas eu un monstre pour fils: c'était

Témir-Koza, qui, démêlant peut-être la pré- 1361.
férence que son père accordait à son jeune frère Koutloui, les massacra tous deux à l'arrivée des princes russes.

Le scélérat ne jouit pas long-temps du fruit de son crime. Un prince, nommé *Mamai*, profitant de l'horreur qu'excitait Témir-Koza, s'arma ouvertement contre lui. Témir, généralement abandonné, après sept jours de
règne fut obligé de fuir au-delà du Volga, Ritchkof.
où son ennemi l'atteignit et lui donna la mort.

Les princes russes qui étaient à la horde, craignant d'être enveloppés dans le désordre général, cherchèrent leur salut dans la fuite; mais la fuite même n'était pas exempte de danger, car dans ces temps d'anarchie les Tatars donnaient un plus libre essor à leur inclination pour le pillage, et à cette férocité qui était moins en eux une qualité qui leur fût propre qu'un effet de leur situation.

Mamai, qui pouvait tout dans la horde, crut, pour conserver plus sûrement l'autorité, devoir en sacrifier le titre, et plaça un nommé *Avdoul* sur le trône des Tatars du Volga. Il passa avec lui de l'autre côté de ce fleuve pour combattre un certain Kildibek qui prenait le titre de kan. Il serait difficile

1361. de découvrir à présent si ce Kildibek était, comme il osait s'en vanter, fils de Djanibek, ou si ce n'était qu'un imposteur. Il périt; mais la domination n'en resta pas moins divisée. Les princes tatars du district de Sarai s'enfermèrent dans cette ville et se choisirent pour kan un certain Amurat, frère de Kidir.

Avdoul et Amurat se surprirent successivement, s'attaquèrent, se combattirent, sans que l'un d'eux eût des avantages assez décisifs pour renverser son ennemi. Ainsi tous deux continuèrent de régner, Avdoul sur les Tatars du Volga, par l'appui de Mamai, et Amurat à Sarai, où il était soutenu par les mêmes princes qui l'avaient élevé. Ce fut à ce dernier que s'adressèrent les députés des deux Dmitri, qui le prirent pour juge de leurs droits au trône de Moskou. Le Tatar, qui connaissait peu sans doute les anciens usages de Russie, se conduisit par les lumières naturelles, et, persuadé que le fils devait posséder l'héritage du père, il adjugea le trône au fils d'Ivan.

DMITRI IV, IANOVITCH DONSKI. 1362.

Dépouillé par l'arrêt d'Amurat, le fils de Constantin sort de Volodimer où il avait établi sa résidence. Le jeune Dmitri, impatient de prendre possession du riche domaine qui lui est adjugé, entre dans la ville que vient d'abandonner son rival, et, sans perdre un moment, il va se faire reconnaître à Moskou. Les peuples auraient pu ne pas respecter sa jeunesse, et elle devait exciter l'audace des rivaux jaloux de sa puissance; mais il était accompagné de son oncle Vladimir Andréiévitch, prince de Serpoukhof, qui lui servait de tuteur, l'aidait de ses conseils et de son courage, et lui prêtait un ascendant qu'aurait été loin de prendre par lui-même un prince à peine adolescent. L'ancien ordre de succession commençait à être si peu regardé comme une loi fondamentale que Vladimir ne pensa pas à demander le trône pour lui-même, et se contenta de soutenir les droits de son neveu. Sans cet utile soutien, le fils d'Ivan n'eût point recouvré, sur l'ordre d'un Tatar, le trône de son père, ou du moins il en aurait été bientôt renversé. Le khan qui l'avait élevé aurait lui- Drevn. Let.

1362. même causé sa chute, lorsqu'il lui ôta son appui pour le donner à son rival.

Ce fut l'effet d'un combat d'orgueil entre le khan de Sarai et celui du Volga. Mamai n'eut pas plutôt appris qu'Amurat avait terminé le différent des deux Dmitri, qu'il crut sa gloire intéressée à paraître avoir jugé ce grand procès. Le parti le plus sûr, pour ne pas se compromettre, était de prononcer en faveur du prince qui déjà se trouvait en possession du trône. Ainsi Mamai, sans que personne demandât son arbitrage, envoya, au nom de son
1363. fantôme de khan, un ambassadeur au fils d'Ivan, avec des lettres qui lui confirmaient la possession des principautés de Volodimer et de Moskou. Ces lettres semblaient ne devoir être qu'inutiles à celui qui les recevait; mais elles lui seraient devenues funestes s'il eût été faible. En effet Amurat, choqué de ce que le jeune Dmitri paraissait devoir à un autre sa puissance, envoya une semblable ambassade et de semblables lettres-patentes au fils de Constantin. Ce prince savait combien ses lettres avaient souvent donné de crédit à celui qui les obtenait. Il partit avec l'ambassadeur d'Amurat trente Tatars de la suite de cet officier et ses propres troupes. Il se promettait de remonter aisément sur le trône de Moskou,

moins par la crainte qu'inspiraient ses forces 1363.
que par la vénération des peuples pour les décrets de la horde. Il se trompa : mis en fuite, poursuivi, chassé même de la principauté de Souzdal, spectateur des ravages exercés dans ses domaines, il fut obligé de demander la paix, de rendre humblement hommage à un enfant devenu son vainqueur et son souverain, et de se retirer à Nijni-Novgorod auprès de son frère André.

Cet André donna peu de temps après un grand exemple de faiblesse et de superstition; il descendit du trône pour se renfermer dans un monastère, et négligea même de pourvoir à l'administration des états qu'il abandonnait, et qu'envahit Boris, le plus jeune de ses frères, au préjudice de Dmitri. Le fils d'Ivan, qui ne craignait plus son malheureux rival, se fit gloire de le protéger. La vanité est satisfaite de soutenir ceux qu'on a vus puissans; d'ailleurs le souverain de Moskou, soit qu'il protégeât, soit qu'il abattît les autres princes, suivait également le grand dessein qu'il avait formé, celui de leur faire sentir à tous sa supériorité. D'abord il interposa sa médiation entre les deux frères; ensuite, en qualité de suzerain, il ajourna Boris à Moskou, et, ne pouvant fléchir l'opiniâtreté de l'usurpateur, il

1363. employa contre lui les armes de l'église. L'igoumène Serguei, muni des ordres du grand-prince et des pouvoirs du métropolite, fit fermer les églises de Nijni-Novgorod, et lança l'interdit sur cette ville épouvantée.

Habile à profiter de la terreur qu'impriment les foudres sacrés, le souverain de Moskou envoie promptement des secours d'hommes à l'autre Dmitri, qui de son côté rassemble toutes les forces de Souzdal et entre en campagne; mais tous ces grands apprêts furent inutiles, la terreur de l'anathème avait suffi pour dompter l'orgueil de son frère. Il le rencontra bientôt en chemin, non dans l'état menaçant d'un ennemi qui vient offrir le combat, mais pâle, consterné, suppliant, demandant grace à genoux; il le relève, ne voit plus en lui qu'un frère, lui rend le courage par ses caresses, et lui assigne Gorodets pour apanage. Ainsi le fils de Constantin réunit la souveraineté de Nijni-Novgorod à celle de Souzdal, et, pour rendre encore son alliance plus étroite avec le
1366. prince de Moskou, il lui donna en mariage sa fille Eudoxie.

A peine Dmitri était monté sur le premier trône de Russie, qu'on dut prévoir l'abaissement et même la ruine des princes inférieurs. Dès la seconde année de son règne il chasse

de Gallitch un Vladimir qui en était en pos- 1366.
session, et réunit à sa domination cette belle principauté : il en fait autant de Starodouh, acquisition moins importante, qui prouve seulement qu'il n'en négligeait aucune. En un petit nombre d'années il a reçu les hommages de tous les princes russes, il a soumis par la force ceux qui ont refusé de les rendre.

Un seul prince, terrassé et se relevant toujours avec un nouveau courage, fit douter s'il ne renverserait pas enfin lui-même du trône l'ambitieux qui prétendait le subjuguer : c'était Mikhaïl, prince de Tver, fils de ce malheureux Alexandre que nous avons vu décapiter à la horde, ennemi moins redoutable peut-être par sa valeur et ses ressources que par les secours d'Olguerd, prince de Lithuanie, dont il avait fait son gendre. D'abord battu et forcé de pren- 1367.
dre la fuite, il obtient la paix et rentre dans ses états. Le grand-prince semble étudier les moyens de conserver avec lui la bonne intelligence, et, pour établir entre eux une paix plus solide, il l'invite à venir lui-même en discuter et régler les conditions. Mikhaïl, trop fier pour connaître le soupçon, vient à Moskou avec ses principaux boïards; il y trouve le métropolite qui devait assister aux conférences,

1367. et dont la présence indique des vues de paix. Le travail commence : on se concerte avec toutes les apparences de la bonne foi, les difficultés s'aplanissent, le traité semble presque conclu, lorsque le troisième jour Mikhaïl est arrêté, ses boïards chargés de fers et dispersés, une partie de ses états occupée par les namestniks du perfide qui le retient captif. Il ne dut sa liberté qu'à l'arrivée de plusieurs princes tatars qui en imposèrent un moment à l'injuste Dmitri.

L'attentat que celui-ci venait de commettre pouvait lui devenir funeste; il s'était fait un implacable ennemi, dont il avait sans cesse à craindre la vengeance : il résolut de la prévenir. N'ayant plus sans doute auprès de lui ces Tatars dont la présence l'avait contraint à la justice, il tourna toutes ses forces contre le prince qu'il venait d'offenser. A peine rentré dans ses états, Mikhaïl n'avait pas eu le temps de se préparer à la défense; il se retira en Lithuanie auprès de son gendre, et eut peu de peine à le faire entrer dans sa querelle. On remarquait dans Olguerd une qualité rare alors, et qui lui donnait un grand avantage sur ses ennemis, l'art de se taire. Il était le seul confident de ses desseins ; seul il pensait et dirigeait ses entreprises, et quand il ras-

semblait ses forces, ses généraux en ignoraient 1367.
la destination. Dmitri apprend en même temps
qu'il est menacé, et voit les ennemis déjà près
de Moskou. Ses troupes étaient congédiées, il
n'eut d'autre ressource que de faire partir sa
garde. Olguerd s'avançait toujours, portant le
ravage autour de lui; il rencontre la poignée
d'hommes qu'on prétend lui opposer, l'écrase,
continue sa route, dévaste les environs de
Moskou, brûle les villages et les habitans, et
Dmitri, pour éloigner cet hôte terrible, fut
obligé de rendre tout ce qu'il avait pris au
prince de Tver [1].

Presque chaque année voyait le prince de
Tver attaqué, défait et fugitif; agresseur à son
tour et victorieux, tantôt seul, tantôt avec
Olguerd; mais toujours, après ses triomphes,
près d'essuyer de nouvelles défaites. Deux fois
il obtint de Mamai des lettres qui lui don-
naient la grande-principauté de Moskou; mais
la fidélité que les sujets de son rival conser-
vèrent pour leur maître ne lui permit pas de
les faire valoir. Dmitri se rendit à son tour à 1371.
la horde; il y fut bien reçu du nouveau khan
protégé par Mamai, et en obtint des lettres
dont l'effet était plus assuré que celles de son
concurrent, puisqu'elles lui confirmaient une

[1] On vit une comète à queue en 1368.

1371. domination qu'il possédait déjà. Mikhaïl avait envoyé son fils à la horde, et ce jeune prince s'y était endetté; Dmitri se le fit remettre par les Tatars en payant ses dettes qui montaient
1372. à dix mille roubles [1], l'emmena avec lui, et le retint prisonnier dans le palais du métropolite jusqu'à ce qu'il fût remboursé.

Muni de cet otage précieux, il devait se promettre une paix solide; mais dès la même année Mikhaïl recommença la guerre, et fit, surtout à Torjok, des maux inexprimables. Olguerd vint encore joindre ses forces à celles de son beau-père, et tous deux, après avoir répandu bien du sang, furent obligés de demander la paix.

Le grand-prince ne pouvait s'en promettre une durable tant que Mikhaïl ne serait point abattu. Toutes leurs pacifications n'étaient que de courtes suspensions d'armes; les deux athlètes fatigués, meurtris et respirant à peine, s'observaient encore avec fureur, se reposaient en menaçant, et reprenaient haleine pour recommencer des combats plus terribles. Dmitri avait un avantage qui devait enfin lui donner une supériorité décidée, l'amour des peuples; au lieu que son ennemi, sacrifiant la Russie à son gendre, l'y appelant sans cesse pour la

[1] 50,000 livres, somme considérable alors.

déchirer, et la menaçant de malheurs plus 1372.
grands encore, s'il était possible, par ses intrigues avec les Tatars, était chargé de la haine commune.

Ainsi le grand-prince, attaqué de nouveau, 1375.
reprit les armes avec la certitude d'être puissamment secondé. Presque tous les princes de Russie, animés d'un même ressentiment ou soumis à l'ascendant et à la puissance du souverain de Moskou, vinrent le joindre avec toutes leurs forces. Ils étaient en très-grand nombre; car la Chronique, qui en nomme dix-neuf, ajoute *et beaucoup d'autres.* Dmitri, prince de Nijni-Novgorod et de Souzdal, tenait entre eux le premier rang. Il semblait généreusement oublier qu'il avait autrefois possédé le trône de Moskou, et qu'il en avait été renversé par le fils d'Ivan, ou plutôt il se ressouvenait seulement des obligations qu'il avait à ce prince et du nœud qui les unissait [1].

Mikhaïl s'était renfermé dans sa capitale : ce fut là que se rendirent les alliés. Le feu, le ravage, la désolation, la captivité, la mort, accompagnaient la marche des princes. Déjà les faubourgs de Tver n'existent plus : les vents en ont dispersé les cendres; une nouvelle ville,

[1] 29 juillet 1375, éclipse de soleil.

1375. élevée par les assiégeans, entoure la ville assiégée. Les Novgorodiens arrivent, respirant la fureur et l'entretenant par le souvenir de ce qu'ils ont souffert à Torjok. Les terrasses des assiégeans atteignent déjà la hauteur des murs de la place; les feux qu'ils lancent consument un pont, menacent la ville entière, et détruisent la principale machine qui servait aux assiégés à lancer des traits. Mikhaïl fait des sorties, elles sont sanglantes, mais elles ne peuvent rétablir ses affaires. Olguerd venait le secourir; déjà il était peu éloigné quand on l'informe que presque toutes les forces de la Russie sont avec le grand-prince : saisi de terreur, il retourne sur ses pas. Mikhaïl attendait des secours de Mamai, qui lui avait donné une troisième fois des lettres pour la grande-principauté; il en est abandonné. Dépouillé de la plupart de ses villes, frémissant de sa faiblesse, et sans espoir de ressource étrangère, il n'attend plus son salut que de la négociation. L'évêque de Tver, les grands, les boïards, les citoyens les plus respectables, se présentent au vainqueur en supplians et se remettent à sa discrétion. Dmitri, touché de l'humiliation de son ennemi, content de l'avoir affaibli, et ne voulant pas sans nécessité détruire une des principales villes de l'état, consentit à la

paix, qui fut scellée de part et d'autre par le serment sur la croix. 1375

Elle devint d'autant plus solide qu'Olguerd mourut deux ans après. La Russie fut délivrée par sa mort d'un ennemi redoutable. Il avait six frères, mais aucun ne fut son égal. La Chronique donne la raison de la supériorité qu'il avait sur eux : C'est, dit-elle, qu'il n'était pas ivrogne. Éloge rare dans ce temps-là parmi les princes du Nord. Il ne buvait pas de vin ; il n'aimait ni le jeu, ni les plaisirs, ni rien de ce qui ne pouvait contribuer à sa gloire. Sa discrétion égalait sa tempérance. Ce fut sur ces vertus qu'il fonda la grandeur de sa patrie. Le plus célèbre de ses douze enfans mâles fut Iagailo, que les Français connaissent sous le nom de *Jagellon*. C'était celui qu'il chérissait le plus. Quoiqu'il ne fût que le huitième de ses fils, il le crut seul digne du trône, et, se contentant de laisser des apanages aux autres, il le nomma son successeur. Jagellon embrassa dans la suite le christianisme, et réunit la Pologne à ses états héréditaires par son mariage avec la fille de Casimir III.

Dmitri ne ménageait point un autre ennemi bien plus terrible qu'Olguerd. Fier de l'accroissement de sa puissance et de l'affaiblissement de ses rivaux, il ne voulait plus

3175. reconnaître la domination des Tatars, et refusait de leur payer le tribut auquel ses prédécesseurs avaient été soumis. C'était sans doute pour le punir que Mamai avait souvent accordé, par ses lettres, la souveraineté de Moskou au prince de Tver. Le prince de Souzdal, ce Dmitri, l'allié, le beau-père, l'ami du grand-prince, avait le premier ressenti la vengeance des Tatars : il avait vu ses états ravagés, son armée battue, sa ville de Nijni-Novgorod réduite en cendres. Les deux Dmitri se crurent également offensés, et envoyèrent l'année suivante des troupes nombreuses dans le pays des Mordvas ou Mordvans, espèce de sauvages, sujets de Mamai. La flamme dévora toutes les cahutes de ces malheureux : hommes, femmes, enfans, vieillards tombèrent également en captivité, et ceux qui furent menés à Nijni-Novgorod y furent assassinés de sang-froid, comme si les Russes avaient voulu prouver qu'ils étaient encore plus féroces que leurs ennemis.

Ce n'étaient, de la part des Russes et des Tatars, qu'excursions réciproques. Mamai fait brûler Nijni-Novgorod une seconde fois, et envoie en même temps contre le grand-prince une armée qui est défaite sur les bords de la Voja, dans la principauté de Rézan; mais cet

échec, incapable de l'abattre, ne faisait que l'irriter et le rendre encore plus formidable. Sa puissance à la horde était montée à son comble; tous les princes, tous les grands, capables de traverser ses desseins, avaient été sacrifiés à son ambition, et, désormais assez fort pour n'avoir plus besoin de ménagemens politiques, il finit par se défaire du khan et de tous ceux qui étaient attachés à ce prince. 1375. 1380.

C'est le souverain de Moskou qu'il veut accabler de toute sa puissance : il joint à ses propres sujets des troupes soudoyées, d'Arménie, de Circassie et de plusieurs autres contrées. Il entre, dit-on, en Russie avec sept cent mille hommes, passe le Volga, continue lentement sa marche et s'arrête à l'embouchure du Voronèje, rivière profonde qui se jette dans le Don. Drev. Let. Kniga Stepennaïa. Ritchkof.

Oleg, prince de Rézan, apprend que Mamai est près des frontières de ses états. Déjà il avait éprouvé l'année précédente la force de ce fier Tatar, et, obligé de prendre la fuite, il avait perdu plusieurs de ses villes livrées aux flammes : il ne voulut pas s'exposer une seconde fois à de semblables malheurs, et n'avait pas assez à se louer de Dmitri pour se sacrifier à ses intérêts. Il envoya des ambassadeurs présenter à Mamai ses hommages, lui

1380. offrir ses services, et se plaindre du grand-prince de Moskou, qui lui avait pris et lui retenait la ville de Kolomna.

Non content de se joindre à l'ennemi de sa patrie, il écrivit à Jagellon pour l'engager à suivre son exemple. Il lui présentait l'invasion projetée par Mamai comme une entreprise dont ils pouvaient tous deux retirer de grands avantages, et qui leur promettait une part dans les dépouilles du prince de Moskou. La politique d'Oleg fut trompée, parce que les évènemens ne répondent pas toujours à la prudence des hommes; mais il était vraisemblable que le Tatar serait victorieux, que, retournant à la horde, il partagerait ses conquêtes aux princes qui auraient gagné sa faveur, et qu'il se contenterait de leur imposer un tribut.

Mamai reçut presque en même temps les députés des deux princes : il les accueillit avec bonté; mais il exigea qu'Oleg et Jagellon vinssent le trouver avec toutes leurs forces et lui fissent serment de fidélité.

Déjà Mamai était en marche lorsque Dmitri fut instruit de son entreprise. A la nouvelle d'un si grand danger, le premier soin du grand-prince fut, si l'on en croit la Chronique, d'aller prendre les avis de son métro-

polite. Il eût été plus prudent de prendre 1380.
ceux de ses guerriers ; mais heureusement le prélat ne donna que de sages conseils.

Ce fut d'après ses avis qu'une négociation fut entamée ; mais Mamai fut trop exigeant et Dmitri trop fier pour qu'elle eût un bon succès. Dmitri vit presque tous les princes russes, excités par leur intérêt commun, se rendre à son invitation, avec tout ce qu'ils avaient pu rassembler de troupes dans leurs états. On remarquait parmi eux ce même prince de Tver, long-temps le plus fier ennemi du grand-prince, maintenant l'un des plus empressés à lui amener des secours.

Avant d'entrer en campagne Dmitri se rendit au monastère de la Trinité, à quinze lieues de Moskou, pour y participer aux saints mystères et demander la bénédiction de l'igoumène Serguei, qui était regardé comme un saint. Dmitri ne le quitta pas qu'il n'en eût obtenu deux moines, fameux par leur valeur : champions intrépides, habiles généraux, ils n'étaient pas moins savans à ranger une armée en bataille que redoutables dans les combats singuliers [1], et le prince, en les emmenant avec lui, conçut quelque espérance

[1] Les monastères étaient alors des forteresses. Il n'est donc pas étonnant que des moines fussent guerriers.

1380. d'être invincible. Qu'était donc devenue la valeur des Tatars, eux qui furent vaincus par une armée dans laquelle deux moines étaient les plus fiers combattans ?

On arrive sur les bords du Don : Mamai, tranquille, attend la jonction de Jagellon et d'Oleg, et ignore même que les Russes ont rassemblé une armée. Cette étonnante sécurité ajoute au courage du grand-prince. Il lui arrive de nouveaux renforts : les marchands eux-mêmes avaient pris les armes [1], et l'on dit qu'il passa le Don à la tête de quatre cent mille hommes. Pour mettre ses troupes dans la nécessité de vaincre, il fit rompre les ponts et leur ôta l'espérance de sauver leur vie par la fuite.

Enfin les deux armées sont en présence ; un Tatar sort des rangs et vient proposer aux Russes le défi : Péresvet, l'un des moines de la Trinité, répond à l'appel. Les deux champions se mesurent fièrement des yeux, s'avancent l'un contre l'autre, se frappent et se tuent du premier coup. Les Russes frémissent : l'action s'engage, elle devient générale, et la victoire se tourne du côté des Tatars. Le grand-

[1] Les marchands étaient exempts de porter les armes. Ils avaient joui de la même immunité dans l'ancienne Grèce, ou du moins dans la république d'Athènes.

prince, qui combattait avec une massue, a deux chevaux tués sous lui, et, blessé lui-même, ne sort qu'avec peine de la mêlée. 1380.

Les Russes ont à combattre jusqu'aux élémens : un vent impétueux les frappe au visage et leur remplit les yeux de poussière ; à peine ils peuvent agir, embarrassés par les corps de leurs concitoyens morts ou expirans ; mais après quatre heures de combat le vent conserve sa force, change de direction, et devient aussi incommode aux Tatars qu'il venait de l'être aux Russes. Ceux-ci crurent que le ciel se déclarait pour eux par un miracle, et l'inconstance ordinaire du vent leur parut un prodige. Des troupes de réserve qui sortirent tout-à-coup d'une forêt furent prises pour des troupes miraculeuses ; sûrs alors de devenir invincibles, ils le deviennent en effet, et, comme il est ordinaire, les Tatars, n'inspirant plus de terreur, commencèrent à en ressentir : ils osent à peine défendre leur vie, et combattent moins qu'ils ne se laissent immoler. Mamai prend la fuite avec les restes de son armée. Ils furent poursuivis avec acharnement, et l'on voyait, sur une étendue de dix lieues, les autres disent de quinze, la campagne jonchée de leurs cadavres. Des partis les suivirent jusqu'à la horde, remportèrent de riches dé-

1380. pouilles et ramenèrent un grand nombre de prisonniers. Tel fut le succès d'une expédition qui semblait devoir être aussi funeste à ceux qu'elle menaçait que l'avait été celle de Bati.

Mais les Russes avaient payé chèrement la victoire; le frère, l'ami, le fils, le père, cherchaient son frère, son ami, son père, son fils, et ne le trouvaient plus; on ignorait même la destinée du prince, et l'on osait à peine en demander des nouvelles, dans la crainte de n'en apprendre que de funestes. Les uns disaient l'avoir vu se défendant seul contre quatre Tatars et se battant en retraite; d'autres l'avaient vu marchant à peine, affaibli par la perte de son sang; quelques-uns soutenaient qu'il était tombé sous leurs yeux couvert de blessures; enfin deux cavaliers le trouvèrent dans un bois où il s'était retiré, étendu sur la terre, et touchant en apparence à son dernier moment. Les secours qu'on lui donna le rappelèrent à la vie, et aucune de ses blessures ne fut trouvée dangereuse. Quand il put faire la revue de ses troupes il les trouva réduites à quarante mille soldats, de quatre cent mille qu'ils étaient au commencement de la campagne. Cette victoire, remportée sur les bords du Don, lui mérita le surnom de *Donski*.

Cependant Mamai, frémissant de sa défaite 1380.
et ne respirant que la vengeance, rassemble les restes de ses forces, épuise ses dernières ressources, et jure de périr ou d'abattre son ennemi. Il allait se mettre en campagne lorsqu'il apprit que Takhtamych, khan d'une horde orientale qu'on appelait la *horde-bleue*, s'avançait contre lui. Forcé de marcher à la rencontre de ce nouvel ennemi, il fut encore vaincu. Alors les princes et les chefs, solennellement assemblés, renoncèrent à la domination d'un khan dont le règne n'était signalé que par des défaites; ils se donnèrent unanimement à Takhtamych, et lui firent serment de fidélité. Mamai prit la fuite avec un petit nombre d'amis, et, cachant soigneusement son nom, il chercha un asile à Kafa; mais, soit qu'il fût découvert et qu'on craignît le ressentiment du vainqueur, soit que les richesses du vaincu fussent encore capables d'exciter la cupidité de ses perfides hôtes, il fut assassiné.

Takhtamych, devenu khan de Sarai et du Volga, envoie des ambassadeurs aux princes russes pour leur faire part de sa victoire et de ses conquêtes. Ses ministres, chargés de paroles de paix, reçoivent partout l'accueil le plus flatteur, et sont renvoyés avec de riches présens. Les princes dépêchent à leur tour des 1381.

1381. députés au nouveau khan, et, par leurs profusions en sa faveur, ils tâchent de gagner son amitié. En même temps ils négocient entre eux pour serrer plus étroitement les nœuds de la concorde; enfin on n'avait pas vu depuis long-temps les princes russes en aussi bonne intelligence entre eux et avec les Tatars.

1382. Une funeste tempête devait succéder à ce calme trompeur. Takhtamych fait égorger les Russes qui exercent le commerce chez les Tatars de Kazan; il embarque ses troupes sur les mêmes bâtimens qui avaient appartenu aux Russes massacrés par ses ordres, et remonte le Volga dans le dessein d'aller surprendre Moskou. Le grand-prince était loin de s'attendre à cette entreprise, et se croyait en pleine paix avec l'ennemi qui était près de fondre sur lui. Instruit enfin du danger qu'il n'avait pas su prévoir, il implore des secours et n'en peut obtenir; personne n'ose entrer dans sa dangereuse alliance : la funeste victoire du Don avait affaibli tous les princes, et personne n'osait s'exposer aux périls d'une nouvelle guerre. Le prince de Souzdal, celui de Rézan recherchent l'amitié du Tatar : ce dernier lui aplanit les difficultés de la route et lui indique les gués des rivières. En ses anciens alliés, en ses anciens amis changés par

l'intérêt et par la crainte, le souverain de 1382.
Moskou ne trouve plus que des ennemis. Il sort de la ville, il veut aller au devant de Takhtamych et se promet de l'arrêter; mais il ne tarde pas à reconnaître combien sa faiblesse et les forces de l'ennemi rendent ce projet insensé. A peine entré en campagne il fait sa retraite, et va, loin de sa capitale, se renfermer dans la ville de Kostroma.

Ainsi Moskou se trouvait abandonnée de son prince, et cette malheureuse ville était déchirée par les factions. Quelques citoyens voulaient se retirer, les autres s'opposaient à leur retraite : on commença par les reproches, les railleries, les injures, et on finit par la violence, le pillage, le massacre. L'épouse même du grand-prince et le métropolite ne furent pas respectés : on leur permit cependant enfin de sortir avec les gens qui leur appartenaient; mais ils ne purent du moins éviter le pillage. Tandis que l'ennemi s'approche et que les habitans occupés de leurs querelles ne pensent pas aux moyens de le repousser, Ostei, petit-fils de cet Olguerd, l'implacable ennemi de Dmitri, vient défendre la capitale que Dmitri lui-même abandonne; il s'y renferme et fait les meilleures dispositions que le temps puisse lui permettre.

1382. Pendant qu'une partie des citoyens reçoit ses ordres et les exécute, les autres courent la ville comme des furieux, brisent les caves, se gorgent d'hydromel, et vont dans leur ivresse insulter les Tatars qui se présentent sous les murs.

Le siège dura peu. Les Tatars, qui avaient inutilement tenté une escalade, semblèrent désespérer de prendre la ville, et firent des propositions de paix. Le khan fit déclarer qu'il n'avait aucune haine contre les habitans, qu'il n'en voulait qu'au souverain qui n'avait pas eu le courage de l'attendre, et qu'il demandait seulement que les citoyens vinssent au-devant de lui et lui apportassent quelques légers présens par forme d'hommage. Les fils du prince de Souzdal étaient dans l'armée du khan; ils prirent la parole et se rendirent garans de la sincérité du barbare. Les portes s'ouvrent; les princes, suivis des boïards, de la noblesse et d'une foule de peuple, et précédés du clergé qui porte les croix et les images, sortent avec les présens qu'ils destinent aux Tatars. On les laisse défiler tranquillement sans leur donner aucun soupçon de perfidie, et, au signal convenu, les Tatars tombent sur eux le sabre à la main et en font un affreux carnage. Le brave Ostei est lâche-

ment assassiné sous les murs qu'il est venu 1382.
défendre. Les Tatars se précipitent de tous côtés dans la ville, par les portes et par-dessus les murs. Tout est pillé [1]. La plupart des habitans périssent par le feu, par l'eau, par le fer : un petit nombre prend la fuite, et ceux à qui les assassins, fatigués de tant de meurtres, n'ont plus la force d'ôter la vie, perdent la liberté. La ville est livrée aux flammes ; il ne reste que les ruines des murailles et des édifices de pierre qui déjà l'embellissaient, et que le grand-prince avait fait élever il n'y avait que quinze ans. Les villes voisines éprouvèrent le même sort, les campagnes furent dévastées; les Tatars se partagèrent pour étendre encore plus le ravage, et le vainqueur mit, en passant, au pillage le territoire de Rézan, dont le prince l'avait offensé, peut-être après l'avoir servi.

Sa colère était terrible, son amitié inutile, son équité incorruptible. Le prince de Tver, ce Mikhaïl Alexandrovitch, qui avait paru sincèrement réconcilié avec le grand-prince, sut gagner les bonnes graces de Takhtamych, et

[1] La Chronique dit nommément qu'on pilla les fabriques de draps. Ce n'était pas sans doute des draps fins qu'on fabriquoit à Moskou; mais c'était déjà beaucoup d'en fabriquer de grossiers.

1382. alla lui demander à la horde la principauté de Moskou. Dmitri envoya son fils combattre les prétentions de Mikhaïl au tribunal de son propre ennemi. Sa confiance ne fut pas trompée. Takhtamych était féroce, mais juste. Il congédia le prince de Tver avec honneur, lui confirma la possession des domaines qu'il tenait de ses ancêtres; mais il refusa de lui accorder des lettres pour la grande-principauté de Moskou: « J'avais sujet, lui dit-il, » de me plaindre de Dmitri, et je l'ai puni : » à présent je suis content de sa fidélité, et » ne me crois pas en droit de lui ravir son héritage ». Ces paroles font présumer que ce n'était pas par esprit d'ambition ni de brigandage que le Tatar avait porté la guerre en Russie : il avait été offensé, et, pour avoir un gage de la fidélité du souverain de Moskou, il retint auprès de lui le fils de ce prince, qui trois ans après se sauva de la horde.

Drevnei Letopissets, et Müller dans les Sotchineniai pérévody.

Sous le règne de Dmitri, la république de Novgorod ne fournit guère à l'histoire que les brigandages de ses jeunes citoyens. Ils abandonnaient par troupes leurs familles, se choisissaient des chefs, s'embarquaient sur le Volga, descendaient chez les Tatars, pillaient, massacraient et ne respectaient pas même les Russes qui exerçaient le commerce dans ces

contrées. Il suffisait qu'ils eussent des richesses pour être traités en ennemis. Une de ces bandes, composée de plus de deux mille vagabonds, vint surprendre Kazan, menaça d'y mettre le feu, et força les Tatars à racheter leur ville; ensuite ils remontèrent en pillant jusqu'à Kostroma, ville russe. La moitié de la troupe se cacha dans un bois, tandis que l'autre menaçait la ville. Les habitans sortirent pour repousser les brigands : ceux-ci prirent la fuite, s'enfoncèrent dans la forêt, toujours poursuivis; mais, donnant un signal, et aussitôt secondés par leurs compagnons qui sortirent de tous côtés de l'épaisseur du bois, ils poursuivirent à leur tour les malheureux citoyens de Kostroma, taillèrent en pièces ceux qu'ils purent atteindre, entrèrent avec le reste dans la ville, y exercèrent le pillage à loisir et s'y arrêtèrent une semaine entière. Rien ne put échapper à leurs recherches; il semblait qu'un instinct sûr leur découvrît les trésors les mieux cachés, et, faisant le mal pour le plaisir de le faire, ils brûlèrent et jetèrent dans la rivière ce qu'ils ne purent emporter. De là ils allèrent surprendre Nijni-Novgorod, y mirent le feu et augmentèrent le nombre des prisonniers qu'ils traînaient à leur suite. Continuant de des- 1382.

1382. cendre le Volga, ils dépouillèrent, assassinèrent les marchands russes qui se trouvaient aux environs de Sarai, et allèrent vendre leurs prisonniers et leur butin à Astrakhan. Le khan crut devoir se délivrer de ces hôtes redoutables et servir l'humanité en les trahissant. Il les reçut avec honneur, leur fit donner un grand festin, et quand ils furent plongés dans l'ivresse il ordonna de les massacrer. Il est triste que cette action de justice porte les traits toujours révoltans de la perfidie.

Dès long-temps le grand-prince, irrité de ces exploits illégitimes, avait menacé Novgorod de ses armes; la république avait fléchi sa colère, en protestant que ses coupables membres avaient agi sans son aveu; mais le ravage de Kostroma et quelques autres attentats que nous ignorons attirèrent enfin sur elle la vengeance du prince. En vain elle implora sa clémence, en vain elle tenta de l'arrêter : son archevêque, qui vint s'humilier pour elle devant le prince, fut reçu avec respect et ne fut point écouté. Une armée nombreuse continuait de s'avancer, conduite par le souverain. Vingt-quatre grands monastères furent détruits par les flammes, un grand nombre de marchands furent ruinés, et ces malheurs semblaient n'être que le prélude de

maux plus affreux et d'une entière destruction ; mais Dmitri se laissa fléchir enfin aux nouvelles prières du prélat : il tira de la république une contribution de huit mille roubles, somme alors très-considérable, et en exigea un tribut annuel plus fort qu'elle n'en avait jamais payé. Ce fut à ce prix qu'il lui donna la paix [1]. 1382.

Quoique Novgorod restât toujours sous la domination des grands-princes qui la gouvernaient par leurs namestniks, elle avait déjà cédé depuis assez long-temps quelques portions de son domaine à des princes lithuaniens qui assuraient ses frontières contre les entreprises de la Suède et de la Livonie. Cet arrangement, qui finit par être volontaire, avait commencé par la force. En 1331 la Russie n'avait pas de métropolite, et il y en avait un dans la Volhinie. Les Novgorodiens, qui perdirent alors leur archevêque, envoyèrent son successeur en Volhinie pour y être sacré. Il fallait passer par la Lithuanie. Le prélat désigné et le cortège d'hommes de la première distinction qui l'accompagnait y sont arrêtés par Guédimin ; il ne leur rend la liberté qu'après que les Novgorodiens ont

Müller dans les Sorchineniai pérévody.

[1] 23 septembre 1385, éclipse de soleil.

1382. consenti à céder à son fils Narimond[1] Ladoga et Orékhovetz, avec la Carélie et la moitié du district de Koporié. Ivan Danilovitch, qui régnait alors à Moskou, punit la république de la cession forcée qu'elle venait de faire, en lui enlevant Torjok et le pays adjacent : bientôt il consentit à lui rendre la paix. Narimond avait fait serment de ne se point immiscer dans le gouvernement de la ville, et le grand-prince y laissa ses namestniks.

D'abord Narimond résida à Orékhovetz, ensuite il y laissa son fils; enfin il se contenta d'y placer quelques officiers qui levaient pour lui les tributs. Cette sorte d'indifférence lui fit perdre sa nouvelle acquisition. Magnus, roi de Suède, prit Orékhovetz en 1347. Les Novgorodiens la reprirent l'année suivante, la fortifièrent ensuite d'un mur de pierre et la gardèrent pour eux.

1385. Mais vers les derniers temps du règne de Dmitri, Siméon Lougvénei, fils d'Olguerd, et petit-fils de Guédimin, fit demander à Novgorod, par des députés, ce qui avait appartenu à Narimond dans le domaine de la république. Les citoyens sentaient combien il leur était

[1] C'est de ce Narimond, fils de Guédimin, grand-prince de Lithuanie, que descendent les princes Golitsin et les princes Khovanski.

avantageux d'avoir sur ces frontières un prince engagé par son propre intérêt à les défendre, et Lougvénei obtint sans peine ce qu'il leur demandait. Ils durent s'applaudir de leur politique; car une armée de Suédois ou d'Allemands remontant peu d'années après la Néva pour attaquer le domaine de Novgorod, Lougvénei les battit et les mit en fuite, après avoir fait sur eux un grand nombre de prisonniers; mais si cette union de Novgorod et des princes lithuaniens fut d'abord utile à la république, elle hâta dans la suite sa ruine, lorsque des citoyens voulurent se soustraire à la domination des princes russes pour se donner à ceux de Lithuanie et de Pologne. 1385.

Dmitri Donski mourut en 1389, âgé de quarante ans, après vingt-sept ans de règne. Son portrait nous a été conservé par un auteur contemporain qui avait souvent approché du prince. Il savait, dit le métropolite Kiprian, allier la douceur à la majesté : respecté de ses sujets, il était affable avec eux, leur rendait la justice avec impartialité, et se plaisait à répandre sur eux ses bienfaits. Il était peu savant; mais la justesse de son esprit et la bonté de son cœur suppléaient en lui au défaut de connaissances [1]. 1389.

Kniga Stepennaïa.

[1] Voici comment le caractère de ce prince est peint par

1389. On sera peut-être étonné qu'il fût question de sciences en Russie dans le quatorzième siècle; mais ces sciences n'étaient point celles de nos académies : c'était la science des écritures et de quelques ouvrages des pères. Des prélats, des moines et même des princes étaient nourris de la lecture de la Bible, et la savaient presque par cœur [1]. Il ne faut pas oublier que partout la philosophie a commencé par la théologie, ou plutôt qu'elle n'était autre chose

Stcherbatof (*Hist. de Russie*, tome IV) : « Quoique brave et habile dans le combat, Dmitri cherchait toujours à éviter la guerre et sacrifiait sa gloire au bonheur de ses sujets, auxquels il prouva dans plusieurs occasions son affection sincère. Ferme dans ses résolutions, il n'était jamais effrayé par les périls; mais il avait assez de modération pour ne jamais précipiter ses entreprises : il en a fourni un exemple remarquable. Malgré son grand désir de secouer le joug des Tatars, il modéra tellement sa conduite que les Tatars, ne se doutant point de ses projets, étaient forcés de l'admirer. Il haïssait toutes les dissensions et entretenait une paix parfaite avec les autres princes de la Russie : il mettait tant d'exactitude à remplir ses promesses qu'il gagnait la confiance et l'amour de tout le monde. En un mot, Dmitri fut estimé par ses voisins, craint par les ennemis, aimé par les étrangers et adoré par ses sujets ». *D*.

[1] Le métropolite Kiprian, auteur de l'Histoire de Russie, intitulée *Kniga stépennaïa*, savait assez bien le grec.

que la théologie elle-même. Les brachmanes 1389.
dans les Indes, les mages chez les Perses, les prêtres en Egypte, les lamas au Thibet, les chamans ou samanéens chez les peuples du Nord, étaient en même temps les théologiens, les savans, les philosophes, les sages.

Jusqu'au règne de Dmitri la ville de Moskou avait été de bois; ce fut lui qui le premier fit bâtir en pierre le Kremle, que nos auteurs appellent *Cremelin* : c'est le quartier des souverains; son nom est *Tatar*, et signifie *forteresse.* Il est construit sur une élévation, et entouré d'une muraille flanquée de tours et défendue par des fossés revêtus de pierres.

Les Chroniques marquent qu'il y eut alors plusieurs hérésies, et qu'un grand nombre d'hérétiques furent noyés à Novgorod. Je ne sais quelles étaient leurs erreurs; mais elles méritaient sans doute plus d'indulgence que celles des furieux qui leur donnaient la mort.

VASSILI ou BASILE II, DMITRIEVITCH.

Le grand-prince laissait en mourant six **Drevn. Let.**
fils, dont l'aîné, nommé *Vassili*, fut son successeur. Le Tatar Chiakmat, député de Takhtamych, lui confirma, au nom de son maître,

1389. la possession du trône, et nous verrons constamment désormais les fils aînés succéder à leurs pères.

On a vu plus haut que Vassili, qui était allé ménager à la horde les intérêts de son père, y avait été retenu en otage. Impatient de sa captivité et ne pouvant fuir directement en Russie, il prit de longs détours, traversa la Podolie et pénétra jusqu'en Livonie. Vitold s'y était aussi réfugié lorsque Kestouti son père, fils de Guédimin, eut été assassiné par ses propres officiers dans le grand-duché de Lithuanie dont il s'était emparé. Il reconnut le fils du grand-prince, l'arrêta, lui offrit sa fille en mariage et mit à ce prix sa liberté. Le jeune infortuné, qui n'avait fui à travers tant de dangers et de fatigues que pour tomber dans de nouvelles chaînes et devenir le captif d'un prince fugitif comme lui, n'hésita point à prêter les sermens qu'on exigeait. Dès que Vitold eut reçu sa parole il lui rendit les honneurs dus à son rang. Vassili, devenu possesseur du trône, ne se crut point en droit d'enfreindre une promesse qui lui avait été arrachée par la force, et la troisième année de

1391. son règne il épousa la princesse, qui se nommait *Sophie*.

L'ambition héréditaire de réunir à sa domi-

nation les différentes principautés de la Rus- 1391.
sie ne lui permit pas de consulter en toute occasion cette justice sévère qu'il venait de suivre. Nous allons en voir un exemple.

Dmitri, prince de Souzdal et de Nijni-Novgorod, celui qui avait régné quelque temps à Moskou, était mort quelques années avant le dernier prince (en 1383). Takhtamych lui avait donné pour successeur son frère Boris, au préjudice de son fils Semen, qui ne se plaignit même pas de cette préférence et qui se contenta de quelques apanages; ce qui ferait croire que l'usage de préférer les frères aux fils dans la succession des princes souverains n'était point encore entièrement aboli.

Vassili, dès la seconde année de son règne, se brouille avec Boris, sans qu'on en sache la raison ou du moins le prétexte, prend et pille Nijni-Novgorod, et enlève les princes et les princesses de la famille du souverain qui y sont renfermés. C'était peu de piller, il fallait
envahir. Il alla prier Takhtamych de réunir la 1392.
principauté de Nijni-Novgorod à celle de Moskou. Sa demande fut appuyée de présens considérables : il eut soin d'en distribuer à tous les Tatars qui avaient quelque crédit auprès de leur souverain, et obtint tout ce qu'il voulut.

Il ramena en Russie un député du khan, et

1392. l'envoya, avec un assez grand nombre de ses propres boïards, ordonner à Boris, dans sa ville de Nijni-Novgorod, d'abandonner cette portion de son patrimoine. Le malheureux prince, instruit de leur approche, prévoyait son sort; il assembla ses boïards, leur rappela leurs sermens et les pria de ne le point abandonner. L'un des plus âgés et des plus considérables de ces seigneurs, nommé *Roumianets*, se hâta de prendre la parole : il assura le prince de l'amour et de la fidélité de ses officiers et de ses sujets, et lui jura que tous étaient prêts à donner leur sang pour un maître qu'ils chérissaient. Rassuré par ces protestations, intimidé par des soupçons qui les combattaient, Boris était incertain ; il voulait interdire l'entrée de la ville au député tatar et aux officiers de son ennemi. Cette résolution traversait les desseins de Roumianets : il la combattit avec force; il représenta que par cette insulte le prince deviendrait l'auteur des premières hostilités, allumerait lui-même les feux de la guerre, et se rendrait responsable de tous les maux qui en sont les suites. Puis adressant la parole à Boris : « Que pouvez-vous craindre, lui dit-il, d'une poignée d'étrangers suspects, lorsque vous êtes entouré de vos fidèles boïards » ?

Le faible Boris, qui sentait ce qu'il avait à 1392.
craindre, n'eut pas cependant le courage, pour éviter le péril, de contrarier le courtisan hardi qui lui était suspect, et se rendit à des conseils dont il prévoyait les suites funestes. Etrange caractère des hommes qui manquent de courage d'esprit ! Ils voient qu'on les mène vers le précipice et vont s'y plonger, parce qu'ils n'osent repousser la main qui les y conduit. Pendant que le prince feint de se laisser rassurer, les boïards de Vassili arrivent, font sonner les cloches et rassemblent le peuple. Boris dans cet instant décisif exhorte les courtisans qui l'environnent à ne pas trahir la parole qu'ils viennent de lui donner; mais le perfide Roumianets, levant alors le masque et bravant l'opprobre à la fin de sa carrière, a l'audace de lui apprendre qu'il ne doit plus compter sur ses boïards, et qu'il voit en eux les serviteurs de son ennemi. Boris à l'instant est arrêté par les mêmes courtisans qui ont juré de le défendre.

Vassili vint prendre possession de la principauté qu'il usurpait, fit charger Boris de fers, et dispersa dans différentes villes la femme de ce prince, ses enfans et le petit nombre de sujets qui lui restaient encore fidèles. Le malheureux Boris mourut l'année

1392. suivante. Son neveu Semen, fils de Dmitri, avait trop de droits à sa succession pour n'être pas poursuivi; obligé de fuir, il alla chercher un asile à la horde, auprès du même khan dont le décret l'avait dépouillé. Il passa sa vie à demander justice à la cour de quatre kans successifs; mais on ne peut guère rétablir sa fortune quand on n'a plus de quoi payer des protecteurs. On laissa l'opprimé gémir; on parut le plaindre; mais on ménagea l'usurpateur, qui eut l'audace de faire enlever les enfans de Semen et sa malheureuse épouse jusque dans les contrées dépendantes de la horde. Cette princesse, dépouillée de tout, languit dans la misère, et, pour comble de maux, dans les états et sous les yeux de celui
1393. qui en était l'auteur. Son époux fut enfin réduit à ce point d'abaissement de venir demander la paix à l'usurpateur de son patrimoine, à l'oppresseur de sa femme et de ses fils. Il venait de l'obtenir, on ne sait à quelles conditions, lorsqu'il mourut en sortant de Moskou. Heureux s'il fût mort avant de s'humilier devant l'homme injuste qui triomphait dans l'iniquité et jouissait des pleurs de sa victime!

Mais pendant que le grand-prince de Moskou travaillait à étendre sa domination, il était menacé de se la voir arracher par un des

plus terribles conquérans qui aient désolé la terre : c'est ce fameux Timour-Bek, ou Timour-Leng, que les Chroniques russes nomment toujours *Témir-Aksak*, et que nous appelons *Tamerlan*. Ce grand dévastateur fit trembler la Russie qu'il sembla près d'envahir; mais il l'abandonna lorsqu'il commençait à peine à la frapper, et doit être regardé comme le principal auteur de sa restauration, parce qu'il abattit les restes du pouvoir qui la tenait humiliée. Ce fut Takhtamych qui eut l'imprudence d'attirer contre lui-même et contre la Russie le vainqueur de tant de peuples. Il devait toute sa puissance à Tamerlan; mais il l'avait vu renverser celle de sa famille. La reconnaissance lui ordonnait de l'aimer; la nature lui prescrivait de le haïr et de se venger. 1393.

Déjà depuis long-temps Tamerlan était maître de toute la Perse. Takhtamych y envoie une armée par le Derbent; elle prend Tauris, elle y exerce d'affreuses cruautés. Tamerlan se plaint, et Takhtamych brave sa colère; mais le premier n'était pas accoutumé à supporter des bravades; il envoya aussitôt, d'Arménie où il se trouvait, une armée chargée de sa vengeance. Elle ne remporta une victoire peu décisive qu'après avoir essuyé une défaite. Takhtamych rassemble ses Tatars et ne De Guignes, his. des Hun.

1393. craint point d'attaquer un héros tant de fois vainqueur. Son audace n'est point heureuse; il est défait, et presque tous ses Tatars périssent par le fer, ou se noient en traversant à la nage l'ancien Iaxarte, appelé *Sir* par les peuples qui habitent aujourd'hui sur ses bords.

Tamerlan a deux offenses à punir et ne se trouve pas assez vengé. Il porte ses armes dans le Kaptchak, vient attaquer à son tour son téméraire agresseur, le bat, le met en fuite. Takhtamych est châtié, mais non pas abattu, et, tout affaibli des coups qu'il vient de recevoir, il relève sa tête avec orgueil dès qu'il ne sent plus le bras de son vainqueur. Il envoie dévaster le Chirvan. Tamerlan lui écrit et l'invite à reconnaître ses torts et à prévenir la vengeance terrible qu'il ose provoquer : il reçoit une réponse pleine d'or-
1395. gueil. Désormais implacable, il cherche son ennemi, le rencontre entre le Kour et le Térek, sur les bords occidentaux de la mer Caspienne, et après des succès d'abord balancés il le défait entièrement. Il le poursuivit, le déposa, et mit à sa place un khan qui ne conserva sa puissance qu'autant qu'il fut soutenu par la présence de son protecteur.

Drev. Let. Conduit par sa victoire sur les frontières

de la Russie, Tamerlan y entra, menant avec 1395.
lui quatre cent mille hommes, moins formidables encore par leur nombre que par leurs anciens exploits. Déjà il s'était rendu maître d'Iélets, ville comprise à présent dans le gouvernement de Voronèje, assez près de la Sosna, qui se jette dans le Don. Cette ville avait son prince particulier, qui tomba dans les fers du vainqueur. Déjà le fier Mogol était sur les confins de la principauté de Rézan; il semblait diriger sa marche vers Moskou : la terreur se répand dans cette malheureuse capitale, encore mal remise des maux que lui avait faits Takhtamych. Le grand-prince veut affronter l'orage; il rassemble ses forces, entre en campagne et assied son camp sur les bords de l'Oka. Sa perte semblait certaine, et sa défaite aisée eût ajouté peu de lauriers à la couronne du vainqueur; mais, contre toute espérance, Tamerlan retourne sur ses pas, apparemment par la raison qu'il faut bien qu'un conquérant s'arrête quelque part. Les Russes crurent qu'il avait été repoussé de Moskou par un songe effrayant, et qu'ils devaient ce miracle à la Vierge, dont ils avaient pieusement invoqué l'image peinte par saint Knig. Step.
Luc. Un écrivain ajoute que Tamerlan, dans sa retraite, se vit toujours poursuivi par une

1395. armée formidable, quoique personne ne le suivît en effet.

Plusieurs auteurs ont dit, d'après Chériffeddin, traduit par Petis-de-la-Croix, que Moskou fut prise et brûlée par Tamerlan : ils sont démentis par toutes les Chroniques russes. Chériffeddin aura su que le conquérant mogol avait pris et réduit en cendres une ville russe, et il aura cru qu'il s'agissait de la capitale qu'il nomme *Mekes.*

Tamerlan avait porté le coup mortel à la horde du Kaptchak, qui depuis alla toujours s'affaiblissant. Takhtamych, après la retraite de son vainqueur, remonta sur le trône, d'où il chassa sans peine un rival trop faible pour s'y maintenir, et sur lequel lui-même n'eut pas la force de se défendre. Surpris par Témir-Koutloui, prince tatar, lorsqu'à peine rétabli dans sa domination il commençait à respirer après les maux qu'il avait soufferts, il fut chassé. Il chercha un refuge dans Kief, sous la protection de Vitold, devenu grand-duc de Lithuanie lorsque Jagellon monta
1398. sur le trône de Pologne. Étrange fortune de Vitold, de devenir le protecteur d'un prince naguère si redoutable !

Koutloui, indigné que son ennemi pût trouver un asile, le redemanda; mais, loin de

le livrer, le duc de Lithuanie voulait le réta- 1398.
blir. Ce n'est pas vraisemblablement qu'il se proposât de braver les fatigues et les dangers, et de sacrifier le sang de ses sujets pour les seuls intérêts d'un Tatar. Si les princes supplians reçoivent des secours, c'est que l'intérêt leur en fait accorder. Vitold était sans doute moins inspiré par la générosité que par l'ambition : il voulait ne faire restituer à Takhtamych qu'un vain titre, et, se réservant à lui-même la puissance, étendre sa domination sur toute la horde du Kaptchak, et jusqu'au-delà de l'Iaïk se servir de ces hordes subjuguées pour soumettre celle de Pérécop, et, maître une fois des vainqueurs de la Russie, se la rendre tributaire. Grand projet, qui fut bientôt renversé par la victoire de Koutloui. Ce khan resta maître de l'artillerie et de la mousqueterie lithuanienne, et de tout le bagage dans lequel il trouva des vases d'or et d'argent; luxe remarquable dans une armée de ce siècle et de ces contrées.

Vitold fut poursuivi jusqu'à Kief, dans un espace de plus de cent de nos lieues. Le Tatar obligea cette ville à se racheter du pillage par une somme considérable, et envoya des troupes porter le ravage dans la Lithuanie. Témir-Koutloui ne survécut pas long-temps à sa

1398. victoire ; il eut pour successeur son fils Chadibek, qui défit et tua Takhtamych en Sibérie, où celui-ci s'était retiré.

Jusqu'ici la principauté de Smolensk, toujours dépendante de la Russie, avait été gouvernée par des descendans de Rourik. Sur la fin du règne de Dmitri Donski, le prince de Smolensk, nommé *Sviatoslaf*, avait porté la guerre en Lithuanie et avait été tué dans cette expédition. Georges, l'aîné de ses fils, reçut la succession des mains de ses vainqueurs, qui commencèrent par piller l'héritage qu'ils lui rendaient. La peste étendit bientôt après ses ravages sur cette malheureuse principauté, et, délivrée à peine de ce fléau, elle fut déchirée par les dissensions de ses princes. Vitold avait toujours les yeux ouverts sur ce qui se passait autour de lui, prêt à mettre à profit les cir-
1396. constances favorables à son ambition. Il ras-
Drev. Let. semble ses forces et fait répandre le bruit qu'il
Knig. Step. veut marcher contre les Tatars : on ne fut pas étonné de le voir s'approcher de Smolensk. Il s'arrête près de cette ville dont les princes le regardaient comme leur ami ; il s'offre pour médiateur dans leurs querelles : par ces avances il les attire dans son camp et les y comble de présens et de caresses jusqu'à ce que tous y soient enfin rendus ; alors, se déclarant ou-

vertement leur ennemi, il les fait arrêter, 1396.
entre dans la ville, en enlève toutes les richesses et y établit son namestnik.

Mais Georges, l'aîné des enfans de Sviatoslaf, n'était pas du nombre des captifs. Rebuté de ne pouvoir rétablir la concorde entre ses frères et les princes de son sang, et plus encore de régner sans autorité, il s'était retiré à Rézan, auprès d'Oleg son beau-père. Ce fut là qu'il apprit la perfidie de Vitold et la perte de son héritage.

Oleg n'abandonne point son gendre dans le malheur, et, prompt à s'armer pour sa vengeance, il porte avec ce prince le fer et le feu dans la Lithuanie. Pendant que les états de
Vitold sont en proie aux ennemis on le voit 1398.
lui-même, ignorant ce qui se passe chez lui, ravager la principauté de Rézan qu'il trouve sans défense, comme il y a laissé ses domaines. Oleg, qui se baigne à loisir dans le sang et se charge de butin, apprend que son pays éprouve les mêmes maux qu'il fait à ses ennemis; il se hâte de retourner sur ses pas, et, embarrassé du nombre des prisonniers, il a la
cruauté d'en faire égorger une partie. Vitold 1395.
apprend en même temps que ses états sont remplis de troupes d'Oleg; il vole les combattre; mais les deux armées, qui ne s'étaient

1395. pas rencontrées en se mettant en campagne, ne se rencontrèrent pas non plus au retour : seulement quelques coureurs lithuaniens furent enlevés par Oleg qu'ils ne croyaient pas si près d'eux. Ce fut lui qui par le butin considérable qu'il remporta recueillit le plus grand avantage de cette excursion réciproque.

Mais le zèle et les entreprises d'Oleg étaient peu utiles au prince dépouillé de Smolensk : le mal que les Tatars de Témir-Kourłoui firent en Lithuanie lui donna plus d'espérance de rétablir sa fortune. Oleg, toujours attentif à le protéger, le conduisit sous les murs de
1401. Smolensk : deux partis y régnaient; l'un fidèle au sang de ses anciens maîtres, l'autre vendu à l'usurpateur. Oleg se montre à l'improviste, la ville tremble à son approche. Les portes lui sont ouvertes, Georges règne de nouveau, et la tranquillité est rétablie par le supplice des principaux partisans de la domination lithuanienne. Oleg, qui venait de rétablir son gendre, voulut encore le venger; il continua sa marche, entra dans la Lithuanie et punit l'usurpateur en ravageant ses états [1].

Vitold ne pouvait se consoler de la perte de sa proie ; il implora les secours de presque tous les princes de son sang, et alla mettre

[1] En 1402 apparition d'une comète.

le siège devant Smolensk; mais la perfidie 1304.
pouvait seule l'en rendre maître : la place résista à toutes ses attaques, et au feu sans doute mal servi de son artillerie. Après sept semaines de travaux il fut obligé de lever le siège, et punit les habitans de leur courage, en faisant un désert de toute la contrée d'alentour.

Le prince de Smolensk, resté maître de sa ville, mais ne possédant plus que des campagnes dévastées, et craignant chaque jour de nouvelles attaques de la part d'un ennemi dont rien ne pouvait rebuter l'ambition, alla implorer le souverain de Moskou, gendre de Vitold. Il lui demanda sa médiation auprès de son beau-père; elle fut refusée ou fut inutile : il le supplia, mais en vain, de lui accorder des secours; il lui offrit même de lui remettre Smolensk, content d'en être privé, pourvu qu'il ne la vît pas sous la domination lithuanienne; mais Vassili refusa d'accepter ce présent, pour ne pas rompre la paix avec son beau-père, dont il redoutait la puissance.

Pendant que Georges se fatiguait à cette vaine négociation il se trouva des traîtres parmi ses boïards, qui profitèrent de son absence pour appeler Vitold et lui ouvrir les portes. Les frères, les parens du malheureux

1404. Georges, son épouse, fille du prince de Rézan, furent arrêtés, avec tous les boïards et les nobles qui voulurent rester fidèles au prince légitime. Cet infortuné, que Vitold cherchait à faire enlever pour lui donner la mort, trouva un asile à Novgorod. La république lui donna treize villes en apanage; il fit serment de la défendre contre ses ennemis, et reçut lui-même les sermens des principaux chefs; mais, après avoir intéressé les cœurs par ses infortunes, il se rendit coupable d'un crime atroce et devint un objet d'horreur.

Il avait à son service un prince Viazemski, dont l'épouse était d'une rare beauté. Sensible à tant de charmes, il emploie auprès d'elle tous les moyens de séduire; tous sont inutiles : irrité par les obstacles, il a recours à la violence : cette femme vertueuse se défend avec courage, lui arrache son épée et le blesse au bras. L'amour de Georges se change en fureur; il tue de sa propre main le malheureux Viazemski, fait couper à la princesse les bras et les jambes, et la fait jeter dans le fleuve. Souillé de ce sang vertueux, devenu un objet d'exécration pour ses anciens amis et pour ses domestiques, obligé de fuir, parce que tout le monde le fuyait, ne pouvant se fuir lui-même, et trouvant dans son cœur

dévoré par les remords son plus cruel ennemi, il va chez les Tatars, erre de contrées en contrées, de déserts en déserts, et vient terminer enfin ses jours dans une solitude de la principauté de Rézan, entre les bras d'un pieux abbé, qui seul daigna lui donner encore un asile et des consolations. En lui finit la race des princes de Smolensk, et la ville cessa pour long-temps d'être une dépendance de la Russie. 1404.

L'état n'aurait peut-être pas éprouvé cette perte sans les ménagemens pusillanimes du grand-prince pour son beau-père; ménagemens funestes qui augmentaient encore l'audace du Lithuanien, et auxquels devait mettre fin cette même audace portée à son comble. Novgorod et Pleskof étaient toujours sous la protection de Vassili; mais Vitold, qui ne connaissait point d'égards quand ils étaient contraires à son ambition, ravagea les campagnes dépendantes de ces républiques, les mit au pillage, y exerça toutes les cruautés 1406.
qui devraient caractériser les brigands, mais dont les princes et les chefs des armées se sont trop souvent rendus coupables. Vassili ne put dissimuler plus long-temps; il envoya ses troupes porter la désolation dans la Lithuanie, vengeant le sang par le sang et

1406. le crime par de nouvelles atrocités. Lui-même entra en campagne l'année suivante avec des troupes plus nombreuses : il était fortifié des secours que lui amena le prince de Tver, et de ceux des Tatars qui lui furent envoyés de la horde. Ces grands préparatifs et les dispositions des deux chefs ennemis, qui s'avançaient en même-temps l'un contre l'autre, faisaient attendre une action sanglante : ils ne se rencontrèrent que pour faire la paix.

Mais il était plus facile au prince de Moskou et à celui de Lithuanie de conclure des traités, d'en jurer l'observation, que d'établir entre eux une paix fondée sur la confiance mutuelle. Elle fut souvent enfreinte presque aussitôt que jurée. Chadibek, dont le grand-prince avait reçu des secours sans doute politiques, ne régna pas long-temps; il fut chassé de la horde par Boulat-Sultan, qu'on dit fils de Takhtamych. Un Tatar, nommé *Iédiguei*, régna sous le nom de *Boulat*. Vassili ne manqua pas d'implorer contre son beau-père le nouveau khan et son favori. C'était contre l'avis de ses vieux boïards qu'il réclamait ces secours : secours pernicieux, si les Tatars avaient encore conservé leur première puissance.

En effet, une amitié sincère ne pouvait

jamais régner entre la horde et la Russie; mais 1406.
la horde, réduite à un état de faiblesse encore peu connu au-dehors, ne pouvait plus mettre en campagne ces épaisses et vastes nuées de combattans qui avaient menacé de couvrir et de désoler la terre : sa population peu nombreuse lui faisait éprouver les craintes qu'elle-même avait inspirées; en perdant la force elle avait acquis la ruse, et savait, ce que le puissant ignore, dissimuler et feindre; aussi se ménageait-elle soigneusement la paix avec les princes russes, leur prodiguait de fausses marques d'amitié, leur rendait des honneurs et leur faisait de riches présens; mais elle ne négligeait aucun moyen de semer entre eux la discorde.

En conséquence de cette politique Boulat-Sultan, ou plutôt Iédiguei, accorda quelques secours qui ne furent pas assez considérables pour empêcher Vassili de faire encore la paix avant d'avoir commencé la guerre. Cette paix était à peine conclue qu'il fit porter à Iédiguei de nouvelles plaintes contre Vitold. Le Tatar parut les recevoir avec un vif intérêt, et fit assurer le prince qu'il ne tarderait pas à lui témoigner son zèle; mais il dépêcha en même temps un courrier à Vitold, lui fit part des plaintes, des offres et des projets de Vassili, lui

1406. exagéra les torts de son gendre, et lui promit de le secourir efficacement contre ce prince injuste et perfide.

1409. Il ne tarda pas à faire avancer vers la Russie une armée qui avait ordre de ne marcher qu'avec lenteur. Il espérait que cependant le gendre et le beau-père combattraient l'un contre l'autre, et se promettait de choisir ensuite pour ennemi celui des deux qu'il serait plus facile d'écraser; mais l'égal épuisement des deux princes ne leur permit pas de se mettre en campagne. Alors Iédiguei prend son parti et tourne sa marche du côté de Moskou. Ses desseins ne sont plus équivoques; dans le trouble qu'excite son approche Vassili abandonne la ville qu'il aurait dû quitter le dernier, et se retire avec sa famille à Kostroma. La terreur s'empare des habitans; ils fuient sans penser à leur fortune, occupés seulement à sauver leurs jours; des scélérats profitent de ce désordre, se livrent au pillage et prennent la fuite à leur tour, chargés de richesses abandonnées par les propriétaires. Le petit nombre s'occupa de la défense des murs, et par leur activité, leur courage ils en éloignèrent les Tatars; mais ils ne purent les empêcher de dévaster à leur gré les campagnes et de se baigner à loisir dans le sang des agriculteurs.

La nature joignit ses rigueurs à tous les 1409.
désastres d'une guerre barbare; les froids excessifs firent périr un grand nombre de paysans : un fléau plus lent et plus cruel dans ses ravages, la disette, régna bientôt dans une contrée où les ennemis avaient détruit la récolte, et des hommes avides, entourés de leurs frères expirans par la faim, recélaient leur blé pour en faire hausser la valeur, et fondaient leur fortune sur la désolation publique qu'augmentait leur avarice.

Ce qui avait sauvé jusqu'ici la ville de Moskou, c'est qu'Iédiguei n'avait pas de machines de guerre. Il ordonne au prince de Tver de lui en amener. Le malheureux Ivan obéit par faiblesse; il était déjà parvenu à la moitié du chemin, lorsqu'arrêté par ses remords il retourna sur ses pas. Cependant la capitale de Russie semblait ne pouvoir éviter sa ruine; mais le Tatar fut forcé de se retirer à la hâte et d'aller défendre la horde avec toutes ses forces. Boulat-Sultan venait d'être attaqué par un prince de sa nation, qui, sachant que toutes les armées du khan étaient en Russie, voulut le renverser du trône et s'y mettre à sa place. Iédiguei, obligé de voler à son secours, abandonne en frémissant une proie qu'il croyait assurée, ne s'éloigne de Moskou qu'après avoir

1409. fait payer à cette ville une forte contribution, et se venge en passant du malheureux prince de Tver, qui voit ses campagnes dévastées pour n'avoir pas voulu prêter des armes contre sa patrie.

Il était rare que les grands-princes n'eussent pas quelques démêlés avec Novgorod, et Vassili ne fut pas excepté de cette loi commune. Il se brouilla d'abord avec la république pour
Drevn. Let. une querelle d'église. Les Novgorodiens ne voulaient pas se soumettre au métropolite, et ne reconnaissaient que la juridiction de leur archevêque. Le grand-prince soutint les droits du pontife qu'il avait nommé. Les Novgorodiens, après avoir fait et souffert des maux inexprimables, se soumirent et obtinrent la paix. Cela se passait en 1393. Cinq ans après, Vassili, sollicité par Vitold, voulut engager les Novgorodiens à rompre la paix avec les Allemands de Livonie; mais ni ses insinuations ni ses promesses ne purent les porter à cette injuste et dangereuse complaisance. Les puissans ne laissent point impunie la résistance à leurs volontés même les plus iniques. Le grand-prince engagea par ses émissaires les habitans des bords de la Dvina septentrionale [1] à se soustraire à la domination de la

[1] Il y a dans la Russie deux rivières qui portent le

république. On n'eut pas de peine à les gagner; Vassili reçut leur serment, et par cette intrigue il acquit un vaste domaine qu'il ne conserva pas long-temps. 1409.

Les Novgorodiens, après en avoir inutilement demandé la restitution, jurèrent de l'obtenir par la force des armes. La victoire couronna leurs efforts. Les peuples des bords de la Dvina, mal secourus par Vassili, implorèrent leur pardon. Les chefs de la rébellion furent punis de mort, et parmi les moins coupables les uns reçurent des fers et les autres la tonsure monacale : cette punition était alors en usage. C'est ainsi que l'on outrageait la divinité, en lui consacrant des victimes souvent impures qui désavouaient leur sacrifice. Les marchands sujets du grand-prince, qui se trouvaient répandus dans le domaine de la république, furent taxés par tête à une forte contribution. Les citoyens de Novgorod, après avoir assouvi leur vengeance, daignèrent offrir la paix, et ne pouvaient manquer de la voir acceptée.

nom de *Dvina*. L'une, que nous appelons simplement *Dvina* et que l'on peut nommer *Occidentale*, se jette dans le golfe de Riga. Nous appelons l'autre *Septentrionale*; elle se jette dans la mer Blanche. Elle baigne une partie de l'ancienne Biarmie, et de ce qu'on appelle aujourd'hui le *gouvernement d'Archangel.*

1409. Müller dans les Sotchineniai pérévody. Drevnei Let. etc.

Ce fut sous le règne de Vassili Dmitriévitch qu'on commença, suivant les Chroniques, à frapper en Russie de l'argent monnayé.

Les Russes ne connurent long-temps de métaux monnayés que ce qu'ils en recevaient des étrangers par le commerce, et qu'apparemment ils prenaient au poids. Il est souvent fait mention de la grivne dans les Chroniques et dans les lois; mais la grivne, qui est aujourd'hui une pièce de monnaie de peu de valeur, était alors une livre effective d'or ou d'argent de 9 onces et un quart pour la principauté de Kief, et de 13 onces pour celle de Novgorod, comme l'est encore aujourd'hui la livre de Russie.

Le rouble, qui est de nos jours la plus forte monnaie d'argent, était alors le quart d'un lingot du poids d'une livre ou grivne. Il s'appelait ainsi du mot *roubis* (couper), parce que c'était un coupon levé sur le lingot. Les éditeurs du Code d'Iaroslaf m'apprennent qu'un de ces coupons, découvert depuis peu d'années (ils écrivaient en 1799), se voit à la bibliothèque de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg : il est d'un argent très-pur et pèse exactement 24 zolotniks, qui font le quarteron de la livre de Russie [1].

[1] En fendant le coupon ou rouble en deux on avait deux poltines (de *raspolot*, fendre) ou demi-roubles.

On se servait peu d'or ou d'argent; mais, 1409.
à défaut de monnaie, on employait d'autres signes représentatifs. Le premier était la peau de martre, *kouna*, qui n'était pas le soble ou la zibeline de la Sibérie; cette vaste contrée n'était pas encore découverte; c'était la martre commune du Nord, qui était précieuse avant que la zibeline fût connue. Il y avait 20 kounes ou peaux de martres dans la grivne.

Le mot *nogata*, qui était le nom d'un autre signe représentatif, paraît venir de *noga* (pied). C'était apparemment une patte de martre, avec le quart de la peau, s'il est vrai qu'elle valût un quart de koune.

Le vékoche était l'espèce d'écureuil que nous appelons *petit-gris*. On croit qu'il y en avait vingt dans la koune.

On croit aussi que quatre rézans faisaient un vékoche. Ce mot venait de *rézat* (tailler). C'était apparemment un coupon du quart de la peau [1].

Des oreilles, et même des demi-oreilles, servaient pour de petits appoints. On appelle encore *polouchko* (demi-oreille) le quart de la *kopeika*, ou sou russe.

[1] On avait aussi des *lobki*, fronts d'écureuils, et des *mordki*, museaux de martres. *D.*

1409. Bientôt ces pelleteries qui tenaient lieu de monnaie devinrent des monnaies de compte. Il était difficile d'avoir toujours prêtes, pour toutes les emplettes, des peaux de martres ou de petit-gris, et ces signes des valeurs devaient occasioner des contestations toujours renaissantes. Des peaux différaient beaucoup de prix entre elles par la finesse du poil, la couleur plus ou moins obscure, et la saison dans laquelle avait été tué l'animal [1]. Pas-

[1] Le savant Schlœzer fait sur l'ancien emploi des pelleteries en Russie des remarques aussi justes qu'intéressantes « : Il est constaté, dit-il (*Russische Annalen*, tome III), que dans la plus haute antiquité, chez beaucoup de peuples, le bétail était un moyen d'échange. Les nations méridionales y employaient des animaux vivans et domestiques, et les nations du Nord des peaux de bêtes sauvages. Other, ancien auteur norwégien, dit que les habitans du Finmark payaient à la Norwège pour leur tribut quinze peaux de martres, cinq peaux de rennes, une peau d'ours, une robe de peau d'ours ou de loutre, etc... Drusus exigea des Frisons des peaux de bœufs; mais dans l'Histoire de la Russie il n'est question que de martres et d'écureuils. On demande avec étonnement pourquoi les Varaigues et les Chozares n'exigeaient pas des peuplades qu'ils avaient soumises des peaux d'urus, d'ours et d'autres bêtes fauves dont les peuples belliqueux tiraient tant d'avantages : les contrées que traverse le Dniéper sont pourtant remplies de forêts, et l'on peut supposer qu'il y en avait beaucoup plus il y a neuf siècles; les bêtes fauves devaient donc abonder dans ce

sant de mains en mains, elles devaient se 1409.
dégrader.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on chercha bientôt des signes plus commodes de la valeur qu'on prêtait dans le commerce à ces pelleteries, et qui représentassent aussi le prix de toutes les marchandises. On imagina d'employer des morceaux de cuir avec une marque pour distinguer ceux qui représentaient des kounes, de ceux qui représentaient de moindres valeurs.

Ainsi, quoique la grivne fût un poids d'une livre russe d'argent, on paya la valeur d'une grivne en donnant vingt morceaux de cuir marqués du signe *koune*, et on appela cela une *grivne en kounes.* Les Russes eurent donc non

pays. C'est parce que les peuplades qui habitaient la Russie n'avaient pas le moyen de se livrer à la grande chasse. Ce n'est pas qu'elles aient été lâches ou faibles de corps : les *hommes du Nord* ne pouvaient être ni l'un ni l'autre; mais je pense qu'ils n'avaient pas les instrumens et les armes nécessaires pour combattre des animaux nobles. C'est à la grande chasse que les Germains devaient leur force, leur bravoure et même le commencement de leur civilisation. Si dans O-Taïti, au Pérou et au Mexique les hommes n'avaient autrefois aucune énergie, j'en attribue principalement la raison à ce qu'ils n'avaient pas de grande chasse. C'est par la même raison que les Livoniens étaient aussi faibles que les Slaves jusqu'à l'arrivée des Allemands ». *D.*

1409. pas du *papier-monnaie*, mais du *cuir-monnaie*, et ce cuir eut le destin du papier. Comme il n'avait point de valeur réelle, il alla toujours baissant de valeur fictive.

Dès le temps d'Iaroslaf cette valeur était réduite à moitié, et une grivne d'argent valait deux grivnes en kounes, c'est-à-dire en cuir. La dégradation continua toujours de s'aggraver, et en 1409 la grivne en kounes ou monnaie courante était tombée dans un tel avilissement, qu'il fallait 120 grivnes de cuir pour représenter une grivne d'argent, quoique dans l'origine le signe représentatif eût égalé la valeur représentée [1].

Les villes de Moskou et de Tver furent les premières à employer une monnaie tatare, nommée *denga*, du mot tatar *tanga*, qui signifie *marque*. D'abord la légende fut seulement en langue tatare, ensuite en langue tatare d'un côté, et en langue russe de l'autre, et enfin seulement en langue russe [2] : on con-

[1] Ces détails sont tirés des notes de la *Pravda*. Schlœzer observe avec raison que les auteurs de ces notes auraient dû accompagner de preuves des données aussi importantes, surtout dans ce qui concerne les rapports des pelleteries et du cuir monnaie à l'argent. *D.*

[2] Les plus anciennes de ces monnaies sont rapportées à l'année 1598 par l'auteur de l'Histoire numismatique de Russie, que M. Le Clerc a insérée dans sa compila-

serve plusieurs anciennes monnaies qui n'ont point de légende.

Le grand commerce de Novgorod avec les villes anséatiques lui procura au commencement du quinzième siècle beaucoup de monnaies de Pologne et d'Allemagne ; mais en 1420 elle prit la résolution de battre elle-même sa propre monnaie, qui représentait un prince assis sur un trône ; elle eut long-temps le double de valeur de celle de Moskou et de Tver [1].

tion; mais, suivant les éditeurs du Code d'Iaroslaf, ce fut en 1411 que Vassili II commença à faire battre de la monnaie d'argent et de cuivre. Nous devons nous soumettre à leur autorité que l'étendue de leurs connaissances rend très-respectable.

[1] Voici quel était alors l'état du commerce du Nord. Novgorod était l'entrepôt général des marchandises de la Russie, de la Grèce, de la Tartarie, du Levant, de l'Arabie et de l'Inde. Une grande partie de ces marchandises arrivait à Novgorod par l'Oxus, la mer Caspienne et le Wolga. De là on les transportait à Riga, Dorpat, Réval et Pernau. Riga surtout faisait un commerce de commission très-considérable, et se chargeait de la spédition entre Novgorod et Lubeck. Vers l'an 1284 les villes anséatiques avaient admis dans leur ligue Riga, Dorpat et Réval : depuis ce temps les Hambourgeois et les Lubeckois ne cessaient de solliciter la faculté de commercer librement dans toute la Livonie et l'Esthonie, afin d'avoir des relations plus directes avec Novgorod, où les Allemands possédaient une maison dont ils firent dans

Nous aurions rompu la chaîne des principaux évènemens, si nous avions fait mention en son lieu de l'expédition de Kazan et de la ruine de cette ville.

la suite une espèce de forteresse. Lubeck chercha même à établir un comptoir dans cette ville; elle n'obtint ce privilège qu'au milieu du quatorzième siècle : ce fut la plus importante factorerie de la ligue. Les évêques de Riga, voyant l'affluence des marchands étrangers qu'attirait le commerce de la Russie, leur accordèrent enfin sagement leur protection : le gouvernement danois en fit autant à Réval, et les Suédois exemptèrent de tous les impôts les marchands qui entraient dans la Néva pour commercer avec Novgorod. Pernau et Narva furent aussi reçues dans la ligue anséatique. Cette association, dont l'activité et la vigilance étaient extrêmes, ne voulut pas que le commerce de la Russie exposât les entrepreneurs à trop de chances, et défendit vers 1370, sous peine de 50 marcs d'or, de fournir aux Russes des marchandises à crédit. Les Russes prirent des mesures de précaution à leur tour, et, s'étant aperçus que les draps fournis par les Allemands n'avaient plus la longueur ordinaire, ils mirent le séquestre sur tous les biens de la ligue anséatique à Novgorod. Les villes de la ligue en furent si indignées que dans une diète tenue à Lubeck en 1388 ils résolurent de rompre toutes les relations avec Novgorod, et d'établir ailleurs l'entrepôt de leur commerce. Pour empêcher cette mesure les Russes renouèrent leurs relations, sous la condition que les draps auraient dorénavant la longueur ordinaire. Les villes de Livonie, qui gagnaient à servir de médiatrices entre les marchands russes et allemands, cherchèrent à prolonger ces mésin-

Quoiqu'on en fasse remonter la fondation aux premiers temps de la domination tatare dans le Kaptchak, c'est cependant sous le règne de Dmitri Donski qu'elle est pour la première fois nommée dans les Chroniques russes [1].

Le prince de Souzdal et de Nijni-Novgorod eut sans doute à se plaindre des Tatars de

telligences ; mais la ligue, ayant connu leurs intentions, empêcha qu'elles n'attirassent à elles tout le commerce de Russie. L'argent affluait à Novgorod, et, quoique la ligue défendît à plusieurs reprises d'exporter de l'or et de l'argent pour la Russie, on peut cependant présumer que les marchands en apportèrent beaucoup dans ce pays. Une Chronique russe, *Drevnci Letopissets*, nous apprend qu'une des premières monnaies courantes à Novgorod ce furent les *artuges*, qui ont eu long-temps cours en Suède, et qui valaient environ 2 sous. Quand cette monnaie fut introduite vers l'an 1410, on cessa de payer en *lobki* et *mordki*, c'est-à-dire en fronts d'écureuils et en museaux de martres. A Pskow, c'est en 1424 qu'on abandonna les pelleteries pour de l'argent monnayé dans cette ville, selon la même Chronique. *D.*

[1] Il est parlé, même avant l'arrivée des Tatars, des Bulgares kazanais dans la Chronique de Nicon ; mais y avait-il dans le pays des Bulgares une ville nommée *Kazan*, ou était-ce le nom de la contrée, ou enfin l'épithète des Kazanais n'a-t-elle pas été plutôt donnée à ces Bulgares par quelque rédacteur, après la fondation de Kazan, pour indiquer d'un seul mot le pays qu'ils avaient habité ?

Kazan, qui étaient ses voisins. En 1376 il envoya contre eux ses fils, et reçut un puissant secours du grand-prince Dmitri, qui régnait alors. Les Russes se présentaient avec courage sous les murs de la ville, lorsque leurs chevaux furent effrayés à l'aspect inconnu des chameaux, et ce désordre pensa causer une entière défaite; mais la première terreur fut bientôt dissipée, les Russes se rallièrent, et les Tatars, repoussés jusque dans leurs murailles, furent obligés de se rendre tributaires. Dmitri Donski n'eut pas affaire depuis avec les Kazanais.

Drevnei Letopissets.

Nous avons vu son fils dépouiller Boris, prince de Nijni-Novgorod, qui ne survécut pas long-temps à la perte de ses états. Semen, neveu de ce malheureux prince, sut intéresser à son sort Ektiak, khan de Kazan, qui lui donna des secours et les commanda lui-même. Cependant ils ne purent prendre Nijni-Novgorod, et furent obligés de faire la paix avec les voiévodes du grand-prince. Les Russes firent le serment à la manière accoutumée, et il est dit que les Tatars le firent en buvant : ils l'observèrent mal et revinrent bientôt commettre d'affreux désordres aux environs de la même ville. Vassili confia une armée formidable à son frère Ioury, et le chargea de sa

Drevnei Letopissets. Kniga Stepennaïa. Lizlof. Kirchkof.

vengeance. Elle fut atroce. Le khan lui-même et ses femmes furent passés au fil de l'épée : Kazan et les autres villes et villages de la même domination furent rasés. Les Russes passèrent trois mois entiers à ravager le pays et revinrent chargés de richesses. Ce fut en 1396 que Kazan fut ruinée, et cette ville ne fut rétablie que quarante ans après [1].

Vassili Dmitriévitch mourut en 1425, âgé de cinquante-cinq ans, après trente-six ans d'un règne peu actif. Il avait perdu presque 1425.
tous les anciens amis et les fidèles conseillers Drev. Let.
de son père, et n'était entouré que de jeunes boïards qui le conduisaient à leur gré et lui faisaient contracter et rompre des alliances, faire la paix, déclarer la guerre, conclure et enfreindre des traités suivant leurs caprices. Il donnait surtout sa confiance à son trésorier, fils d'un homme dont la vertu avait été respectée même des Tatars. Cet insolent favori, trop peu digne de son père, opprimait le peuple sous le nom de son maître qu'il rendait odieux.

A ces vices du gouvernement se joignirent d'autres fléaux. Trois fois la Russie éprouva sous ce règne les horreurs de la peste; plus

[1] 1414, 7 juin (vieux style) éclipse totale de soleil.

1425. d'une fois elle fut exposée à la famine : des petits princes tatars en ravagèrent plusieurs contrées par leurs incursions; un tremblement de terre effraya Novgorod en 1419, et plusieurs incendies avaient auparavant consumé la plupart de ses édifices.

La première horloge sonnante fut placée à Moskou en 1404 : c'était l'ouvrage d'un Servien, nommé *Lazare*.

VASSILI III, VASSILIEVITCH,

TEMNOI OU *SLEPOI, c'est-à-dire le Ténébreux ou l'Aveugle.*

Knig. Step. La fille de Vitold, la veuve du dernier souverain, Sophie, à la mort de son époux ne s'abandonna point à une douleur inactive, et parut oublier ses regrets pour se ressouvenir qu'elle était mère. Son fils, nommé *Vassili* comme son père, n'avait encore que dix ans; les anciens usages, qu'un ambitieux pouvait faire revivre, loin de lui assurer l'héritage de son père, devaient l'en priver, et son oncle aurait paru n'user que de ses droits en l'excluant du trône; mais Sophie sut faire valoir en faveur de son fils la voix de son époux qui n'é-

tait plus, et cette voix acquérait peut-être une éloquence plus insinuante et plus persuasive, une force plus irrésistible dans la bouche d'une tendre mère. Les princes, les boïards, les grands, tous les hommes en place, reconnurent le jeune Vassili pour leur souverain et jurèrent de le défendre. 1425.

Il avait sans doute grand besoin d'être soutenu par ses sujets. Son oncle Ioury ou Georges, prince de Galitch, était occupé à préparer ses forces pour se faire remettre la succession de son frère [1]. Georges est traité par les écrivains de son temps comme un prince injuste dans son ambition. Croirons-nous que les anciennes coutumes, qui lui donnaient au trône des droits incontestables, étaient entièrement tombées en oubli, ou que ces écrivains, gênés par la crainte ou vendus au prince régnant, calomniaient, contre leur conscience, celui qui aurait dû régner? Nous n'aurons plus à l'avenir de semblables doutes à proposer; personne ne réclamera plus l'ancienne loi anéantie par un usage

[1] Si l'on en croit le baron de Herberstein, les prétentions d'Ioury n'étaient pas fondées sur l'ancien usage, mais sur les dernières volontés de son frère, qui, soupçonnant son épouse d'adultère, avait déshérité son fils; mais mérite-t-il quelque confiance, lorsqu'il ignore même le nom de la princesse dont il flétrit la mémoire?

1425. que trois règnes successifs auront consacré. Les fils des souverains de la Russie hériteront sans contestation du trône de leurs pères jusqu'à ce qu'il vienne un prince dont l'impérieuse volonté fera paraître encore incertain ce droit fondé sur la nature, et qui assure le repos des sujets.

On était à Moskou dans les agitations de la crainte, et l'on s'attendait à chaque instant à voir le prince de Galitch en venir former le siège. Le métropolite fut député pour l'engager à la paix; mais la voix du pontife, cette voix révérée, devait être moins forte que celle de l'ambition; elle ne fut point écoutée. Le prélat, après avoir long-temps employé les conseils de la religion et les exhortations paternelles, se retira sans donner au prince sa bénédiction. Précisément dans ces circonstances la peste commençait à se faire sentir en Russie, et la contagion se répandit dans la principauté de Galitch. Le remords déchire la conscience timorée de Georges; il croit que ce terrible fléau est envoyé du ciel sur ses états en punition de sa désobéissance envers le ministre saint : il part, atteint le prélat, tombe à ses genoux, verse des larmes amères en expiation de son péché, et promet de renoncer pour toujours à ses désirs ambitieux. La Russie

dut la paix à ce repentir inspiré par la supers- 1425.
tition, qui règne toujours avec plus d'empire dans les temps de calamité.

Les résolutions pacifiques de Georges s'évanouirent quand le temps eut entièrement dissipé ses craintes. Il renouvela les mêmes 1431.
prétentions que ses terreurs lui avaient fait abjurer : la guerre allait s'allumer entre l'oncle et le neveu; mais ils convinrent enfin de se Tsarstvennoi
rendre à la horde et d'y faire juger leur différent. Letopissets.
Leurs cœurs étaient envenimés d'une haine égale; l'oncle respirait la perte de son neveu, le neveu celle de son oncle, et cependant ils se préparent par des actes de dévotion à ce voyage, dont le but criminel était de se nuire mutuellement. Tous deux firent jouer à la horde les ressorts les plus délicats de l'intrigue; tous deux, par des présens distribués à propos, se firent des amis puissans; tous deux promirent au khan une égale soumission; mais, soit que Vassili ou ses agens eussent plus d'adresse, soit qu'il eût reçu de la nature le don de plaire, don plus puissant que le manège de l'art, il sut gagner la faveur du 1432.
khan Oulou-Mahmet, qui, non content de lui adjuger le trône, voulut avoir en lui un ami plutôt qu'un vassal, et l'exempta de tout tribut. Il ordonna même, pour rendre plus solen-

1432. Ib. et Knig. Stepen. nelle l'inauguration de ce prince, que Ioury conduirait par la bride le cheval de son neveu, qui devenait son souverain; mais Vassili, content de l'emporter sur son oncle, ne voulut pas le réduire à cet excès d'humiliation.

Cet acte de modération ne put établir entre eux la confiance. Georges se retira d'abord à Zvénigorod et ensuite à Dmitrof; mais ces deux villes, qui étaient de son apanage, lui parurent trop voisines de Moskou pour s'y croire en sûreté; il se retira dans la principauté de Galitch : c'était une mauvaise politique. Sa présence était surtout nécessaire dans ceux de ses états qui se trouvaient les plus exposés aux entreprises de son neveu; aussi n'eut-il pas plutôt quitté Dmitrof que Vassili y envoya un namestnik.

Le grand-prince avait parmi ses boïards un Ivan Dmitriévitch, homme adroit, ambitieux, qui, pour élever sa fortune, avait travaillé d'abord à celle de son maître. Il avait accompagné Vassili à la horde, et n'avait pas peu contribué par ses intrigues à lui procurer les bonnes graces du khan. Soit qu'il s'exagérât ou non l'importance de ses services, il croyait que le prince lui devait la couronne, et attendait tout de sa reconnaissance; homme simple, qui ne savait pas que c'est l'espérance

de nouveaux bienfaits qui nourrit la recon- 1432.
naissance, et que les plus grands services sont bientôt oubliés quand on ne doit plus en espérer d'autres.

Il avait une fille; il propose au prince de lui donner la main et de l'élever au trône. Le refus qu'il essuya lui fut d'autant plus sensible qu'il s'y était moins attendu, et son orgueil le lui représenta comme un outrage. Il abjura le service d'un prince ingrat, et, ne
respirant que la vengeance, il alla chercher 1433.
un asile auprès de l'implacable ennemi de son maître. Comment n'eût-il pas reçu d'Iouri le plus favorable accueil, lorsqu'il partageait sa haine contre le prince de Moskou, qu'il l'excitait à le renverser du trône, et qu'il lui offrait les moyens de satisfaire son ambition?

Dès que Vassili fut instruit de la résolution et des préparatifs de son oncle il s'empressa de lui demander la paix; mais ses ambassadeurs furent reçus par Ivan Dmitriévitch, et c'est dire assez qu'ils ne pouvaient se promettre aucun succès de leur négociation. Ecoutés avec une hauteur méprisante, ils ne reçurent pas même de réponse; et quel succès le grand-prince devait-il espérer de sa vaine députation, lorsqu'il n'était pas en état de se défendre? Le temps lui manquait pour ras-

1433. sembler des troupes : il se mit à la tête du petit nombre d'hommes qui était autour de lui, fit armer à la hâte les marchands de Moskou, et sortit à la rencontre des ennemis qui n'étaient qu'à cinq lieues de distance. Sa troupe, peu faite pour la guerre, ne connaissait aucune discipline : elle était ivre quand elle fut attaquée, et fut dispersée sans combat. Le vainqueur resta maître du bagage; il s'y trouvait une grande quantité d'hydromel, seule boisson enivrante qui fût alors connue des Russes, et il est probable qu'ils en furent les inventeurs [1].

Vassili s'était retiré à Kostroma et s'y était renfermé : son oncle l'y poursuivit; la ville étant sans défense, les portes lui furent ouvertes. Rendu maître du prince vaincu, il le traita avec honneur, lui donna le soir même un grand festin, et lui marqua pour apanage la ville de Kolomna. Tant de générosité pouvait surprendre après tant de haine; mais Georges y fut excité par son favori, nommé *Morozof*. Malheureusement cet acte de vertu devint funeste à celui qui l'avait conseillé et à celui qui l'exerça.

[1] Il en est parlé dans la plus ancienne Chronique. C'est avec de l'hydromel qu'Olga enivra les principaux Drevliens, sur qui elle poursuivait la mort de son époux.

Vassili, vaincu, relégué, en apparence abandonné, était plus fort que son vainqueur, car il était plus aimé. Son apanage ou son exil devint la première cour de Russie : tous les grands, toute la noblesse de Moskou se rendirent à Kolomna. Les fils de Georges virent avec indignation l'abandon où se trouvait leur père; ils se ressouvenaient que c'était Morozof qui avait fait donner au grand-prince un apanage; ils haïssaient d'ailleurs ce favori, et saisirent ce prétexte pour lui donner la mort. Souillés de son sang et craignant la vengeance de leur père, qu'ils venaient de priver d'un ami, ils se retirent eux-mêmes à Kolomna. Georges, délaissé sur le trône et qui voit fuir loin de lui ses sujets et jusqu'à ses fils, fait dire à son neveu qu'il lui abandonne la souveraineté de Moskou et retourne à Galitch, maudissant un accroissement de fortune, dont il n'a, comme il arrive souvent, recueilli que des douleurs. 1434.

Pour jouir tranquillement du trône qu'il venait de recouvrer, Vassili n'avait peut-être qu'à renoncer à la vengeance; mais il voulut la satisfaire, et elle fut la cause de sa perte. A peine rentré dans Moskou, on le vit enfreindre la paix, envahir le domaine de son oncle, qui se reposait sur la foi du traité, le

1434. mettre en fuite, répandre au loin la terreur et l'incendie, et se charger de butin ; mais, suivi lui-même et bientôt atteint par l'ennemi qu'il croyait sans ressource, entièrement défait près de Rostof, abandonné des vassaux qu'il croyait les plus fidèles, il fut contraint de chercher un refuge à Novgorod, tandis que sa mère et son épouse, tombées dans les mains du vainqueur, étaient envoyées dans des exils rigoureux. La principauté de Moskou fut le prix de la victoire, et toutes les portes de la capitale furent ouvertes à l'heureux émule de Vassili.

Ce prince infortuné allait à la horde mendier humblement la protection des Tatars, lorsqu'il apprit en chemin la mort de son oncle. Georges laissait trois fils : l'aîné, qui fut son successeur, se nommait *Vassili* comme le grand-prince, et, pour le distinguer, nous le désignerons par son surnom de *Kossoi* (le louche). Les deux autres, qui se nommaient *Dmitri-Chémiaka* et *Dmitri-Krasnoi*, et que nous appellerons aussi par leurs surnoms, s'étaient mis à la poursuite du malheureux Vassili. Ils étaient à Volodimer lorsqu'ils apprirent que leur père n'était plus et que leur frère était monté sur le trône de Moskou. Jaloux de la fortune de Kossoi, ils lui firent

déclarer qu'ils ne prétendaient pas lui laisser 1434.
recueillir les fruits des longs travaux de leur père, et en même temps ils envoyèrent présenter leurs hommages au prince détrôné, qui était alors à Nijni-Novgorod. Eux-mêmes le ramenèrent à Moskou, et se montrèrent les plus zélés de ses sujets, après avoir été ses plus ardens persécuteurs.

Après de grands revers et de médiocres 1435.
succès, fugitif et sans asile, battu, se relevant Müller
de sa défaite et remportant même quelques ut suprà. Tsarstven.
avantages, Kossoi obtint enfin un apanage et Letop.
la paix; mais dès l'année suivante il reprit les armes, crut surprendre son ennemi, fut surpris lui-même et fait prisonnier. Vassili usa de sa victoire en barbare, et fit crever les yeux au vaincu, son cousin-germain, dont l'humeur inquiète et ambitieuse n'excusait pas son bourreau.

Un acte d'ingratitude dont il se rendit cou- Lizlof.
pable peu de temps après est une nouvelle Ritchkof.
tache à sa mémoire. Il devait le trône à l'amitié du khan Oulou-Mahmet, qui depuis l'avait toujours exempté de toute marque de vasselage. Iédiguei, prince tatar, sorti des stepes si-
tuées au-delà de l'Iaïk, vint attaquer Mahmet, 1438.
et le renversa du trône. Cet Iédiguei avait, dit-on, trente fils de neuf femmes différentes,

1438. et le plus jeune de ces princes avait jusqu'à dix mille hommes sous ses ordres. Mahmet ne pouvait résister à des forces si redoutables : il passe le Volga, erre dans les déserts et fait demander à Vassili la permission d'entrer en Russie, jusqu'à ce qu'il ait pu rassembler des troupes pour se défendre. Chez les hommes qui ne sont point encore entièrement dépravés le premier mouvement est pour la vertu : aussi le grand-prince lui permit-il avec joie de camper dans le canton de Biélef, près des bords de l'Oka.

Mais ses réflexions, ou de mauvais conseils, amenant bientôt la défiance, il se repent du bien qu'il vient de faire, et envoie contre son bienfaiteur et son ami une armée de quarante mille hommes : il en donne le commandement à Chémiaka et à Crasnoi, que le traitement qu'il avait fait à leur frère aurait dû rendre ses implacables ennemis. Mahmet, qui n'avait que trois mille hommes, ne paraissait guère en état de résister à tant de forces; il n'employa que d'humbles supplications et la promesse de respecter l'asile qui lui serait accordé; il offrit même de donner ses fils en
Knig. Step. otage ; mais plus il témoignait de douceur, et moins on paraissait disposé à lui accorder aucune grace.

Tant de dureté le réduisit au désespoir : ne voyant de tous côtés que la mort, il voulut du moins ne pas mourir sans vengeance, et se renferma avec sa petite troupe, dont le tiers au plus avait des armes, dans la ville de glace qu'il avait construite pour hiverner. Les Tatars du Nord ont assez souvent construit de ces sortes de citadelles, et tant que dure la rigueur de l'hiver elles n'ont pas moins de force que des citadelles de pierre. Les Russes attaquèrent les Tatars avec mépris et furent étonnés de leur résistance : Oulou-Mahmet, qui n'espérait pas lui-même se défendre avec tant d'avantage, animé par ses premiers succès à oser encore plus, ne se contente pas d'opposer à l'ennemi les murs de sa forteresse; il l'attaque à son tour, fait une sortie impétueuse, et presqu'au même instant il est surpris de se trouver vainqueur. Les deux fils du prince de Galitch, qui peut-être se firent battre par politique, prirent la fuite avec cinq voiévodes et quelques troupes : le reste périt ou tomba dans les chaînes du Tatar. 1438.

Mahmet repassa le Volga, aperçut les ruines de Kazan abandonnées depuis quarante ans, les releva et fonda une domination que la Russie ne pourra détruire qu'au prix de bien du sang. Ainsi fut longuement expiée la lâche

1438. ingratitude de Vassili, et l'on verrait avec quelque satisfaction la peine qui suivit le crime du prince, si elle n'était pas supportée par le peuple innocent; mais ils n'avaient pris aucune part à sa faute les malheureux habitans de Moskou, qui périrent lorsque trois
1441. ans après Mahmet, indigné, vint y mettre le feu. Ils étaient innocens ces paisibles cultivateurs que le Tatar enleva dans les campagnes, pour leur faire porter des fers loin de leur patrie. Ils n'étaient pas coupables ces peuples de Mourom, chez qui les fils du khan portè-
1445. tèrent ensuite le ravage. Enfin ils n'avaient pas outragé Mahmet ces malheureux combattans que Vassili conduisit en cette occasion pour repousser l'ennemi, et qui furent entièrement défaits. Le grand-prince rencontra les fils de Mahmet près de Souzdal, et, quoique son armée fût moins nombreuse, elle remporta d'abord la victoire. L'imprudence des Russes fit leur malheur; les uns se mirent à la poursuite des Tatars, d'autres à dépouiller les morts, à piller le bagage; d'autres enfin se retiraient déjà, persuadés qu'il ne restait plus rien à faire. Les vaincus s'aperçoivent du désordre, se rallient, et dès qu'ils ont résolu de combattre ils sont vainqueurs:
Knig. Step. le grand-prince tombe entre leurs mains; il

avait fait des prodiges de valeur et avait tué 1445.
de sa main un grand nombre d'ennemis ; mais lui-même était couvert de blessures ; il avait perdu trois doigts de la main droite, avait la gauche percée, et semblait expirant quand il perdit la liberté. Un grand nombre de princes partagèrent ses fers.

Quoique Chémiaka fût toujours resté dans l'alliance du prince de Moskou, il n'en nourrissait pas moins dans son cœur une ambition
héréditaire; il avait promis d'être de la der- 1446.
nière campagne et avait manqué à ses engagemens, dans l'espoir qu'elle serait malheureuse et qu'il pourrait profiter des désastres de Vassili. Quand il sut que ce prince était captif il crut être déjà monté sur le trône de Moskou ; il envoya un ambassadeur à la horde pour engager le khan à ne pas délivrer son captif; mais le député fut assassiné en chemin. Oulou-Mahmet oublia l'ingratitude du grand-prince lorsqu'il le vit malheureux, le traita comme son ami et le renvoya, content d'en exiger la promesse de payer une rançon conforme à ses moyens.

Chémiaka, qui avait inutilement dressé des embûches à Vassili sur sa route, ne perdit pas encore l'espérance de se rendre maître de Moskou. Il se fit dans cette ville un parti con-

1446. sidérable, et acheta la plupart de ceux qui avaient la confiance du prince. Comme un assez grand nombre de Tatars avaient accompagné Vassili à son retour de la horde, il fit courir le bruit que ce prince leur vendait sa nation, qu'il avait promis de céder à Mahmet la principauté de Moskou et une grande partie de la Russie, et de se contenter de la principauté de Tver, dont les Tatars le rendraient maître. Ainsi le perfide sut effrayer le prince de Tver et le mettre dans son parti. Il lui importait d'éloigner Vassili de Moskou; il lui fit conseiller d'aller au monastère de la Trinité rendre graces de sa délivrance sur le tombeau miraculeux de l'igoumène Serguei. Il fut aisé d'engager le prince à cet acte de dévotion. Il partit avec ses fils, et c'est ce qu'attendait son ennemi. Chémiaka surprend Moskou dont ses intelligences lui facilitent l'entrée, arrête les princesses et s'assure de ceux des boïards qui n'ont point embrassé son parti. Ivan, prince de Mojaïsk, autrefois le vassal et l'ami du grand-prince, mais qui l'avait abandonné dans le malheur, se chargea de l'enlever.

Le grand-prince vaquait sans crainte à des exercices de dévotion dans le monastère de la Trinité. Un homme du peuple vint l'avertir du

danger qui le menaçait; mais, au lieu de l'é- 1446.
couter, on le chassa après l'avoir fait battre par la sentinelle. Cependant, après une plus mûre réflexion, Vassili jugea à propos d'envoyer un soldat examiner si la nouvelle avait quelque fondement; il était trop tard : il aperçut bientôt de loin la troupe du prince de Mojaïsk, et l'on avait eu si peu de défiance qu'il ne se trouva pas même un cheval sur lequel il pût prendre la fuite. Le peu de monde qui restait auprès de lui ne savait que trembler.

Sans secours, sans espoir, Vassili se résigne à son sort; il se retire dans l'église où il se met en prières; il entend la voix du prince Ivan, qui est déjà à la porte avec sa troupe; il prend sur le tombeau de l'igoumène Serguei l'image de la Vierge, va ouvrir lui-même, et, se présentant avec majesté devant son infidèle vassal : « Frère, lui dit-il, voilà l'image [1] que » tous deux nous avons baisée dans cette » même église : c'est ici, c'est sur cette image » que tu m'as juré de ne former jamais aucun » mauvais dessein contre moi, et de me con- » server jusqu'à la mort un amour fraternel ».

[1] Quoique les sermens se prêtassent d'ordinaire en baisant la croix, ils se faisaient quelquefois aussi en baisant une image pour laquelle on avait une dévotion particulière.

1446. Ivan aurait dû rougir ; mais il ne parut pas même faiblement ému, et, joignant la raillerie insultante à la trahison, il arracha le grand-prince de l'église et le conduisit à Moskou, où Chémiaka lui fit crever les yeux.

Vassili dans son malheur obtiendrait plus de pitié, s'il ne semblait pas avoir mérité ce cruel traitement par celui qu'il avait fait éprouver à Kossoi. Cependant ne le jugeons pas avec plus de sévérité que ses contemporains, qui lui conservèrent son amour. Il avait puni, dans le fils aîné d'Ioury, un ambitieux entreprenant et dangereux, déjà condamné par la nation elle-même ; il fut privé de la vue par un rebelle qui recueillit la haine générale en punition de son crime.

Knig. Step. Le malheureux Vassili fut envoyé à Ouglitch avec la princesse son épouse. On marqua un autre exil à sa mère, et ses amis furent renfermés dans diverses prisons. Ses deux fils, Ivan et Ioury, étaient avec lui lorsqu'il fut arrêté ; mais on avait eu le temps de les cacher, et pendant la nuit on ménagea leur évasion. Ils furent reçus dans un village par trois généreux frères, les princes Riapolovski, qui les conduisirent aussitôt à Mourom, où ils se renfermèrent avec un nombre de sujets fidèles.

Chémiaka ne jouissait pas tranquillement 1446.
de son crime; de justes craintes l'agitaient. Il ne pouvait ignorer que les cœurs étaient pour Vassili, et la retraite des deux jeunes princes, qui verraient chaque jour augmenter le nombre de leurs défenseurs, ajoutait à ses inquiétudes. Il employa le ministère d'un prélat aussi simple que pieux, et le chargea de porter aux Riapolovski des paroles de paix. Le saint homme fut d'autant plus persuasif qu'il était de bonne foi : on lui remit les princes que le fourbe Chémiaka envoya dans le même exil que leur père.

Les Riapolovski, trompés, sentent redoubler leur haine contre le perfide : plusieurs princes se joignent à eux pour délivrer leur légitime souverain. Déjà redoutables quand Chémiaka fut instruit de leur confédération, ils dissipèrent aisément l'armée qu'il envoya contre eux. Les vainqueurs allèrent se joindre à un prince Vassili Iaroslavitch qui dans les temps de trouble avait cherché un asile en Lithuanie, où il rassemblait un parti en faveur de son souverain, qui était en même temps son beau-frère.

Le fils de Georges tremble sur son trône usurpé. Il assemble ses boïards, ses grands, ses prélats. Le coupable prince de Mojaïsk

1446. tenait un des premiers rangs dans ce conseil. Toutes les voix furent pour la délivrance de Vassili.

Chémiaka ne résiste point à cet avis unanime ; il se transporte à Ouglitch, rend de grands honneurs à son prisonnier, lui déclare qu'il est libre, et lui donne en toute propriété la ville de Vologda et ses dépendances. Il arriva ce qu'on aurait dû prévoir ; c'est que les boïards vinrent se ranger auprès de leur souverain dans son nouveau domaine : les principaux officiers et les courtisans de Chémiaka rendirent eux-mêmes hommage à Vassili et entrèrent à son service. Il ne resta pas longtemps à Vologda, et se rendit à Tver où il vit encore augmenter son parti d'une foule de nobles qui vinrent se ranger autour de lui. Il célébra les noces de son fils aîné avec la fille du prince de Tver, long-temps son ennemi, désormais son allié fidèle. Partout où il était semblait se trouver le siège de l'état.

En même temps le prince Vassili Iaroslavitch et les Riaspolovski, accompagnés d'une nombreuse noblesse, s'avançaient au secours de leur souverain qu'ils croyaient encore dans
Tsarstvennoi Letop. la captivité. Ils rencontrent un parti de Tatars : à l'instant les flèches volent de part et d'autre et le combat s'engage. On prend enfin

le parti qu'on aurait dû prendre d'abord, celui de s'interroger mutuellement et de savoir si l'on est ami ou ennemi. Les Russes déclarent qu'ils vont trouver le grand-prince; les Tatars leur apprennent à leur tour qu'ils ont à leur tête deux fils du généreux Mahmet, et qu'ayant su le malheur de Vassili, ils avaient pris les armes pour le délivrer et le venger. Alors Russes et Tatars se donnent les mains, s'embrassent, se réunissent, et, armés pour la même cause, ils se regardent mutuellement comme des frères. 1446.

Dès-lors le grand-prince pouvait se mesurer avec son ennemi et rentrer par la force dans ses états; mais il aima mieux épargner le sang et employer la surprise.

Chémiaka n'était point encore rentré dans la capitale: on mit à profit cette conjoncture. Le grand-prince y envoie un petit nombre d'hommes sûrs, conduits par un chef habile. Ils ont le bonheur de traverser, sans être découverts, l'armée ennemie, entrent sans obstacle à Moskou, arrêtent et chargent de chaînes le namestnik et les partisans de l'usurpateur, reçoivent le serment des habitans, et mettent la ville en état de défense. En même temps le grand-prince s'avance avec toutes ses forces contre son rival; mais celui-ci

1446. ne l'attend pas : presque toute son armée l'abandonne pour se joindre à Vassili. Il va se renfermer à Kargapol. La mère du grand-prince était encore entre ses mains; il la lui renvoie pour obtenir plus facilement la paix ; mais les grands qu'il avait chargés de la conduire ne retournent point à son service et
1448. prêtent serment à Vassili.

1449. Enfin il a le bonheur d'obtenir la paix, et l'imprudence de l'enfreindre presque aussitôt.
1450. Vaincu, fugitif à Galitch et vivement poursuivi, il perd son armée presque entière, a beaucoup de peine à s'échapper lui-même, et, dépouillé de tous ses états, il est trop heu-
1453. reux, dans la ruine entière de sa fortune, de
Kn. Khilkof. trouver un asile à Novgorod. Il y mourut empoisonné, dit-on, par les siens, fatigués de son humeur inquiète.

1456. Les Novgorodiens furent punis de l'avoir
Müller *ut suprà.* reçu dans leurs murs. Le grand-prince entra dans le domaine de la république avec une armée formidable, et ne se laissa désarmer que par une contribution de dix mille roubles. Il s'était déjà vengé du prince de Mojaïsk, l'avait obligé de fuir en Livonie, et s'était emparé de son apanage. Intimidés par cet exemple, les princes russes restèrent en paix et com-
1462. mencèrent enfin à connaître la soumission.

Le reste de sa vie fut tranquille. Il mourut en 1462, dans la quarante-septième année de son âge, après trente-sept ans de règne, et fut pleuré de ses sujets qui l'avaient toujours aimé. Sa vie ne fut pas au-dessus du reproche; mais sa mémoire doit être sacrée puisqu'il eut l'amour des peuples. 1462.

Ce fut sous son règne, en 1473, que le patriarche de Constantinople consacra, en qualité de métropolite de Russie, un moine nommé *Isidore*, Bulgare de naissance, homme fort instruit. Dans le même temps l'empereur de Constantinople, Jean Paléologue, privé de presque tous ses états par les Turcs, espéra d'obtenir quelques secours des Latins, s'il paraissait se réunir à leur église. Il vint assister au concile, qui fut d'abord convoqué à Ferrare et depuis à Florence, dont il porte le nom. Le patriarche de Constantinople le suivait, accompagné de plusieurs prélats de l'église grecque. Le métropolite Isidore fut invité à se joindre à eux; flatté de cette invitation, il ne refusa pas de s'y rendre; mais elle ne plaisait pas de même au grand-prince, qui, ne pouvant le retenir, lui fit jurer de ne se prêter à aucune union avec l'église romaine. Ainsi dans toutes les disputes théologiques chaque parti, avant de les commencer, est bien résolu

Tiré d'une pièce des archives partriarcales publiée dans la Drevniaïa Vivliophica, et du Tsarstven. Letopissets.

de ne se pas rendre, et comme chacun est persuadé qu'il a raison, on parle beaucoup, on s'emporte, on se hait, mais on n'examine rien.

Isidore ne fut pas plutôt entré en Allemagne qu'il parut recevoir avec joie les honneurs que lui rendirent les catholiques. Il suivit leurs processions, entra dans leurs églises, adora la croix latine; toutes actions également criminelles aux yeux des Russes.

Le concile s'ouvrit à Ferrare, et les premières sessions furent assez tranquilles; mais la quatrième fut troublée par le zèle impétueux de Marc, patriarche d'Ephèse. On commençait à disputer sur quelques autorités, lorsque ce fougueux prélat élevant la voix : « Vous feriez bien mieux, dit-il, vous autres » Latins, de reconnaître la vérité qui a été » annoncée par Dieu même, que de vous » rendre les interprètes de l'erreur, de prêter » des mensonges aux saints pères, et de séparer et diviser le Saint-Esprit. Respectez » et maintenez le septième concile écuménique, au lieu d'assembler votre nouveau » concile que Dieu rejette en sa colère. Lisez » les livres saints, suivez la discipline établie » par Jean-Chrysostôme, le docteur universel; » conduisez-vous suivant les lois des apôtres,

» et cessez de répandre et de consacrer vos » impostures. Nous chantons l'office tel qu'il » doit être célébré, nous honorons la mémoire » des apôtres, des pères, de Basile-le-Grand, » de Jean-Chrysostôme, des papes mêmes, » depuis Sylvestre jusqu'au pape Adrien; mais » toi, pape Eugène, es-tu digne de concevoir » la vérité? As-tu des idées qui tendent » au bien, toi qui oses convoquer ici l'empe- » reur, le patriarche universel et les pères de » l'église orientale? Mais votre assemblée sera » inutile, nous nous en retirons, et ce ne sera » pas de nous du moins que le prophète David » aura dit : Pourquoi les nations se sont-elles » troublées? Pourquoi les hommes ont-ils » médité des choses vaines? Les princes des » hommes se sont assemblés contre le Sei- » gneur et contre son Christ »?

La querelle fut encore poussée plus loin. Le pape sortit, suivi de tous les pères latins; il ne resta que les grecs et les russes.

L'empereur fit quelques reproches au patriarche d'Ephèse; mais celui-ci était inflexible. Il s'emportait plus vivement à mesure qu'on voulait le ramener, et soutint que les membres de l'église latine n'étaient pas même chrétiens. Il finit par livrer à l'anathème tous ceux qui soutiendraient la primauté du pape et qui

feraient mention de lui dans les églises orthodoxes.

Cette scène indécente menaçait d'une rupture; mais on se rapprocha. Les cardinaux firent des visites à l'empereur, aux pères grecs, au métropolite Isidore. On prétend même qu'ils répandirent de l'argent; mais les auteurs de ces récits sont trop passionnés pour mériter de la confiance. Enfin il fut convenu que le concile serait transféré à Florence; mais il fut impossible de gagner le dur patriarche d'Ephèse : « N'allez pas à Florence, » répétait-il sans cesse ; ne vous laissez pas » gagner par le pape. Ne vous l'ai-je pas dit? » ces Latins ne parlent pas, ils ne font que » mentir ». Paléologue employa tous les moyens pour le fléchir; mais un pontife fanatique a-t-il des égards pour un souverain. Jamais on ne put le déterminer à signer les décrets du concile, qui finit en 1440.

On peut juger de la haine que les Russes avaient conçue contre les catholiques par la pièce authentique que nous transcrivons ici. L'auteur s'emporte, sa fureur lui donne une sorte d'éloquence; il apostrophe durement Jean Paléologue : « O César, s'écrie-t-il, qu'as-tu » vu de bien dans l'église latine? C'est peut- » être le respect qu'on y témoigne à Dieu

» dans les temples, où l'on élève la voix
» comme des forcenés? C'est peut-être la
» beauté des églises, dont les voûtes reten-
» tissent du son des orgues, des trompettes
» et de tous les instrumens, où l'on donne
» des spectacles qui réjouissent le diable?
» C'est apparemment la modestie, le recueil-
» lement qui y règnent, lorsque le pape s'y
» met à genoux et qu'il fait le service avec
» des gants aux mains et des bagues aux
» doigts? Prélats, simples ecclésiastiques, gens
» du monde, hommes, femmes, grands et
» petits, tous se mettent à genoux tant que
» durent leurs chants exécrables aux oreilles
» de Dieu. C'est ainsi que les Juifs se mirent à
» genoux quand ils voulurent railler Jésus-
» Christ, et ces faux chrétiens répètent cet
» outrage aux images du Sauveur [1]! Leurs
» docteurs, leurs prêtres, les ministres de
» leurs autels profanes se rasent la barbe et
» les moustaches, et se rendent semblables à
» des femmes. Ceux qui célèbrent l'office,
» ceux qui y assistent, amènent leurs chiens
» avec eux, et l'infâme Isidore s'est joint à
» leur conseil impie! et il en a été récompensé

[1] Les chrétiens du rit grec se tiennent debout pendant l'office et ne se mettent pas à genoux. Les prêtres de ce rit laissent croître leurs cheveux et leur barbe.

» par le pape, qui lui a rendu de grands hon-
» neurs » !

Il est vrai que ce prélat s'était uni à l'église catholique. Arrivé en Russie, il prit le titre de *légat*, fit porter devant lui la croix latine, mit trois anneaux d'or à ses doigts, et à l'office il nomma le pape Eugène le premier dans ses prières. Il lut à la fin du service les décrets du concile de Florence, et déclara que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, et qu'on peut également consacrer avec du pain levé ou sans levain.

Ces discours, rapportés au grand-prince, furent regardés comme autant de blasphèmes capables d'attirer la colère céleste sur la Russie. Isidore fut arrêté dans le moment où il faisait ses génuflexions devant l'autel à la manière de l'église latine. Jugé dans un concile, déposé, réduit à l'état de simple moine, il fut renfermé dans un monastère; mais il prit la fuite un an après, et se retira, dit l'auteur russe, « auprès de son pape, conduit à sa perte » par le diable ». Isidore, pour récompense de son attachement aux Latins, fut décoré de la pourpre romaine. Il était auprès de Constantin, le dernier empereur grec, lorsque Mahomet II faisait le siège de Constantinople.

La Russie, sous le règne de Vassili Vassilié

vitch, fut deux fois affligée de la peste, en 1425 et en 1427. La seconde surtout fut affreuse : la Chronique remarque que les Russes parurent ne traîner depuis qu'une vie languissante et que leurs jours furent abrégés.

IVAN III, VASSILIÉVITCH.

DÉJA depuis plus de deux siècles la Russie 1462. gémissait sous la tyrannie des Tatars; mais ces vainqueurs, palpitant sous les coups mortels qu'eux-mêmes s'étaient portés dans leurs divisions, tenaient à peine d'une main faible et mourante le bout de la chaîne qu'ils faisaient porter aux Russes, et ceux-ci, pour devenir libres, n'avaient qu'à s'apercevoir qu'ils pouvaient l'être.

Il y avait long-temps que les grands-princes n'avaient joui d'une puissance aussi étendue. Presque tous les apanages, successivement détachés de leur domination, y étaient enfin réunis. Plusieurs familles des princes apanagés étaient éteintes ; d'autres avaient été dépouillées, sans qu'on eût à peine cherché des prétextes pour leur enlever leur héritage ; d'autres enfin en avaient été privées en punition de leur infidélité. Un ordre suivi de succession

1462. se trouvait établi, et le fils ne doutait plus s'il devait hériter de son père. Si dans ces circonstances il montait sur le trône un prince d'un grand caractère, il devait ne plus souffrir dans l'état d'autre souverain que lui-même, et se faire respecter des nations qui avaient long-temps imposé le joug à ses prédécesseurs.

C'est ce que fit Ivan Vassiliévitch. A peine âgé de vingt-trois ans lorsqu'il prit possession du trône, il porta ses regards autour de lui, et pressentit sa grandeur future. Considérant les portions de la Russie qui ne lui appartenaient pas encore comme des contrées qui devaient bientôt agrandir son domaine, il ne vit, dans les différentes hordes tatares qui semblaient le menacer, que le but de ses armes et l'objet de ses triomphes.

Tsarstvenn. Letopissets. Knig. Step.

On eût dit que ces Tatars eux-mêmes voulaient seconder son ambition. Sed-Ahmet, khan de la grande horde, qu'il avait déjà vaincu sur les bords de l'Oka du vivant de son père, conduisit, altéré de vengeance, toutes
1465. ses forces en Russie. Il était déjà sur les bords du Don lorsqu'il fut attaqué par Azi-Guérei, khan de Crimée, qui le défit entièrement, comme s'il eût été invité par les Russes à les défendre. Ainsi les Tatars n'avaient pas de plus dangereux ennemis que les Tatars eux-

mêmes, comme autrefois les princes russes 1465.
avaient été, par leurs dissensions, les ennemis
les plus redoutables de leur patrie.

Le royaume de Kazan, qui donnait sur la Tsarstvenn.
Russie orientale, et qui, maître du Volga, pou- Letopissets.
vait envoyer à son gré ses Tatars dans le centre Lizlof.
de l'empire, donnait au grand-prince de justes Ritchkof.
inquiétudes. Ivan avait à réparer la honte de
son père qui y avait porté des fers. Son repos,
son intérêt, sa vengeance, sa gloire, tout lui
ordonnait de travailler à la ruine de Kazan.

Il avait à son service un prince tatar, nommé
Kassim, et lui avait donné la ville de Gorodets,
qui de son nom fut depuis appelée *Kassimof*.
C'était un fils d'Oulou-Mahmet; il s'était
donné, avec Iégoup son frère, au grand-prince
Vassili, lorsque Mamotiak, leur aîné, avait
trempé ses mains dans le sang de leur père
et s'était emparé du trône. Ivan le mit à la tête 1468.
de l'armée qu'il envoya contre Ibrahim, fils et
successeur de Mamotiak. Il comptait beaucoup
sur la haine que l'oncle devait conserver contre
le neveu; mais cette expédition n'eut pas
le succès qu'on s'en était promis. Les chevaux
périrent de froid, et les soldats russes furent
réduits à un tel excès de misère qu'ils consentirent
à manger de la viande en carême [1].

[1] Les Russes ne connaissaient guère de la religion que

1468. Cependant l'extrême rigueur de l'hiver n'empêcha pas une autre armée de pénétrer dans le pays des Tchérémisses, peuple dépendant de Kazan. Les Russes traversèrent, dans le mois de janvier, des forêts praticables pour eux seuls et qui n'avaient jamais offert à l'homme aucun sentier; mais leur férocité doit les priver des éloges que sembla mériter leur courage, ou plutôt une stupide apathie les rendait également incapables de crainte et de compassion. Ils égorgèrent, firent périr dans les flammes, les hommes, les femmes, les en-
1470. fans; leur rage s'étendait jusque sur les animaux, jusque sur les cabanes, jusque sur les forêts; ils s'efforçaient de ne laisser derrière eux que des cendres.

Cette guerre tint encore deux campagnes. Dans la dernière, les frères du grand-prince, chargés du commandement des armées, menèrent avec eux une nombreuse cavalerie, furent joints par l'infanterie qui avait descendu le Volga sur des barques, et formèrent le siège de Kazan. Les Tatars firent une sortie vigoureuse; il se livra sous les murs un sanglant combat; mais ils furent enfin repoussés : la

le signe de la croix et les abstinences légales. Pour se dispenser de ces abstinences il fallait qu'ils fussent réduits à la dernière extrémité.

ville fut investie de toutes parts, et les eaux 1470.
furent coupées aux assiégés, qui, réduits enfin aux dernières extrémités, renoncèrent à se défendre. Ibrahim demanda la paix en suppliant, et se reconnut vassal et tributaire du grand-prince. Il ne survécut pas long-temps à son humiliation, et eut pour successeur Alei-Khan, l'aîné de ses fils.

Les historiens russes donnent toujours le titre de *tsars* aux souverains de Kazan, d'Astrakhan, etc. Ce qui a fait croire à des auteurs étrangers que ces princes tatars portaient en effet ce titre, et que les grands-princes de Russie l'ont pris eux-mêmes par droit de conquête quand ils sont devenus maîtres de Kazan; ce sont autant d'erreurs. Les souverains tatars se nommaient *khans*, et les Russes ont traduit ce mot par celui de *tsars* : ils avaient autrefois donné le même nom aux empereurs de Constantinople. Les rois d'Israël sont appelés *tsars* dans la traduction slavonne-russe de la Bible. Voltaire soupçonne que le titre de tsars vient des *tchars* de Kazan ; mais jamais Kazan, ni apparemment aucune nation, n'a connu de *tchars*.

Une nouvelle occasion s'offrit au grand-prince de faire connaître et d'augmenter sa puissance. Jonas, archevêque de Novgorod,

Tsarstvenn. Letopissets. Kniga Stepennaïa. Müller, Sotchin. i pérévody.

1470. mourut en 1470. Les citoyens procédèrent, suivant l'usage, par le sort, à l'élection de son successeur, et la fortune favorisa le moine Théophile. On fit prier Ivan de confirmer cette élection et de permettre au prélat nouvellement élu d'aller à Moskou recevoir la consécration du métropolite. Le prince accueillit favorablement cette ambassade, et dit qu'il se plairait toujours à donner des marques de sa bienveillance à la république, qu'il regardait comme son patrimoine.

Sans doute ce mot de patrimoine ne convenait pas au droit héréditaire de protection que la république semblait lui accorder librement et dont elle pouvait le dépouiller; mais il est vraisemblable que le prince n'y attachait pas l'idée de puissance absolue qu'y appliquèrent des factieux, et que, sur de justes représentations, il aurait désavoué ce que cette expression offrait d'illégal. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Russes de Novgorod apprirent avec joie l'accueil qu'avait reçu leur député, qu'ils ne crurent pas leur liberté menacée par la réponse d'Ivan, et qu'ils n'y virent qu'un témoignage de son attachement; mais cette ville, pour son malheur, comptait alors entre ses citoyennes une femme ambitieuse, insinuante, courageuse, savante dans

l'art de se faire un parti et de le conduire 1470.
à son gré : elle se nommait *Marpha*, veuve d'un posadnik, nommé *Isaac Boretskoi*, qui s'était distingué dans l'exercice de sa charge. Elle réunissait à l'ascendant que s'était acquis son époux celui que lui procurait ses propres talens, et avait plusieurs fils, habiles et factieux comme elle.

Pour donner à son parti plus de poids, elle sut y engager un moine, nommé *Pimin*, qui séduisait la multitude par un extérieur de piété, et semait la discorde au nom de Dieu.

L'amour se mêlait dans cette intrigue avec l'ambition. Marpha aimait un seigneur lithuanien : son projet était de l'épouser, de faire passer la république sous la domination du roi de Pologne, et de gouverner, avec son nouvel époux, au nom de ce prince. L'intérêt liait le moine Pimin à cette faction; il espérait, en servant la Pologne, obtenir l'archevêché de Novgorod, et y établir l'église latine, à laquelle il s'unirait lui-même.

Ainsi, pendant que les sages citoyens recevaient avec reconnaissance les témoignages de bonté du prince, Marpha, ses fils et les brouillons de leur parti, s'écrièrent que c'était une honte pour la république de voir Ivan la regarder comme son héritage ; qu'on n'avait

1470. que trop long-temps souffert les actes d'autorité des souverains de Moskou; que Novgorod était libre, et qu'elle devait chercher, contre leur ambition, l'appui de quelque puissance capable de leur résister; qu'il valait mieux enfin se jeter dans les bras de Casimir, roi de Pologne, que de reconnaître la souveraineté du prince russe.

Ces discours séditieux répandirent dans toute la ville le feu de la discorde. Les chefs de la rébellion achetèrent aisément une multitude de ces hommes toujours prêts à mettre leur conscience à prix d'argent, et à se vendre eux et leur patrie aux premiers qui peuvent les payer. Dès qu'ils eurent conclu leur infâme marché, ils se rendirent en foule sur la place, sonnèrent la cloche d'assemblée et s'écrièrent tumultuairement qu'il fallait se soumettre au roi de Pologne. Ceux des citoyens honnêtes qui purent percer à travers la foule ameutée élevèrent la voix en faveur du prince légitime; mais ils furent chassés à coups de pierres.

Ces violences ne purent abattre le courage des bons citoyens. Les vieillards, ceux des officiers de la république qui s'étaient fait la plus grande réputation de sagesse, ce qu'il y avait dans la ville d'hommes plus vertueux, se montraient en public, exhortaient ensemble

ou séparément les factieux à rentrer dans le 1470.
devoir et cherchaient surtout à réveiller cette ancienne horreur que les Russes avaient conçue pour l'église latine, à laquelle on se verrait soumis en changeant de domination : leur zèle fut inutile. Les rebelles envoyèrent une ambassade au roi de Pologne avec de riches présens, et offrirent de se remettre sous sa puissance.

Ainsi les chefs du soulèvement ne plongèrent leur patrie dans le trouble que pour la faire changer de dominateurs, et ne réclamaient les droits de la république que pour la sacrifier à leurs intérêts ou à leurs passions.

Le grand-prince, instruit des mouvemens qui agitaient Novgorod, voulut, avant d'en venir aux dernières ressources, tenter d'y rétablir le calme par la voie de la négociation ; mais les avances qu'il fit pour amener la paix augmentèrent encore l'audace des séditieux, persuadés que la crainte seule lui inspirait des démarches si modérées. Les propositions de son ambassadeur furent rejetées avec insolence.

Ivan reconnut qu'il ne pouvait éviter la guerre; il en fit les préparatifs, et ils étaient formidables. Trois armées, dont l'une était sous ses ordres, entrèrent sur les terres de

1470. la république par trois côtés différens. Jamais on n'avait pu agir contre elle pendant l'été; mais cette année il ne tomba point de pluie, et les chaleurs continues desséchèrent les marais qui servaient aux Novgorodiens de remparts. Ceux-ci, dans leur aveugle présomption, s'étaient regardés comme invincibles : deux fois ils envoyèrent des troupes contre le prince Kholmskoi, qui répandait la vengeance d'Ivan au midi et au couchant de l'Ilmen : deux fois elles furent battues, et la dernière bataille fut la plus sanglante. L'armée de Novgorod, qui avait jusqu'à trente mille hommes de cavalerie, était bien plus nombreuse que celle de Kholmskoi; mais à peine lui opposa-t-elle quelque résistance. Douze mille hommes furent tués, et deux mille tombèrent entre les mains du vainqueur, qui porta le ravage jusque sur les bords de la Néva et jusqu'aux frontières de la Suède. Il trouva dans les dépouilles des vaincus une copie du traité par lequel les Novgorodiens offraient de se soumettre à Casimir. Le fils aîné de Marpha, fait prisonnier, fut puni de mort avec quelques-uns des principaux coupables : les autres furent dispersés en différens exils.

Partout où les rebelles avaient osé résister ils n'avaient pas été moins malheureux : par-

tout les voiévodes du grand-prince les avaient battus; partout ils mettaient le feu sur leur passage : ils forçaient les prisonniers de se couper mutuellement le nez, les lèvres, les oreilles, et les renvoyaient chez eux en cet horrible état. Si ces atrocités avaient pu trouver quelque excuse, c'aurait été dans la perfidie des Novgorodiens, qui avaient entamé plusieurs fois des négociations dans la vue de tromper et de surprendre des ennemis sans défiance. 1470.

Mais leurs malheurs multipliés, et surtout la dernière victoire du prince Kholmskoï, les forcèrent à implorer leur pardon. Les chefs du clergé et les principaux citoyens, conduits par Théophile, leur nouvel archevêque, allèrent au-devant du grand-prince, comme des supplians, lui demander grace. Les frères d'Ivan avaient fait la campagne avec lui; les députés recherchèrent leur protection et celle des principaux boïards; mais ce qui contribua le plus à leur procurer un accueil plus favorable qu'ils n'auraient dû l'attendre, ce fut une lettre du métropolite de Moskou, qui exhortait le grand-prince à traiter les Novgorodiens avec clémence, s'ils reconnaissaient leur faute et s'ils imploraient leur pardon. Ivan les obligea à confirmer par le traité ses droits sur la

1470. république, à y faire mention des revenus annuels qu'ils devaient lui fournir, et à lui payer une forte contribution. D'ailleurs il ne toucha point aux anciennes libertés de Novgorod; mais, en qualité de prince de la république, il y envoya un namestnik.

Les maux qu'elle venait d'éprouver devaient assurer pour l'avenir sa tranquillité : elle semblait avoir trop souffert pour braver une seconde fois la vengeance d'un prince redoutable, et celui-ci était trop modéré pour lui inspirer aucune crainte tant qu'elle resterait dans le devoir. Aussi vit-on pendant quelques années régner entre eux la bonne intelligence. Quatre ans après sa victoire, Ivan alla visiter Novgorod. L'archevêque et les principaux citoyens firent vingt lieues à sa rencontre. Son séjour fut marqué par des festins et des plaisirs. Ceux des hommes de marque qui ne purent donner des repas au souverain lui témoignèrent du moins par des présens leur attachement et leur zèle : Ivan admit à sa table
1475. les citoyens les plus distingués, et leur fit des présens en vases d'argent, en martres-zibelines et en étoffes précieuses.

Cependant il restait toujours de la défiance entre le prince et les citoyens, et elle s'accrut encore par des actes de sévérité qu'il fut obligé

d'exercer. Des hommes, fiers de leurs richesses 1475.
ou de leurs charges, et qui, trop assurés de leur crédit, se croyaient au-dessus des lois, s'étaient rendus coupables de violence et de vexation. Les citoyens lésés portèrent leurs plaintes au souverain. Il voulut que les accusés fussent jugés devant lui, et les obligea de rendre ce qu'ils avaient enlevé et de réparer les torts qu'ils avaient faits. D'autres, plus criminels, furent envoyés à Moskou, chargés de fers, et dispersés dans plusieurs villes. Quelques-uns de ceux-ci, et entre autres deux fils de Marpha, avaient renoué leurs intrigues pour livrer la république à la Pologne.

Le prince croyait avoir rétabli solidement la tranquillité dans Novgorod; il fut surpris de voir arriver des citoyens de cette ville qui venaient implorer sa justice. Les uns portaient des plaintes, les autres demandaient à se défendre. On voyait parmi ces supplians des hommes de toutes les classes et de toutes les fortunes, des posadniks, des boïards, des marchands, des veuves, des orphelins, des pauvres, enfin l'archevêque lui-même. Ils renonçaient, par cette démarche jusque-là sans exemple, à l'un des privilèges que leurs ancêtres avaient défendu avec le plus de vigueur, celui de n'être pas jugés hors de Novgorod.

1475. Cette nouveauté marquait bien la dissension qui régnait entre eux, et qui devait enfin les soumettre au joug.

En même temps arrive une ambassade de la république : le député qui portait la parole donna au prince le titre de *gosoudar*, seigneur, au lieu de *gospodin*, maître, qu'on lui avait donné jusqu'alors. Ce mot, prononcé par flatterie ou par inadvertance, eut de terribles suites.

Les hommes et surtout les souverains ne laissent guère échapper les occasions de se faire de nouveaux titres : le grand-prince ne négligea donc pas celui que l'ambassadeur venait de lui donner. Il fit partir avec ce député un *diak* ou secrétaire d'état, pour demander à Novgorod à quelles conditions on le reconnaissait pour seigneur ou *gosoudar*.

Les Novgorodiens soutinrent qu'ils n'avaient pas accordé à leur ministre le pouvoir de lui donner ce titre. L'imprudence de ce malheureux citoyen excita contre lui la fureur de la multitude. On l'assigna à l'assemblée du peuple : elle fut convoquée à l'ordinaire par le son de la cloche, nommée *vetchévoi*. La licence était à son comble dans ces sortes d'assemblées : la populace y dominait. Les namestniks du prince, les juges et les premiers citoyens s'abs-

tenaient ordinairement d'y assister, ou, si 1475.
quelquefois ils s'y rendaient pour tâcher de tempérer les factions, ils n'y avaient jamais l'ascendant.

Ce fut à ce tribunal de forcenés que fut obligé de comparaître le malheureux député. Il dit pour sa défense qu'il avait prêté serment au grand-prince, et qu'il l'avait appelé *seigneur* en son nom, mais qu'il n'avait pas prétendu parler au nom des citoyens, ni le reconnaître pour seigneur de la république. Cette excuse ne put lui sauver la vie. Les furieux qui venaient d'être ses juges se rendent aussi ses bourreaux et le maltraitent jusqu'à la mort. Ensuite ils parcourent la ville, apprennent que deux riches citoyens arrivent de Moskou, et qu'ils ont demandé justice au grand-prince : ils courent au palais de l'archevêque, où ces infortunés avaient cherché un asile, et les massacrent sous les yeux du prélat. Partout on entend crier qu'il faut se donner au roi de Pologne.

Le prince, instruit de cette rébellion, car on peut employer ce mot en parlant de républicains qui ne savent disputer que sur le choix de leurs maîtres, le prince, dis-je, se prépare à la punir. Bientôt tout le domaine de la république est couvert de ses troupes : lui-même s'avance pour la soumettre. Un grand

1475. nombre des citoyens des plus distingués viennent à Torjok lui prêter serment de fidélité.

On craignait que Pleskof ne partageât la rébellion de Novgorod; mais ces craintes étaient bien mal fondées. La ville venait d'être presque entièrement détruite par un incendie, et à la nouvelle de la marche du grand-prince, les citoyens, qui n'attendaient leur salut que de leur soumission, lui envoyèrent un député qui non-seulement lui donna le titre de *gosoudar*, mais encore celui de *tsar*, et qui l'assura que ses concitoyens renonçaient à leur ancienne alliance avec Novgorod.

Müller *ut suprà.* L'administration de Novgorod et celle de Pleskof étaient à-peu-près les mêmes qu'elles sont encore dans les villes libres d'Allemagne. La charge de *stépennoi-posadnik* ou de posadnik en fonction pouvait être comparée avec celle des bourgmestres : elle était annuelle. Celui qui en avait été revêtu portait toute sa vie le titre de *posadnik*: il pouvait être élu de nouveau et rentrer en fonction. La seconde charge était celle de *tysiatski* : il tempérait et balançait l'autorité du posadnik, empêchait qu'il n'exerçât sur le peuple un pouvoir trop étendu, et soutenait les droits de la nation. Son nom, tiré du mot *tysiatcha* qui signifie *mille*, faisait entendre que ce magistrat était

chargé des intérêts d'un grand nombre de 1475.
milliers d'hommes. Celui qui était en charge portait pendant l'année le nom de *stépennoi-tysiatski*; les autres avaient le titre d'anciens, et pouvaient aussi être encore élus. Ensuite venaient les boïards, élevés de même à cette dignité par voie d'élection. Ces sénateurs jouissaient de grandes prérogatives au-dessus des autres citoyens. On les tirait ordinairement de la classe des *jitié-lioudi* : c'est ainsi qu'on appelait les bourgeois aisés qui vivaient de leurs revenus. Les marchands faisaient une classe à part. Le bas peuple s'appelait *tcherniélioudi*, hommes noirs, parmi lesquels on comprenait tous les artisans, manœuvres, hommes de peine. Au-dessus de toutes les classes s'élevait le *namestnik* du prince; mais, s'il jouissait de la première considération, il n'avait que très-peu de pouvoir : il ne pouvait connaître des affaires que quand on appelait à lui du magistrat ordinaire, encore partageait-il alors sa puissance avec le *posadnik* en fonction qui devait l'assister. D'ailleurs on lui marquait plus d'égards qu'on n'en témoignait aux princes mêmes, dans des temps de trouble et d'effervescence de liberté, et qu'ils n'en avaient obtenu sans doute dans l'origine de la république :

1475. on peut croire qu'ils n'avaient été regardés alors que comme les commandans des troupes.

La ville était divisée en cinq quartiers, qu'on appelait *kontsi*. Chaque rue avait son *staroste*, sorte d'officier de police qui devait veiller au bon ordre, apaiser les disputes, arrêter les malfaiteurs et les remettre au *staroste* du quartier. Celui-ci faisait son rapport au magistrat.

Cette administration semblait devoir assurer le repos intérieur; mais elle ne pouvait prévaloir contre l'anarchie des *vetches* ou assemblées tumultuaires du peuple. La grande cloche, dont on se servait pour les convoquer et qui se nommait *vetchévoi kolokol*, était regardée comme la protectrice de la ville et comme le gage de la liberté. Au son de cette cloche chacun courait sur la place, et le dernier des citoyens avait le droit d'y donner son avis; droit précieux, si le peuple en effet connaissait les bornes de la liberté, s'il pouvait sentir qu'il est un frein nécessaire qu'il doit s'imposer à lui-même pour son propre avantage, et que l'anarchie doit le conduire à la servitude. Novgorod donne la preuve de ces vérités. La populace ne sut user de ses droits que pour s'ameuter, répandre le sang et porter le trouble dans toutes les parties de l'état:

le grand-prince profita du tumulte et rétablit la tranquillité parmi les citoyens en les chargeant de chaînes. 1475.

Incapables de résister, ils ne purent employer que la négociation et les prières. Ivan voulut qu'ils lui fussent soumis aux mêmes conditions que le reste de la Russie. Il supprima les charges de *posadnik* et de *tysiatski*; il fit enlever la cloche *vetchévoi*, qui si souvent avait donné le signal de la révolte; il se fit céder différentes villes et domaines, et promit d'ailleurs de ne point toucher aux possessions des particuliers; il établit un impôt par charrue; enfin tout ce qu'il laissa aux habitans de leurs anciens privilèges, ce fut le droit de n'être point transportés malgré eux hors de leur pays, de n'être pas appelés en jugement à Moskou, et de ne pas servir dans les guerres contre les Tatars.

On arrêta et l'on conduisit à Moskou, sous une forte garde, ceux qui avaient entretenu des intelligences avec la Pologne : de ce nombre était Marpha. Leurs biens, qui étaient considérables, furent confisqués. On enleva même des citoyens qu'on ne pouvait accuser d'aucun crime, mais qui étaient suspects, ou que leurs richesses, leur crédit, la considération dont ils jouissaient pouvaient un jour

1475. rendre redoutables. Le prince se fit remettre le traité que les rebelles avaient fait avec la Pologne. Il reçut les sermens des citoyens et retourna à Moskou, où il fit emporter le *vetchévoi kolokol*, qu'on suspendit dans une tour devant le Kremle, et qui n'eut plus d'autre usage que d'appeler le peuple à la prière.

Ainsi, par les manœuvres de citoyens turbulens et par l'égarement d'une multitude qu'ils conduisaient à leur gré, Novgorod perdit la liberté dont elle avait été si jalouse, qu'elle avait défendue contre les entreprises de tant de princes, et qui avait été la cause de sa puissance. Devenue sujette, elle va chaque jour perdre de son domaine, de sa population, de son commerce, de ses richesses, et dans moins d'un siècle à peine sera-t-elle une ville importante, tant le souffle du pouvoir arbitraire est brûlant et destructeur.

Accoutumée à la liberté, elle se persuadait à peine qu'elle l'avait perdue; mais tous les mouvemens qu'elle pouvait essayer lui faisaient sentir le poids inaccoutumé de ses chaînes. Le namestnik du grand-prince n'était plus comme autrefois une espèce d'idole à laquelle on se contentait de rendre de vains hommages; il régnait en effet au nom de son maître. Aucun habitant ne pouvait se promet-

tre de mourir sous le toit où il avait reçu la naissance, et de finir ses jours dans le sein de ses amis; il était enlevé loin de sa patrie, sur le soupçon le plus léger. La plupart des boïards furent obligés d'abandonner leurs biens et de traîner leurs familles dans le domaine de Moskou; ils y reçurent quelques fiefs en échange de ce qu'ils abandonnaient. Des nobles, des marchands, des citoyens aisés, successivement arrachés à leurs foyers, furent transportés jusqu'aux extrémités opposées de la Russie : Novgorod vit en une seule année enlever plus de mille de ses citoyens. On les remplaçait par de la petite noblesse, des marchands de Moskou et de quelques autres villes. La cour, il est vrai, fut engagée à cet acte de rigueur par une révolte qui s'éleva contre le namestnik Iakof, frère d'Ioury Zakhariévitch, grand homme de guerre, l'un des ancêtres de cette maison Romanof qui monta depuis sur le trône. 1475.

Ivan, l'année qui suivit sa première expédition contre Novgorod, prouva par une action de vigueur que la Russie ne devait plus être soumise à une puissance étrangère. Akhmet, khan de la horde dorée, lui envoya des députés avec un *basma* ou ordre scellé du grand sceau, qui ordonnait au prince de payer le tri- Kniga Stepennaïa. Lizlof. Ritchkof.

1475. but auquel ses prédécesseurs avaient été soumis. Ivan prend le *basma,* crache dessus, suivant la manière dont les Russes témoignent ordinairement leur indignation, le foule aux pieds et fait mourir tous les députés. Il n'en réserve qu'un seul qu'il renvoie à son maître, pour lui annoncer le mépris que la Russie fait de ses ordres. La conduite d'Ivan serait taxée à présent de cruauté féroce; mais de son temps les Russes n'y voyaient qu'une noble fierté. Ainsi les actions prennent des noms différens, suivant le caractère et l'esprit de ceux qui les jugent, et la cruauté fut trop souvent traitée de vertu.

L'année suivante 1472, le khan, méprisé, entra dans la Russie et se promit de la sacrifier à sa vengeance : il lui fut aisé d'exercer d'abord le ravage sur les frontières ; mais ses troupes, arrivées sur les bords de l'Oka, commençaient à peine à la traverser qu'il vit se développer devant lui une armée formidable. A cet aspect il oublia ses ressentimens pour penser à sa sûreté, et prit la fuite devant ces Russes qu'il s'était promis d'écraser. Cette retraite précipitée lui coûta beaucoup de monde, et les troupes qu'il reconduisit à la horde y furent bientôt en proie aux ravages de la peste.

1480. Les maux dont ses sujets étaient accablés

suspendirent ses desseins, sans calmer sa fureur, et s'il resta quelques années en paix, ce fut pour réparer ses pertes; rassemblant ensuite toutes ses forces il se crut près d'écraser son ennemi du poids de la horde entière. Le grand-prince reçut la nouvelle de la marche du khan, et fit aussitôt garnir de troupes les bords de l'Oka. 1480.

Akhmet, instruit de ces sages dispositions, change de route, et va, sur la frontière de la Lithuanie, se joindre aux secours qu'il attend du roi de Pologne Casimir IV. On croit qu'il avait été attiré en Russie par ce monarque, qui lui-même avait été excité à la guerre par André et Boris, frère d'Ivan. Ces deux princes, irrités de n'avoir pas reçu une portion de ce qu'il s'était fait céder du domaine de Novgorod et de la succession d'Ioury, leur frère, mort depuis peu, s'étaient retirés de la cour et transportés à Velikié-Louki avec leurs enfans, leurs femmes et un grand nombre de sujets de tous les rangs qu'ils avaient attirés à leur parti; mais ils rentrèrent en grace avec Ivan avant la fin de la guerre.

Le grand-prince, instruit de la nouvelle route qu'a prise le Tatar, le suit de près, l'atteint sur les bords de l'Ougra, le harcelle et l'empêche de traverser la rivière. Chaque jour voit enga-

1480. ger de nouvelles actions; mais elles sont peu décisives. Ivan apprend que la horde est restée sans défense. Cet avis lui inspire le vrai parti qu'il doit prendre; c'est d'y envoyer une armée. Les Russes ne trouvent que des vieillards, des enfans, des femmes; ils tuent sans pitié ces faibles victimes, persuadés que la guerre autorise ces horreurs. Toutes les habitations sont livrées aux flammes; les troupeaux et les autres richesses des Tatars sont enlevés.

Akhmet, qui était encore sur les bords de l'Ougra, apprend que sa horde est en proie aux ennemis : il court la secourir; mais pendant qu'il s'avance contre les Russes, et que ceux-ci reviennent par une route différente, couverts de sang et chargés de butin, les Nogais entrent dans la horde, détruisent, prennent, massacrent ce qui a pu échapper au fer et au brigandage des Russes, enlèvent les femmes du khan, et, continuant leur marche, ils passent le Volga, rencontrent Akhmet et lui livrent une bataille; après un combat long et meurtrier, ils le défont entièrement : lui-même resta sur le champ de bataille; d'autres disent qu'il fut tué par son beau-frère. Ainsi finit la horde dorée, fondée par Bati en 1237.

Knig. Step. Tandis que les talens du prince russe, secondés par le concours heureux des circonstan-

ces, ajoutaient chaque jour à sa grandeur, 1480.
il fut, dit-on, sur le point d'être arrêté au milieu de sa brillante carrière par la trahison d'un voisin jaloux. Attirés par sa réputation, des seigneurs lithuaniens venaient souvent lui
demander du service. Casimir IV, roi de Polo- 1482.
gne, crut pouvoir mettre à profit la désertion même de ses sujets, pour se défaire d'un ennemi dont il redoutait la puissance. Il convint avec le prince Loukomski que celui-ci se rendrait à la cour de Moskou, qu'il chercherait à mériter la confiance d'Ivan, et qu'il en profiterait pour lui donner la mort. Cet affreux complot paraissait devoir aisément réussir. Loukomski, comme son maître l'avait prévu, fut bien reçu à la cour d'Ivan : il était près de commettre le crime dont il s'était chargé, lorsque son dessein fut découvert. On le trouva muni du poison qu'il destinait au prince. Il fut condamné à être bûlé vif dans une cage de fer, et l'arrêt fut exécuté.

Cet attentat, vrai ou supposé, fut suivi d'une guerre avec la Pologne qui fut avantageuse à la Russie : les prisonniers les plus considérables furent obligés d'entrer au service du vainqueur. Par cette politique que les Russes suivirent plusieurs fois, la guerre réparait elle-même en partie les vides qu'elle

1482. avait causés. La paix se fit dix ans après, sous le règne d'Albert, fils de Casimir : Ivan donna sa fille en mariage à Alexandre, grand-duc de Lithuanie et frère du nouveau roi.

Le grand-prince était occupé de cette guerre avec la Pologne quand en Lithuanie l'armée de Novgorod le vengea des chevaliers de l'ordre Teutonique. Ils avaient attaqué Pleskof et brûlé les faubourgs lorsqu'il faisait la guerre aux Tatars et qu'il était abandonné de ses frères.

Ces occupations ne l'empêchèrent pas de saisir une occasion qui se présenta, de réunir à la couronne un apanage important. C'était la principauté de Tver, alors possédée par Mikhaïl, fils de Boris, dont Ivan avait épousé la fille. Mikhaïl osa se brouiller avec son beau-frère, et implorer contre lui les secours de Casimir; mais Ivan, loin de le craindre, vit avec joie l'audace de cet imprudent vassal, et
1485. se promit d'en tirer avantage. Il ne daigna pas se mesurer lui-même avec ce faible ennemi, et se contenta d'envoyer contre lui une armée. Cependant cette guerre fut sanglante, et Mikhaïl, sur le bord du précipice, sut du moins faire estimer son courage. Réduit enfin aux dernières extrémités, il se soumit, demanda la paix et ne put l'obtenir.

1486. Sa valeur lui mérita de voir l'année suivante

le grand-prince, qui semblait d'abord l'avoir dédaigné, marcher en personne contre lui pour consommer sa ruine : préparatifs superflus qui ne servirent qu'à immoler avec plus d'appareil une victime sans défense. Les boïards de Tver se hâtèrent de séparer leur fortune de celle de leur souverain et se rendirent auprès d'Ivan, que la terreur générale déclarait vainqueur, quoiqu'il n'eût pas combattu. Le malheureux Mikhaïl, encore au milieu de sa capitale, reconnut qu'il n'avait plus de sujets, et, n'attendant sa sûreté que de la fuite, il se réfugia en Lithuanie. Sa mère et ses états restèrent au pouvoir du grand-prince. 1486.

Tant de prospérités, augmentant en lui le sentiment de sa force, lui faisaient voir avec indignation la puissance de Kazan relevée de sa chute et presque menaçante. Elle était encore gouvernée par Alei-Khan, dont les deux frères, Mahmet-Amin et Abdel-Atif, étaient entrés au service de la Russie, où ils avaient obtenu des apanages. On ne sait quel sujet les avait ulcérés contre leur frère, mais ils ne cessaient de conseiller au grand-prince de lui faire la guerre, et cet avis s'accordait trop bien avec son ambition pour n'être pas suivi. Lizlof. Ritchkof. Kaz. hist.

Une armée nombreuse marcha vers Kazan. 1487.
Alei-Khan ne l'attendit point dans la ville, et

1487. vint asseoir son camp sur les bords de la Sviaga. Là se donna une bataille sanglante et opiniâtre. Le khan vit son armée taillée en pièces et tomba lui-même dans les fers. Les restes de l'armée tatare prirent la fuite en désordre, et les vainqueurs entrèrent avec eux dans la ville, qui fut aussitôt obligée de se soumettre. Ils y prirent la mère et l'épouse du khan, et deux de ses frères qui lui étaient restés fidèles; tous furent menés à Moskou. Le khan et son épouse furent envoyés à Vologda, et sa mère et ses frères à Biélozéro. On leur avait proposé de recevoir le baptême, et l'exil fut la punition de leur refus. Ils y moururent tous, excepté l'épouse du khan et Koudailouk, le plus jeune frère de ce prince, qu'Ivan fit baptiser et dont il fit son gendre.

Les chefs de l'armée russe avaient laissé un voiévode pour commander à Kazan jusqu'à ce qu'on pût recevoir les ordres du souverain. Ivan crut apparemment que le moyen le plus sûr de s'assurer des Kazanais était de leur donner un prince de leur nation, et une année s'était à peine écoulée depuis sa con-
1488. quête qu'il parut y renoncer. Persuadé que ses bienfaits lui avaient inviolablement attaché Mahmet-Amin, frère d'Alai, il le plaça sur le trône dont ce khan venait d'être renversé.

Mais le nouveau souverain sembla n'avoir 1488.
reçu la puissance que pour en abuser et faire le malheur de ses sujets. Aux riches il enlevait leur fortune, aux pères leurs filles, aux maris leurs épouses, et ceux qui semblaient ne rien posséder tremblaient encore pour ce qu'ils avaient de plus cher. Un gouvernement violent devait être bientôt renversé. Les sujets du tyran le chassèrent, appelèrent chez eux un prince étranger, nommé *Manouk*, et n'en furent pas plus heureux. Sentant alors la faute qu'ils avaient faite de disposer de leur trône sans le consentement du grand-prince, ils envoyèrent une ambassade implorer leur pardon
et demander un autre souverain. Ivan leur 1497.
donna Abdel-Atif, qui régna cinq ans de suite; mais il oublia la fidélité qu'il devait à son bienfaiteur, et celui-ci le renversa du trône aussi facilement qu'il l'avait élevé. Le malheureux Abdel-Atif put bientôt connaître qu'il ne convient pas au faible de se rendre coupable. Enlevé même au milieu de son palais par des officiers d'Ivan et conduit à Moskou, il fut condamné à l'exil et n'y vécut pas long-temps.
Malgré la haine que les Kazanais avaient con- 1502.
çue pour Mahmet-Amin, il leur fut donné une seconde fois pour maître, après avoir obtenu la liberté de la veuve d'Alei, dont il fit son

1502. épouse. Ivan aurait pu prévoir que cette princesse ne lui pardonnerait jamais les maux qu'elle avait soufferts, et il fit une grande faute contre la politique en lui permettant de quitter ses états.

Cette femme adroite, à qui la haine donnait cette éloquence qu'inspirent les passions fortes, faisait sans cesse rougir son époux de n'être, avec le titre de souverain, qu'un esclave décoré des Russes. Elle l'excitait à secouer le joug, et lui faisait regarder son abaissement comme un opprobre éternel pour tous les musulmans destinés par le ciel à donner des lois aux chrétiens.

Mahmet Amin résista long-temps; il en coûtait à son cœur de devenir ingrat; mais enfin, séduit par les insinuations de sa femme, ou plutôt vaincu par les craintes qu'elle lui sut
1504. inspirer, il fit assassiner tous les marchands russes qui se trouvaient dans son royaume. Les femmes, les enfans mêmes ne furent point épargnés. Pour que cette boucherie fût encore plus affreuse, il choisit le 24 de juin, jour où de toutes les parties de la Russie des marchands se rendaient à une foire célèbre qui se tenait à Kazan, apportant avec eux toutes sortes de marchandises précieuses qui devinrent la proie de leurs assassins.

Mahmet-Amin n'attendit pas tranquillement 1504.
la vengeance d'un prince offensé; après tout le sang qu'il venait de répandre il ne pouvait être en sûreté s'il n'en répandait encore. Il rassembla donc toutes ses forces, tira des Nogais un secours de vingt mille hommes et porta la désolation dans plusieurs contrées de la Russie. Animé par ses premiers succès il marcha vers Nijni-Novgorod, s'empara des faubourgs, et donna, trente jours de suite, l'assaut à la ville. Elle était défendue par un voiévode, nommé *Khabar-Simski* : ce généreux commandant n'avait avec lui que peu de troupes, mais il ne connaissait point la crainte. Un assez grand nombre de prisonniers de guerre se trouvaient sous sa garde; c'étaient des arquebusiers lithuaniens : persuadé que leur intérêt lui répondait assez de leur fidélité, il leur promit des récompenses, leur ôta les chaînes, leur donna des armes, leur commanda une sortie. Parmi les morts du parti ennemi fut un Mourza, Nogai, beau-frère de Mahmet-Amin. Irritées de sa perte, les troupes de sa nation voulurent la venger sur celles mêmes qu'elles étaient venues secourir. Il se livra, entre les Nogais et les Tatars de Kazan, sous les murs de la ville qu'ils assiégeaient, un combat meurtrier que tout le

1504. pouvoir de Mahmet n'apaisa qu'avec beaucoup de peine.

Ivan apprit la perfidie de Mahmet, le massacre des Russes et les nouvelles entreprises des Tatars. Il envoya contre eux, du côté de Mourom, une armée qu'on fait monter au nombre de cent mille hommes; mais les voiévodes furent assez lâches pour ne point oser se mesurer avec des ennemis inférieurs, découragés par la valeur de Khabar-Simski et affaiblis par leurs propres divisions. Heureusement Mahmet-Amin, ne se croyant pas assez fort pour résister à l'armée des Russes, leva le siége et se retira dans sa capitale. Le grand-prince, qui mourut bientôt après, n'eut pas le temps de se venger.

Knig. Step. Tous les voisins d'Ivan éprouvèrent les effets de son ambition et ne se déclarèrent ses ennemis que pour contribuer à sa gloire et à son agrandissement. Le grand-duc de Lithuanie, à qui il avait donné sa fille, voulut forcer son épouse à entrer dans la communion latine [1]; il se rendit cependant aux avis ou

[1] On voit, par une relation curieuse insérée dans le tome V des *Mémoires de la Société libre de Russie*, quelle attention minutieuse les Russes et les Lithuaniens donnèrent aux cérémonies de leur religion respective. Quand la fille d'Ivan se rendit à Wilna pour épouser le grand-

plutôt aux menaces de son beau-père, et cessa d'inquiéter la princesse; mais il n'avait pas la même indulgence pour ses sujets. Un grand nombre d'entre eux suivaient le rit grec, et leur constance à conserver la croyance de leurs pères leur attirait une violente persécution. Soit par zèle, soit par intérêt, le grand-prince déclara solennellement à son gendre qu'il prendrait la défense de tous ceux qu'il voudrait forcer à changer de religion.

Parmi ces confesseurs de la foi grecque on remarquait les descendans de ce Dmitri Chémiaka et de ce prince de Mojaïsk, obligés de quitter leur patrie après leurs querelles avec

duc de Lithuanie, Alexandre Casimirovitch, les députés russes qui l'avaient escortée exigèrent d'abord que le mariage fût célébré dans une église russe et par un pope. Hélène fut en effet conduite à une église grecque; mais, après y avoir été vêtue selon la coutume russe, elle fut obligée de se rendre avec le grand-duc à une église catholique. Les Russes la suivirent en murmurant : le pope ne la quitta point, et pendant qu'un évêque catholique récita ses prières devant le grand-duc, le pope fit les siennes devant la princesse. Enfin les Russes mirent une couronne sur la tête d'Hélène, selon l'usage de leur pays. L'évêque et le grand-duc protestèrent sur-le-champ contre cette action; mais les Russes, sans se troubler, tinrent la main à la couronne. Ce sont les députés russes qui racontent cette dispute ridicule. *D.*

le dernier souverain. La fortune de ces opprimés méritait encore, même après leur désastre, qu'Ivan ne dédaignât pas de se déclarer leur protecteur et de les attirer auprès de lui; mais il ne s'agissait pas seulement de leur tendre les bras, il fallait encore leur assurer la possession de leurs domaines, ou plutôt les conquérir. Cela ne se pouvait exécuter paisiblement. Iakof Zakhariévitch et Ioury son frère, ce courageux ancêtre du tsar Michel Romanof, eurent le commandement des armées, et contribuèrent par leur valeur et par leurs talens à l'agrandissement d'une domination qu'ils ne prévoyaient pas devoir appartenir un jour à leur famille. Ils réunirent à la Russie non-seulement les domaines des princes qui avaient réclamé la protection d'Ivan, mais encore plusieurs villes importantes qui en avaient été démembrées à différentes époques, telles que Briansk, Poutimle, Dorogobouje et Toropets; mais ils manquèrent Mstislaf et Smolensk.

Des auteurs étrangers rapportent au commencement du seizième siècle une bataille qui se donna près de Pleskof entre les Russes et les Livoniens. Les Russes, dit-on, étaient au nombre de cent mille hommes, et Plettenberg, grand-maître de Livonie, en avait au

Bredenbach Histor. belli livon. Description de la Livonie.

plus douze mille. Cependant il fut vainqueur; on tua plus de quarante mille Russes et Tatars, et toute la plaine fut couverte de morts. Il y a sans doute de l'exagération dans ce récit: quarante mille hommes peuvent fuir et se disperser devant une armée inférieure; mais ils ne se laissent pas tranquillement égorger par douze mille combattans. Cependant, malgré le silence des auteurs nationaux, on doit croire que vers l'époque dont nous parlons les Russes furent défaits par les Livoniens dans une bataille très-meurtrière.

Ce fut Ivan qui fit bâtir en Livonie la ville d'Ivan-Gorod, sur une montagne escarpée, au bord de la Narova et vis-à-vis de Narva. Rasée peu après par les Suédois, qui voulaient se venger d'une sanglante incursion des Russes dans la Finlande, et bientôt relevée, elle résista aux efforts de l'ordre Teutonique dans la campagne de 1502, qui leur fut très-funeste. Ils perdirent plusieurs batailles, furent obligés de lever le siège de Pleskof qu'ils étaient venus attaquer, et demandèrent humblement la paix [1].

[1] Depuis long-temps Ivan menaçait la Livonie d'une guerre; le monopole et l'insolence des villes anséatiques avaient excité son ressentiment: les Livoniens empêchaient tous ceux qui n'appartenaient pas à la ligue an-

Kniga Stepennaïa.

La pauvreté, qui semble être le plus sûr asile des peuples contre les entreprises des conquérans, était un rempart inutile contre l'ambition d'Ivan. Il voulut, dans les dernières

séatique d'apprendre le russe. Ils arrêtaient les artisans et les ouvriers qu'Ivan faisait venir pour établir des moulins à poudre, des fonderies de canons, etc. Deux de ses sujets avaient subi à Réval un supplice affreux, ayant été jetés dans des chaudières remplies d'eau bouillante : il est vrai que l'un des deux était un sodomite et l'autre un faux monnayeur. Ivan, pour punir la ligue anséatique, fit arrêter en 1494 à Novgorod quarante-neuf marchands allemands, et saisir toutes leurs marchandises dont on estimait la valeur à un million de florins. La ligue anséatique rompit ses relations avec Novgorod et Pleskof; ce qui fit perdre à ces deux villes leur ancienne splendeur. Les villes livoniennes gagnèrent par cette rupture; mais elles prévirent que la Russie ne tarderait pas à fondre sur elles. Plettenberg, commandeur de l'ordre Teutonique en Livonie, homme actif, prévoyant et courageux, fit cesser les dissensions qui régnaient depuis long-temps entre l'ordre et les villes de commerce, sollicita les secours de l'empire, de la Suède et du Danemarck, et contracta une alliance offensive et défensive avec le grand-duc de Lithuanie : il s'était fait un trésor par la vente des indulgences que le pape lui avait accordées comme à un défenseur de la foi chrétienne dans un pays encore à demi païen; mais quand les Russes envahirent la Livonie personne ne vint à son secours; les environs de Riga, Dorpat et Narva furent ravagés. Obligé alors de ne compter que sur son cou-

années de sa vie, faire sentir son joug aux nations qui vivent le long de la mer Glaciale, ou peut-être avaient-elles par leurs brigandages provoqué sa vengeance. Les Vogoules ou Vo-

rage, Plettenberg rassembla quatre mille cavaliers et une foule de paysans, alla au devant des ennemis, les battit à Maholm, sur le golfe de Finlande, et ravagea à son tour le territoire russe. Pour venger la ligue anséatique il fit saisir à Dorpat plus de deux cents marchands russes avec leurs marchandises. Une épidémie l'empêcha de tenir la campagne; les Russes revinrent et commirent des ravages et des massacres affreux en Livonie; cependant ils ne s'emparèrent d'aucune forteresse. Dès que Plettenberg fut en état de rassembler ses forces, il ne perdit pas un moment, entra avec quatorze mille hommes et avec beaucoup d'artillerie en Russie, et livra bataille aux ennemis sur la route de Pleskof. On a sans doute exagéré les forces russes, qui, selon les historiens, étaient six fois plus grandes que celles des Livoniens. Les Tatars commencèrent l'attaque; mais ils furent foudroyés par l'artillerie de Plettenberg. On se battit toute la journée: vers le soir les Russes se retirèrent, laissant sur le champ de bataille quarante mille hommes, selon le rapport des écrivains livoniens; mais comme ils ajoutent que Plettenberg resta trois jours sur le champ de bataille dans l'attente d'une nouvelle attaque, on en peut conclure que sa victoire n'a pas été aussi complète que l'histoire l'assure. Ivan fut néanmoins déterminé, par la détresse du commerce de ses états et par ses projets sur Kazan, à faire en 1503 avec la Livonie une paix ou une trève de cinquante ans: elle fut publiée au son des cloches. *D.*

goulitches, à présent méprisables, montraient alors quelque courage et faisaient de fréquentes incursions dans la Permie, pays qui s'étend sur les deux rives de la Kama; il tire son nom de l'ancienne Biarmie, qui comprenait presque tout le nord de la Russie, et où des navigateurs ont trouvé autrefois un peuple qu'ils appellent *Borandiens*, et qui n'est point nommé dans les Chroniques russes [1].

Une armée d'environ quatre mille hommes se transporta en 1480 dans l'Iougorie, aux environs de la Petchora, vers le 95e degré de latitude et le 75e de longitude. C'est le même pays connu autrefois sous le nom d'*Ougorie*, et dont les montagnes marquent vers le couchant les limites de la Sibérie. Cette contrée tire son nom des Ougres ou Hongrois, qui en sortirent à la fin du neuvième siècle, et qui s'établirent ensuite sur les bords du Danube; mais avant le quatrième siècle ils avaient déjà

[1] Les Chroniques parlent quelquefois des Bérendiens, *Berendei;* mais ils devaient habiter au midi de la Russie, et ils sont ordinairement nommés avec les Turcs. Les Borandiens étaient une peuplade des côtes de la mer Glaciale. La Martinière et d'autres navigateurs disent avoir négocié avec eux. Les Chroniques peuvent fort bien avoir omis le nom d'une tribu de Permiens ou de Zyrianes, sans que cela détruise l'existence de cette tribu.

porté la terreur sur les bords du Volkhof. On doit rapporter leur origine à ces Igours ou Ouigours, divisés, un peu avant notre ère, en deux hordes assez considérables, celle des Un-Ouigours au nord, et celle des Tokos-Ouigours au midi. Les derniers avaient pour capitale la ville qu'on appelle aujourd'hui *Turphan*.

Une branche de ce peuple, repoussée par quelques conquérans, ou peut-être égarée elle-même dans le cours de ses conquêtes, s'est étendue au nord et au couchant de la Sibérie le long de la mer Glaciale, sur les bords du Ladoga et dans l'ancienne Tchoude. Aussi trouve-t-on différens dialectes, ou du moins des débris d'une même langue, qui fut apparemment celle de cette nation chez une partie des Samoïèdes, chez les Vogoules, les Ostiaks, les Tchouvaches, les Tchérémisses, les Permiens, les Finois, les Lapons, etc.; et ensuite, après une assez grande interruption causée par des peuples slaves et germaniques, on retrouve des vestiges considérables du même idiome dans la Hongrie, où les Ougres s'arrêtèrent enfin [1].

[1] Les débris des Ougres ou Igoures paraissent s'étendre, en partant de l'orient, au moins depuis le 110e et peut-être depuis le 120e degré de longitude et au-delà, jusqu'au 35e.

Les Ouigours ou Igours sont les premiers peuples de race turque qui aient cultivé les sciences, et ce sont eux qui les ont communiquées, aussi-bien que l'écriture, aux autres nations de la même famille, et peut-être à la plupart des nations [1]. Peut-être devons-nous à ce peuple ces observations astronomiques qui, faites sous un climat plus septentrional que celui des anciens peuples qui nous les ont transmises, ne peuvent être leur ouvrage. Elles prouvent que dans les siècles reculés le Nord contenait une nation savante dont on a perdu le souvenir en jouissant de ses lumières et de ses bienfaits. Ainsi cette nation qu'on croit perdue, cette nation à laquelle nous devons tant de reconnaissance, maintenant dégénérée, barbare, méprisée, méconnue, occupe peut-être encore une grande partie du globe; révolution terrible que les peuples au-

[1] Cette opinion est celle du savant Deguignes; mais un orientaliste allemand, M. de Klaproth, assure que les Ouigours, qui occupent le centre du plateau de l'Asie, sont un peuple différent des Huns et des Ingores de Sibérie, avec lesquels on les a confondus; qu'ils ne sont point aussi anciens qu'on l'a cru, et que leur écriture n'est que l'alphabet syriaque, apporté dans la haute Asie par les Nestoriens. Voyez *Fundgruben aus dem Orient*, année II, cah. 2. *D.*

jourd'hui florissans peuvent éprouver à leur tour.

Les habitans de l'Iougorie ont bien dégénéré de la science de leurs ancêtres; cependant ils sont moins bruts, moins grossiers, moins stupides que les autres anciens peuples de la Sibérie.

Mais comment auraient-ils pu résister aux Russes, qui les attaquaient avec des armes et une discipline qui leur étaient inconnues? Les généraux du grand-prince ne perdirent presque personne dans leur expédition. Les cahuttes qui composaient ce qu'on appelait les villes des Vogoules furent détruites, la plupart de ces malheureux furent massacrés; quelques-uns, conduits à Moskou, y périrent bientôt, ne pouvant soutenir un genre de vie auquel ils n'étaient point accoutumés.

Les Russes, parvenus à huit journées de chemin au-delà des monts Ougoriques, aperçurent des chefs de la nation traînés par des rennes : ils venaient sans doute leur rendre hommage et payer tribut; car il ne se fit aucune hostilité. L'armée russe continua de parcourir le pays. Les généraux se faisaient traîner par des rennes, les soldats par des chiens. Dans cet équipage, si nouveau pour des Européens, ils prirent trente-trois villes des Vo-

goules et des Ostiaks, si l'on peut appeler villes des groupes de cabanes sauvages. Ce fut la première fois que les Russes mirent le pied dans la Sibérie septentrionale.

Souvent un prince en impose à ses voisins intimidés; sa gloire se répand au loin, son nom n'est prononcé qu'avec un respect mêlé de terreur : les hommes, séduits par les apparences, le regardent comme un dieu; tandis que, livré aux chagrins domestiques, il n'est, pour les confidens de ses douleurs, qu'un homme digne de pitié. Tel fut Ivan : nous l'avons vu abandonné, trahi par deux de ses frères. Il leur pardonna; mais André, le plus coupable des deux, convaincu d'une intelligence criminelle avec les Tatars de Crimée, ne trouva plus dans son frère qu'un souverain justement irrité : il fut mis en prison et mourut après deux ans de captivité. Le facile Boris, séduit par André, avait partagé toutes ses fautes; mais la simplicité de ses mœurs et la faiblesse de son caractère lui méritèrent son pardon.

Ivan eut deux épouses : la première fut Marie, princesse de Tver et fille du prince Boris; et la seconde, Sophie, fille de Thomas Paléologue et petite-fille de Manuel, empereur de Constantinople. Après la prise de

cette ville par les Turcs et la mort de Constantin, le dernier des empereurs grecs, Thomas, son frère, chercha un asile à Rome, où il se mit sous la protection du pape. Il y mourut. Le pape fit proposer Sophie pour épouse au grand-prince. Ivan crut par cette alliance acquérir, pour lui-même ou pour ses descendans, quelques droits au trône de Constantinople. Il épousa Sophie en 1482. Elle avait été élevée dans la religion catholique; mais peu de temps après son mariage elle embrassa la religion grecque.

Ivan avait eu, de son premier mariage avec Marie, le prince Ivan, qui mourut en 1490, laissant un fils, nommé *Dmitri*. Ce jeune prince succédait aux droits de son père et devenait l'héritier présomptif du trône; mais Sophie, la seconde épouse du grand-prince, voyait avec la jalousie d'une belle-mère qu'un si riche héritage dût passer à la postérité de la première épouse, tandis que Vassili, son propre fils, ce descendant de plusieurs empereurs de Constantinople n'aurait de la succession paternelle qu'un faible apanage. Elle fit valoir, en faveur de ce jeune prince, l'ascendant que l'amour lui donnait sur son époux; Ivan, séduit par la tendresse qu'il avait pour sa femme et pour son fils, déclara celui-ci héritier du trône.

Knig. Step. Müller dans les Sotchineniaï pérévody.

Ivan se rendait coupable d'une injustice; mais Hélène, mère de Dmitri, et ses partisans, entreprirent de la détourner par un crime atroce. Ils persuadèrent au grand-prince que son épouse et son fils, impatiens de régner, avaient conjuré sa mort: on lui nomma la femme qui avait fourni du poison à la princesse Sophie. Le jeune prince et sa mère furent envoyés dans des exils où ils étaient sévèrement gardés, et ceux qui étaient accusés d'être leurs complices furent punis de mort. Ivan voulut assurer le trône à son petit-fils par une cérémonie publique, et le fit couronner solennellement par le métropolite en 1498; mais une année n'était pas encore écoulée qu'il soupçonna la fraude dont il avait été le jouet, et se repentit d'avoir légèrement condamné des accusés si chers. Il rappela son épouse et son fils, et, pour dédommager en quelque sorte celui-ci du trône que sa tendresse lui avait destiné et dont il l'avait privé par trop de précipitation, il lui donna les principautés de Pleskof et de Novgorod. Trois ans après, en 1502, mieux instruit des intrigues d'Hélène, il la fit arrêter, elle et son fils, fit retrancher leurs noms des prières publiques, et désigna Vassili pour son héritier. Hélène et Dmitri finirent leurs jours dans une étroite captivité.

Deux conciles furent tenus à Moskou sous le règne d'Ivan. Le premier fut assemblé pour condamner des hérétiques de Novgorod. On les accusait de rejeter le culte des images, de nier la présence réelle dans l'eucharistie, et d'enseigner qu'il n'y avait aucune obligation de suivre les institutions de l'église. Suivant d'autres auteurs, ils niaient même l'incarnation du Christ; alors ils n'étaient pas chrétiens. Aussi ajoute-t-on qu'ils avaient été entraînés à l'erreur par des Juifs; mais sait-on quels étaient leurs sentimens, lorsqu'on ignore même s'ils étaient coupables? Ils furent condamnés sur les dépositions de témoins et non sur leur aveu. Un grand nombre de ces malheureux furent brûlés à Moskou et à Novgorod. Les autres, qui vraisemblablement méritèrent leur grace, en convenant après le jugement de tout ce qu'on voulut leur faire avouer, furent exclus de la communion de l'église et renfermés dans différentes prisons.

Müller.

Kniga Stepennaïa.

L'autre concile fut assemblé pour faire quelque réforme dans la vie des ecclésiastiques. Il interdit aux prêtres et aux diacres tombés dans la viduité la célébration des saints mystères, pour éviter de scandaliser les fidèles qui les verraient vivre avec des fem-

mes, leurs parentes ou leurs domestiques. Il leur était seulement permis d'assister aux offices et de chanter au chœur; on leur abandonnait, pour ces fonctions, le quart des revenus de ceux qui les remplaçaient. D'ailleurs ils pouvaient être reçus dans les monastères, s'ils en étaient jugés dignes.

Cette loi est encore observée. Un prêtre veuf ne peut continuer ses fonctions qu'avec la permission de son évêque, qui, s'il le juge à propos, lui ordonne de se faire moine.

Il y avait beaucoup de monastères où l'on recevait en même temps des moines et des religieuses. Le même concile ordonna qu'ils seraient désormais séparés, et que les moines seraient gouvernés par un igoumène, et les religieuses par un prêtre séculier et marié.

Usé par les travaux et courbé sous une vieillesse prématurée, déjà depuis long-temps
1505. Ivan se sentait affaiblir. A peine pouvait-il marcher avec l'aide de deux hommes qui le soutenaient sous les bras. Il mourut enfin, après de longues souffrances, le 7 octobre 1505, âgé de 66 ans et 6 mois, et après un règne de 43 ans. Les étrangers qui ont avancé qu'il s'était repenti d'avoir désigné Vassili pour son successeur sont assez réfutés par son testament dans lequel il renouvelle les

mêmes dispositions. Quoiqu'il ait vu de loin 1505.
la mort, moins susperstitieux que ses contemporains, il se dispensa de prendre l'habit monastique et de dégrader un règne glorieux par une fin ridicule.

Dès que la Russie eut secoué le joug étranger, elle attira sur elle les regards de l'Europe; et Moskou vit, pour la première fois, des ambassadeurs de l'empereur d'Allemagne, du pape, du sultan de Constantinople, du roi de Pologne, de la république de Venise et du roi de Danemarck. Ivan signa des traités d'alliance et d'amitié avec tous ces princes.

Non content d'agrandir ses états, il voulut les embellir et y introduire les arts de goût qui commençaient à renaître en Italie. L'espoir des récompenses attira sous le rude climat de Moskou des artistes et des ouvriers italiens, architectes, orfèvres, fondeurs de canons, maçons. On distinguait parmi eux Aristotéli, de Bologne, architecte, ingénieur et artilleur. Alors le palais des souverains offrit une architecture plus régulière, et quelques-unes des inventions de la Grèce embellirent la capitale de la Russie [1]. On fondit du canon sous

[1] «Je vis à Moskou, dit Contarini *(Viaggio nella Persia)*, un orfèvre de Cattaro, nommé *Triphon*, qui avait fait et qui faisait encore de beaux vases et d'autres ou-

1505. la direction d'Aristotéli, et l'on en fit usage, pour la première fois en 1482, contre la ville de Felling en Livonie, qui se rendit aussitôt. Les Suédois n'en employèrent que treize ans après.

On croit communément que les anciens souverains de Russie, lorsqu'ils voulaient se marier, envoyaient chercher de tous côtés les plus belles filles de leurs états, et faisaient ensuite leur choix dans ce nombreux troupeau, sans égard à la condition de celle qu'ils choisissaient. On se trompe, et jusqu'à l'époque où nous voici parvenus les princes russes ont toujours épousé des princesses de leur nation et de la race de Rourik, ou des princesses hongroises, polonaises, lithuaniennes, grecques ou tatares. Souvent ces mariages servaient à cimenter des traités de paix ou d'alliance, et les usages, à cet égard, étaient ceux de tous les souverains de l'Europe. Ivan, assez grand pour ne pas craindre d'avilir son sang par une mésalliance, donna, quelque temps avant sa

vrages pour le grand-duc. J'y retrouvai maître Aristotéli, de Bologne, ingénieur, qui bâtissait une église sur la place : il y avait aussi beaucoup de Grecs de Constantinople ». Paul Jove, Herberstein, Possevin, etc. font mention des monumens qui se construisaient alors à Moskou. *D.*

mort, pour épouse à son fils et son successeur, 1505.
Salomonée, fille d'un Sabourof, d'une illustre famille tatare, qui occupera bientôt le trône de Russie dans la persònne de Boris Godounof.

Les successeurs de Vassili épouseront quelquefois des filles de simples gentilshommes, et les choisiront dans un nombre de jeunes personnes qu'ils se feront présenter. Les voyageurs prendront cette fantaisie de quelques souverains pour un usage invariable.

Les grands-princes avaient toujours pris pour leurs armoiries un saint Georges à cheval, qui est encore à présent l'empreinte de plusieurs monnaies; mais Ivan Vassiliévitch, après son mariage avec Sophie, princesse du sang impérial de Constantinople, prit l'aigle noire à deux têtes. Après la soumission de Novgorod il prit le premier le titre de grand-prince de Volodimer, de Moskou, de Novgorod et de toute la Russie.

VASSILI IV, IVANOVITCH[1].

1505. Vassili recueillit sans obstacle la succession de son père. Les droits du jeune Dmitri, annullés par le testament du dernier souverain, ne trouvèrent point de défenseurs, et ce malheureux prince mourut dans la captivité, sans que personne parût s'intéresser à son sort.

En prenant possession d'un état capable désormais de résister à ses ennemis, Vassili voulut le rendre plus puissant encore en y maintenant la paix. Il conclut des traités avec la Pologne et avec Mildi-Guérei, khan de Crimée; mais il ne put conserver la bonne intelligence avec Mahmet-Amin, khan de Kazan. Instruit de la haine irréconciliable et des mauvaises intentions de ce prince, il se détermina enfin à le prévenir. On croit même qu'il aspirait à réunir Kazan à sa domination : il envoya contre cette ville son frère Dmitri, avec une armée qu'on fait monter à cent mille hommes.

Lizlof.
Ritchkof.

[1] Herberstein, suivi par d'autres écrivains, prétend que ce prince se nommait *Gabriel*, et qu'il prit en montant sur le trône le nom de *Basile* ou *Vassili*.

La cavalerie se rendit par terre à sa destination, et le reste descendit le Volga sur des barques. Cette expédition fut remarquable par l'imprudence et la défaite successive des deux armées rivales. Les Russes, qui n'avaient point encore préparé leurs attaques lorsqu'ils se laissèrent surprendre par Mahmet-Amin, furent obligés de s'éloigner avec beaucoup de perte et plus encore de désordre. Les Tatars, qui les regardèrent comme complètement défaits, ne daignèrent plus s'en occuper et se seraient crus pusillanimes, s'ils avaient pris les précautions que devait leur inspirer la prudence. 1508.

Soit qu'il survînt alors une de leurs fêtes, soit qu'ils voulussent célébrer leur victoire, ils sortirent de la ville, dressèrent des tentes dans la plaine, et, se livrant à la joie avec leurs femmes et leurs enfans, ils tombèrent bientôt dans une profonde ivresse. Les Russes, instruits à temps de cette imprudence, les surprirent dans le sommeil et en firent un grand carnage; ce qui put échapper se jeta dans la ville avec précipitation, et plusieurs, étouffés aux portes, trouvèrent la mort dans leur empressement à la fuir. Si les Russes avaient su profiter de leur victoire, ils pouvaient entrer dans la ville avec les fuyards;

1508. si même ils l'avaient tenue bloquée pendant quelques jours, on peut croire qu'ils s'en seraient rendus maîtres sans répandre beaucoup de sang; mais ils retournèrent sur leurs pas, plus pressés de piller le camp des Tatars et d'engloutir les restes du festin que d'augmenter par leur courage la domination de leur maître. Ainsi, tandis que les Kazanais, reconnaissant leur imprudence, cherchaient les moyens de la réparer, leurs vainqueurs, encore plus imprudens à leur tour, se plongeaient stupidement dans l'ivresse sous les yeux mêmes des ennemis. Pendant que la plupart des Russes sont ensevelis dans le sommeil de la crapule, le khan, qui les faisait observer du haut d'une tour, rassemble à la hâte cinquante mille hommes, parmi lesquels on comptait trente mille Tchérémisses, tombe sur les Russes et les massacre à loisir. A peine sept mille hommes purent-ils se sauver par la fuite. Plusieurs princes et plusieurs voiévodes furent au nombre des morts.

Bientôt après Mahmet-Amin fut atteint d'une maladie cruelle et incurable. Il crut reconnaître, dans le mal dont il était frappé, la vengeance céleste, qui le punissait de son ingratitude envers un prince auquel il devait le trône. Pénétré d'horreur pour les conseils

de son épouse qu'il avait trop suivis, il envoya 1508.
à Vassili une ambassade avec un présent de trois cents de ses meilleurs chevaux. Le prince russe, touché du repentir d'un ennemi qui, près du tombeau, était bien loin d'être redoutable, lui fit porter des paroles de consolation et d'amitié, et lui envoya de son côté de riches présens. Le malheureux Mahmet périt dans de longues souffrances, et sa vindicative épouse, qui avait causé ses perfidies, termina ses jours par le poison, voulant prévenir la vengeance du grand-prince qu'elle avait trop méritée.

Nous avons vu Vassili, en montant sur le trône, conclure un traité de paix avec la Pologne : il se flattait avec d'autant plus de raison d'en jouir long-temps que ce n'était pas lui qui l'avait sollicitée. Alexandre l'avait demandée lui-même; mais il mourut en 1506, et Sigismond son frère, qui lui succéda, n'hérita point de ses intentions pacifiques. Ce prince, qui a mérité l'amour de ses sujets, crut qu'il s'en rendrait encore plus digne s'il pouvait humilier des voisins toujours redoutables : on le vit refuser des couronnes qui lui étaient offertes; il ne fut ambitieux que pour augmenter la puissance du peuple qu'il gouvernait, et, même en blâmant ses entreprises, on doit rendre hommage à ses vertus. Il fit rede-

Knig. Step. Khilkof.

1508. mander au grand-prince plusieurs villes qui avaient en effet appartenu à la Pologne, mais qui précédemment avaient fait partie de la Russie : elles en avaient été détachées lorsque les Polonais profitèrent de l'humiliation des Russes assujettis à la horde, pour s'enrichir de leurs dépouilles. Il devait bien s'attendre au refus qu'il essuya; mais il ne demandait qu'un prétexte pour commencer la guerre. Elle fut très-avantageuse aux Russes, surtout par les défections qu'éprouva le roi de Pologne.

Khilkof. Il est vrai que des auteurs prétendent qu'il ne la commença que pour se venger de ces même défections. Parmi les princes et la nombreuse noblesse qui abandonnèrent la Lithuanie pour se donner au monarque russe, il faut distinguer les Glinski. Ils formaient une branche de la maison russe des Odolenski, et descendaient de cet infortuné Mikhaïl, que nous avons vu en 1245 périr si malheureusement à la horde. Ils avaient abandonné leur patrie pour quelques sujets de mécontentement, et leurs talens militaires leur avaient procuré en Pologne la plus grande considération.

Mais ils furent tous effacés par Mikhaïl, fils de Léon, à qui ses campagnes, en Allemagne, en Italie, en Hongrie, avaient donné une grande expérience dans le métier des armes, et qui

partout avait brillé par sa valeur et ses ta- 1508.
lens. Ebloui lui-même le premier de l'éclat de sa gloire, il ne sut pas en jouir avec modestie, et ses hauteurs lui attirèrent la haine des seigneurs polonais, déjà trop humiliés de son mérite. Pendant tout le règne d'Alexandre, sûr de la faveur de ce prince, il ne fit que sourire de la fureur impuissante de ses ennemis, et son orgueilleuse sécurité les irrita davantage. Des voix innombrables s'élevèrent contre lui autour du trône de Sigismond, et, pour repousser des accusations multipliées, il n'avait pas même en sa faveur le frêle appui de son innocence. Par les vexations qu'il avait exercées en Lithuanie il entendit se réunir contre lui les gémissemens des opprimés aux rugissemens des envieux. Il sentit alors tout ce qu'il avait à craindre, et se donna à Vassili avec ses deux frères et tous ses domaines. Ces acquisitions dédommagèrent le grand-prince de ce que la guerre avait pu lui coûter. Les avantages en avaient été peu décisifs; mais Sigismond, attaqué par les Valaques, sembla reconnaître la supériorité des Russes en leur demandant la paix. Il ne l'obtint qu'en promettant d'accorder à tous les parens de Glinski, qui se trouvaient encore dans ses états, la permission de s'établir en Russie,

1509. A-peu-près en même temps la Russie conclut avec la Livonie un traité de commerce par lequel fut ratifié aussi le traité fait avec Ivan en 1503 [1].

Müller dans les Sotchineniai pérévody.

Vassili profita de la tranquillité dont il jouissait pour aller à Novgorod y affermir encore plus sa domination, ou, peut-être instruit des troubles de Pleskof, il voulut être à portée de les réprimer. On sait du moins que le kniaz Obolenski, son namestnik en cette ville, lui envoya, pendant son séjour à Novgorod, des plaintes amères contre les citoyens. Les accusés, que le prince fit avertir de leur devoir et menacer de sa colère, se plaignirent à leur tour d'Obolenski, et demandèrent un autre

[1] Ce traité, négocié avec beaucoup d'adresse et de ruse par les places de commerce de la Livonie, ouvrit une vaste carrière à leurs spéculations. Elles exclurent les Allemands du commerce de la Russie, et l'attirèrent tout à elles. Elles publièrent même une loi par laquelle toute relation directe entre les marchands allemands et russes était interdite en Livonie. La ligue anséatique fit de grands efforts pour renouer ses anciennes relations avec Novgorod ; elle y réussit : en 1522 elle conclut avec Vassili un traité de commerce qui fut signé par soixante-treize villes de la ligue ; mais Dorpat et Riga eurent l'adresse de faire insérer dans ce traité quelques articles très-favorables à leur commerce particulier; ce qui indisposa contre elles les autres villes. *D.*

namestnik. Vassili voulut juger par lui-même 1509.
ce grand procès. Il manda Obolenski à Novgorod, et fit publier dans tout le domaine de Pleskof qu'il était prêt à entendre tous ceux qui voudraient réclamer sa justice.

Sur cette déclaration, une foule de peuple le vint implorer contre d'odieux oppresseurs. Il examina les accusations et les défenses, et reconnut aisément que ceux à qui leur fortune ou leurs emplois donnaient quelque pouvoir en abusaient pour exercer contre les faibles citoyens les plus criantes vexations. C'étaient ces tyrans subalternes qu'avait voulu réprimer Obolenski, et qui avaient conspiré sa ruine. L'oppression d'un côté, de l'autre l'impatience et le désespoir, faisaient régner à Pleskof tous les maux qui suivent les dissensions civiles.

Le prince déclara que les citoyens avaient mérité la punition la plus sévère; mais que, sensible à leur soumission, il voulait bien leur faire éprouver sa clémence; qu'il leur ordonnait de se soumettre entièrement à ses lois et à son autorité, de recevoir deux namestniks, de renoncer aux assemblées populaires, et de lui remettre la cloche qui annonçait ces assemblées. Ces ordres étaient accompagnés des plus fortes menaces en cas de désobéis-

1510. sance. Personne n'osa s'exposer à la colère du souverain.

Le serment fut prêté, et le prince se rendit lui-même à Pleskof, pour être témoin du bon ordre qui venait de succéder au chaos de l'anarchie. A son arrivée le peuple donna des marques d'une joie extraordinaire, tant s'était tournée contre lui cette liberté républicaine dont les hommes puissans avaient joui seuls pour faire des malheureux. Les principaux citoyens, c'est-à-dire les féroces oppresseurs des faibles, furent envoyés à Moskou avec leurs familles. Il leur fut permis d'emporter leurs richesses. On trouve, dans la manière dont les étrangers ont raconté cet évènement, cette ignorance et ces préjugés qu'ils ont fait paraître dans presque tout ce qu'ils ont écrit sur l'histoire ancienne de Russie.

Nous avons vu Sigismond négocier et signer
Knig. Step. la paix avec le grand-prince. Il ne la rompit
1511. pas ouvertement; mais il engagea Mildi-Guérei, ce même khan de Crimée qui avait juré un traité d'alliance avec Vassili, à faire en Russie des incursions. L'Ukraine fut dévastée; mais les Tatars, terribles tant qu'aucune armée ne s'opposait à leurs brigandages, se retiraient aux premières approches des troupes russes : bientôt obligés de demander la paix, ils firent

connaître le perfide qui leur avait fait prendre 1511.
les armes.

A-peu-près dans le même temps le roi de Pologne, se croyant en état de tout braver, fit arrêter la veuve de son frère, sœur de Vassili: on ignore la cause ou le prétexte d'un traitement si rigoureux. Le grand-prince fit des 1513.
plaintes; elles ne furent point écoutées, et la malheureuse reine termina bientôt ses jours dans sa prison.

Vassili, qui n'avait pu secourir sa sœur, devait au moins s'armer pour sa vengeance. Il répondit enfin par une guerre ouverte à la guerre sourde que lui faisaient les Polonais, et s'avança vers Smolensk, mais sans dessein d'en former le siège, sans même avoir amené de l'artillerie, content de porter le ravage autour de la ville et d'enlever des malheureux trop incapables de se défendre. Il alla exercer en Lithuanie le même genre d'hostilité, ou, si l'on veut, de brigandage, et revint à Moskou, plus chargé de dépouilles que de gloire.

Cependant Smolensk était le principal objet de son ambition, Smolensk, dont les campagnes avaient été arrosées de tant de sang russe, lithuanien et polonais. Il y envoie une armée nombreuse et une artillerie formidable, si elle avait été mieux servie. Les habitans font une

1513. sortie, sont battus et laissent entre les mains des ennemis un grand nombre de chefs ; mais ce fut le seul avantage que les Russes recueillirent de leur entreprise. En vain le grand-prince vint se présenter lui-même devant les murs : il sembla n'avoir fait ce voyage indiscret que pour recevoir une humiliation et pour ordonner en personne la retraite de ses troupes. Il n'emporta que la vaine consolation d'avoir fait beaucoup de mal à ses ennemis.

Son malheur n'abattit point son courage, et par sa constance il se montra digne d'un
1514. meilleur succès. A peine la saison permit de rentrer en campagne qu'il se mit, avec ses frères, à la tête d'une armée plus forte encore que la dernière. Lui-même conduisit le siège ; son artillerie était nombreuse, les murailles furent battues de tous côtés. Les assiégés ne se défendaient pas avec moins d'ardeur ; leurs canons tonnaient sur les remparts et les vengeaient de leurs pertes. Les Russes étaient menacés d'avoir encore en vain prodigué leur sang ; mais il se trouvait dans la ville un grand nombre de citoyens qui, fidèles à la religion de leurs pères, obéissaient en gémissant à des princes catholiques, et qui, se ressouvenant qu'ils étaient Russes, ne servaient qu'avec chagrin des maîtres étrangers. Glinski se ménagea

des intelligences qui augmentèrent encore les 1514.
partisans de la Russie. Le gouverneur ne s'aperçut pas assez qu'avec ses soldats il formait le parti le plus faible; il voulut faire sentir son autorité, et par-là même il acheva de la perdre.

Le grand-prince, instruit de ce qui se passait dans la ville, fit cesser les hostilités. Cet acte de politique ou de clémence acheva de lui livrer les cœurs. Le gouverneur se vit arracher les clefs, les portes furent ouvertes; l'évêque et les principaux citoyens sortirent et vinrent prêter serment à Vassili. Il les caressa, leur recommanda de lui rester fidèles, leur fit partager sa table, et témoigna des bontés de père aux derniers même des citoyens. Lorsqu'il entra dans la ville le peuple vint à sa rencontre, toutes les rues retentissaient d'acclamations, et, au lieu de cet abattement qui se peint d'ordinaire sur le front des vaincus, on voyait la joie briller sur tous les visages. Les citoyens se félicitaient, s'embrassaient mutuellement; dans leur bonheur ils s'aimaient davantage les uns les autres; ils rendaient graces à Dieu qui leur donnait un prince du rit grec, et les premiers jours qui suivirent l'horreur du siège furent des jours de fête

1514. et d'allégresse. Le prince donna des festins somptueux aux hommes les plus considérables de la ville; il fit distribuer au peuple des présens proportionnés aux différentes conditions, et renvoya le gouverneur polonais à son maître [1].

Khilkof. Mikhaïl Glinski avait espéré que le grand-prince, devenu maître de Smolensk, la lui donnerait en toute souveraineté; peut-être même en avait-il reçu la promesse. Trompé dans ses espérances, il traita secrètement avec Sigismond, implora sa grace et n'eut pas de peine à l'obtenir. Le roi pensait que les Russes, privés des talens de ce général, ne pourraient continuer long-temps la guerre avec avantage, et avant même que la réconciliation fût consommée il reçut de Glinski un grand service. Ce fut par le conseil de ce traître qu'une armée polonaise s'avança vers le Dniépre et livra une bataille aux Russes sur les bords de l'Or-

[1] Les fortifications de Smolensk n'étaient alors que des ouvrages de terre, des fossés, des palissades et une citadelle de bois. Au bout d'un siècle, l'importance de la place engagea les Russes à l'environner d'une muraille de sept verstes de tour, haute de trente pieds sur quinze d'épaisseur, et défendue par des tours et des tourelles : ces travaux subsistent encore. *Voyage de Coxe.*

cha : bataille meurtrière, dans laquelle plu- 1514.
sieurs Russes distingués par leur naissance et leurs emplois perdirent ou la vie ou la liberté; mais enfin la correspondance du perfide fut interceptée; Glinski fut chargé de fers et mis en prison : punition bien douce pour une trahison si marquée.

L'évêque de Smolensk fut arrêté à-peu-près dans le même temps. C'était ce même prélat qui avait contribué à faire rendre la ville au grand-prince, et qui avait alors témoigné tant de zèle pour la Russie. Peut-être n'avait-il pas reçu des récompenses conformes à ses prétentions, ou peut-être encore, ne pouvant plus rien attendre de la Russie et toujours également avide, résolut-il de se vendre au parti contraire. Il promit à Sigismond de lui livrer la ville. Constantin Ostrojski s'avança pour s'en rendre maître : c'était un prince russe qui, ayant abandonné sa patrie, était devenu l'un des principaux généraux du roi de Pologne. Persuadé que ses intelligences avec le perfide prélat lui ferait ouvrir les portes sans résistance, il n'avait amené avec lui qu'une faible armée; mais les habitans ne partagèrent pas la trahison de leur évêque, et les Polonais furent taillés en pièces.

Ce fut alors que le grand-prince acquit

1514. l'inutile alliance de l'empereur Maximilien. Le traité fut signé à Gémunde le 4 août 1514. Maximilien s'y engageait à s'unir aux Russes et à agir de concert avec eux contre Sigismond, leur ennemi commun. Il donnait au monarque russe le titre d'empereur [1], et ce fut tout le fruit que Vassili retira de ce traité.

La guerre avec la Pologne continua encore neuf ans entiers, presque toujours avantageuse aux Russes, malgré la politique insidieuse de Sigismond. Il les avait trompés trop de fois pour pouvoir les tromper encore, et ne pouvait surprendre des ennemis qu'il avait trop avertis par ses perfides manœuvres d'être toujours sur leurs gardes. C'était surtout lorsqu'il entamait des négociations que les Russes se précautionnaient davantage contre ses attaques. Obligé enfin par ses mauvais succès à
1523. traiter de bonne foi, il conclut en 1523 une trêve de cinq ans avec la Russie.

[1] La lettre par laquelle l'empereur Maximilien donnait à Vassili le titre d'empereur est conservée dans les archives de Moskou. Elle est écrite en allemand et scellée de la bulle d'or. Il est certain que dès le milieu du seizième siècle la cour d'Angleterre donna ce titre aux souverains de Russie ; d'autres puissances suivirent cet exemple. *Voyage de Coxe*.

Le grand-prince avait besoin de cette paix 1523.
pour agir contre Kazan avec plus de vigueur. Lizlof. Ritchkof.
Nous avons vu mourir le souverain de cette domination tatare, ce Mahmet-Amin, qui peut-être moins par penchant que par faiblesse s'était souillé d'une noire ingratitude. Vassili lui choisit pour successeur un prince tatar qui était à son service et dont il connaissait la fidélité; c'était Chikh-Alei, khan de Kassimof. On lui donna pour général, ou si l'on veut pour surveillant, un homme nommé *Karpof.*

Chikh-Alei régna trois ans avec assez de tranquillité, mais sans obtenir l'amour de son peuple. Il avait, dit-on, la figure d'une laide femme, de longues oreilles pendantes, un gros ventre, des jambes courtes et engorgées. Ce n'est guère avec un tel extérieur qu'on plaît à un peuple guerrier. D'ailleurs les Kazanais le regardaient moins comme un souverain que comme un émissaire de la Russie, et ils ne pouvaient s'accoutumer à dépendre d'une nation qu'ils avaient tenue si long-temps soumise. Souvent ils cherchaient à faire rougir leur Ritchkof.
prince de son humiliation et le rappelaient à l'indépendance; mais Chikh-Alai, qui avait de bonne foi prêté la tête au joug, et qui, fait pour le porter, n'en sentait pas le poids, traita

1523. de rebelles les partisans de la liberté et les fit mourir, croyant acquitter de leur sang ce qu'il devait au prince russe.

Cette sévérité, devenue plus odieuse encore par le sentiment de bassesse qui la causait, excita en 1521 une révolte générale. Les Kazanais firent prier secrètement Mildi-Guérei, khan de Crimée, de leur envoyer son jeune fils Sapha ou Sip-Guérei. Les députés le ramenèrent avec eux, et Chikh-Alei se trouva précipité du trône avant d'avoir soupçonné ce qui se tramait contre lui. Les chrétiens qui se trouvaient à Kazan furent impitoyablement massacrés; on respecta les jours du voiévode, mais sa maison fut livrée au pillage, et il périt environ mille hommes de sa suite. Plus de cinq mille Tatars de Chikh-Alei éprouvèrent le même sort; comme lui-même était du sang des khans, Sapha-Guérei ne permit point sa mort et le fit escorter, lui et le voiévode russe, jusqu'à ce qu'ils fussent en sûreté.

A la nouvelle de cette défection le grand-prince éprouva la plus amère douleur, et passa plusieurs jours sans sortir de ses appartemens. Chikh-Alei erra long-temps à pied, presque nu et livré au supplice de la soif et de la faim. Il trouva enfin, à mille verstes de Kazan, de ces

pêcheurs russes qui viennent souvent de pro- 1523.
vinces éloignées passer tout l'été sur les bords du Volga, et remportent sur des barques, en automne, le produit de leur pêche : ils étaient au nombre de dix mille. Il leur apprit le sort de leurs malheureux compatriotes, et les remplit à-la-fois de compassion et de terreur. Ils résolurent de l'accompagner, et partirent, n'emportant de leur pêche que ce qu'ils crurent nécessaire pour leur subsistance ; mais ils n'avaient pas fait des provisions suffisantes : obligés de se nourrir de baies sauvages et des plus dégoûtantes charognes, la plupart périrent de besoin. Enfin le grand-prince, instruit 1524.
de la marche de Chikh-Alei, lui envoya une escorte et des vivres.

La guerre de Pologne lui fit différer sa vengeance; mais dès qu'elle fut terminée, il rassembla une armée de cent cinquante mille hommes, dont il fit deux divisions sous le commandement de quatorze voiévodes. L'une fut envoyée par terre et l'autre par eau : la dernière fut presque entièrement détruite avant d'arriver à Kazan. Les Tchérémisses, pour lui couper le passage, avaient encombré d'arbres et de pierres les endroits où des îles resserrent le cours du Volga. Les bâtimens, embarrassés au milieu de ces obstacles qu'on

1524. leur avait préparés, se heurtaient, se brisaient les uns contre les autres, tandis que les Tchérémisses, montés sur de légers canots, accablaient les Russes d'une grêle de flèches, les harcelaient de tous côtés et semblaient voler autour d'eux. D'autres avaient gravi sur les bords escarpés des îles, d'où ils faisaient tomber sur les vaisseaux des pierres et d'énormes poutres. Les malheureux qui se sauvaient de leurs bâtimens brisés trouvaient la mort sur le rivage : trente mille hommes périrent dans le fleuve. Les Tchérémisses pêchèrent les canons et les boulets dont ces navires étaient chargés, et les envoyèrent à Kazan.

Cependant la division qui s'était avancée par terre attendait inutilement sur les bords de la Sviaga le corps d'armée auquel elle devait se joindre et qui n'existait plus. Elle fut attaquée, repoussa vigoureusement les Tatars, et les poursuivit jusqu'au Volga où il s'en noya un grand nombre; les autres se dispersèrent dans les forêts; quelques-uns plus heureux rentrèrent à Kazan. On croit que cette affaire coûta quarante mille hommes aux Tatars. Des partis russes se dispersèrent pour ravager les campagnes, et tous ces avantages en promettaient de plus décisifs à l'arrivée de l'armée qu'on attendait.

Tandis qu'on se repaissait de ces espérances, 1524.
parurent quelques malheureux, nus, défaits, épuisés par la faim, qui racontèrent le désastre de la flotte, la mort de leurs compagnons et la perte de l'artillerie, sans laquelle on ne pouvait rien entreprendre contre la ville. Ainsi fut manquée cette laborieuse expédition. On prit une vengeance inutile des Tchérémisses. Les Russes leur causèrent des maux extrêmes, et furent bientôt eux-mêmes en proie à des maux plus cruels encore; les provisions avaient péri avec les barques, l'armée se fondit par la famine, il n'en revint à Moskou que de faibles débris.

Le grand-prince, abattu de ses pertes, passa six années entières sans rien entreprendre contre Kazan; mais dans ce repos involontaire il attendait avec impatience le moment de satisfaire sa vengeance et sa haine: enfin, lorsqu'il crut que ses forces réparées lui permettaient de nouvelles entreprises, il rassembla une armée sous les ordres de trente voiévodes.

Sapha-Guérei reçut la nouvelle des prépara- 1530.
tifs qui se faisaient contre lui; malade de quelques blessures qu'il venait de recevoir, on ne sait dans quelle occasion, il donna cependant ses ordres pour la défense, sollicita et obtint

1530. un secours de dix mille Nogais, et fit conduire des deux côtés de la ville un retranchement de palissades aiguës, fortement soutenu de pierres et de terre, et défendu par de larges fossés. Les Russes appellent *ostrog* cette sorte de construction. Il paraît que les Tatars avaient fini leurs dispositions avant l'arrivée de l'ennemi. Les Russes, pendant tout l'été, donnèrent de fréquens assauts à la ville et à l'*ostrog;* mais ils faisaient peu de progrès : les Kazanais se défendaient avec opiniâtreté, et ils auraient encore rendu vaine cette expédition, si leur conduite avait répondu à leur courage ; mais si le jour ils ne craignaient aucune fatigue, ils croyaient pouvoir la nuit se consoler de leurs travaux dans les plaisirs de la table et se livrer ensuite au sommeil.

Cette sécurité ne put rester toujours secrète pour les Russes, et ils surent la mettre à profit. Des jeunes gens s'avancent sans bruit dans l'obscurité, enduisent de soufre et de poix les poutres de l'*ostrog* et celles des murs de la ville, et y mettent le feu. Aussitôt l'attaque commence : les Tatars, mal éveillés, ont à peine le temps de prendre des armes; on les force aisément, on les massacre, on lance des feux de tous côtés; on ne voit que des flammes, on n'entend que des cris, aux-

quels succède le silence de la mort. Il périt, dit-on, dans cette affreuse matinée soixante mille Tatars. 1530.

Sapha-Guérei, qui était renfermé dans le château, ne crut pas pouvoir résister davantage, et, rassemblant trois mille cavaliers d'une valeur à toute épreuve, il s'ouvrit un passage pendant la nuit au travers de l'armée russe, et, couvert de blessures, il s'enfuit en Crimée avec sa femme et ses enfans.

On croit qu'il ne restait dans la ville que quatorze mille habitans; il était facile de la prendre, on ne le fit pas. Aucun des voiévodes ne voulait rester pour la garder, et ils n'eurent pas honte, à la tête d'une armée redoutable, de faire la paix avec une poignée d'habitans. Ils levèrent un tribut de trois années et se retirèrent. Le prince Ivan-Belski, le premier des voiévodes, fut accusé d'avoir reçu des Tatars une somme considérable pour trahir les intérêts de son pays. Le grand-prince voulait le punir de mort, mais il lui accorda la vie à la prière du métropolite. Belski fut privé de tous ses biens, chargé de fers et jeté en prison comme un scélérat. Il y resta cinq ans.

Les Tatars de Kazan envoyèrent au grand-prince une ambassade pour lui demander la

1530. confirmation de la paix qu'ils avaient obtenue de ses voiévodes; ils le firent prier en même temps de leur donner lui-même un souverain. Vassili craignit peut-être de les révolter en leur donnant Chikh-Alei, dont ils n'avaient pu supporter la rigueur, et qu'ils avaient chargé de leur haine. Pour consoler ce khan de lui refuser son choix, il lui donna de nouveaux apanages, et envoya à Kazan Tchin-Alei ou En-Alei, frère de Chikh-Alei. Ce prince n'avait encore que quinze ans, et sa grande jeunesse lui mérita peut-être le choix de Vassili, qui espéra le trouver plus soumis à ses volontés, ou qui plutôt ne lui laissait que le titre de la souveraineté, dont il confia en effet l'exercice au prince Vassili-Penkof, qu'il lui donna pour conseil; mais il ne recueillit aucun fruit de cette politique. Les Kazanais, après une année d'une feinte soumission, mas-
1531. sacrèrent Tchin-Alei, Penkof et toute leur suite, et rappelèrent Sapha-Guérei. La mauvaise santé de Vassili ne lui permit pas de se venger.

Ce prince fut marié deux fois. Après vingt ans d'un mariage stérile avec Salomonée, qu'il avait épousée du vivant de son père, il la répudia en 1525. Ce divorce peut être excusé par la politique, et l'église russe ne pou-

vait le permettre qu'à condition que la princesse s'engagerait dans les vœux monastiques; mais on déteste la dureté de Vassili, qui choisit pour la retraite de son épouse un monastère situé sous le climat rigoureux de Kargapol, et qui l'y fit retenir dans une cruelle captivité. Ce traitement odieux excita l'indignation et les clameurs de plusieurs hommes également distingués par leurs charges et par leur naissance, et cette louable sensibilité fut punie par l'exil ou par la mort. 1531.

Kniaz Kourbskoi.

Vassili, après son divorce, épousa la jeune princesse Hélène, fille de Vassili Glinski et nièce de ce Mikhaïl qui languissait depuis si long-temps en prison : il dut sa liberté à la nouvelle souveraine. De ce mariage naquit Ivan, qui contribua plus qu'aucun de ses prédécesseurs à la puissance de sa nation. Le grand-prince, car l'usage ne lui donne pas le titre de tsar, quoiqu'il l'ait pris quelquefois sur la fin de son règne; le grand-prince, dis-je, mourut le 4 décembre 1533. On lui fit prendre au lit de la mort, malgré sa résistance [1], 1533.

[1] Ou plutôt, malgré la résistance de son frère et de quelques grands, qui représentèrent au métropolite que Vladimir et d'autres grands-princes étaient entrés au ciel sans avoir pris l'habit monastique. Le métropolite répon-

1533. l'habit monastique et le nom de *Varlaam*.

dit froidement : « Un vase d'argent est bon ; mais un vase d'or est meilleur ». Et il commença de couper les cheveux au grand-prince mourant ; on fit de nouveaux efforts pour l'en empêcher : alors le métropolite menaça de sa malédiction quiconque s'opposerait à son pieux dessein. *D.*

FIN DU SECOND VOLUME.



